DU MONDE ENTIER



AKWAEKE

EMEZI

EAU DOUCE

roman

Gallimard

Du monde entier

AKWAEKE EMEZI

EAU DOUCE

roman

Traduit de l'anglais (Nigéria)
par Marguerite Capelle



GALLIMARD

Pour les nôtres
qui ont un pied de l'autre côté

CHAPITRE I

J'ai vécu de nombreuses vies dans ce corps.
J'ai vécu de nombreuses vies avant qu'on ne m'y place.
Je vivrai de nombreuses vies quand on m'en sortira.

Nous

La première fois que notre mère est venue nous chercher, nous avons hurlé. Nous étions trois, et c'était un serpent : enroulée sur le carrelage de la salle de bain, elle attendait. Mais cela faisait quelques années que nous nous fiions à notre corps : nous pensions que notre mère était quelqu'un d'autre, une humaine menue avec les pommettes fardées et de grosses lunettes en cul de bouteille. Alors nous avons hurlé. Les démarcations ne sont pas si évidentes, quand vous êtes nouveau. Il fut un temps avant que nous ayons un corps, quand celui-ci était encore en train de se construire cellule après cellule à l'intérieur de la femme menue, produisant des organes avec un soin méticuleux, créant des systèmes. Nous avions coutume d'entrer et sortir à notre guise pour voir comment se portait le fœtus, et de siffler à travers l'eau où il flottait, en harmonie avec les airs que chantait la femme menue, des hymnes catholiques qui lui venaient de ses ancêtres, dont les corps étaient entreposés sous forme de

cendres dans les murs d'une cathédrale à Kuala Lumpur. Cela nous amusait de déformer le rythme psalmodié de la musique, de l'entortiller autour du fœtus jusqu'à ce qu'il en trépigne de joie. Parfois, nous quittions le corps de la femme menue pour flotter derrière elle et explorer la maison qu'elle tenait, nous la suivions entre les murs bleu coquillage et l'observions tandis qu'elle étalait la pâte pour former des ronds et que les chapatis gonflaient sous ses doigts.

Elle était petite, les yeux et les cheveux sombres, la peau marron clair, et son nom était Saachi. Elle était née la sixième de huit enfants, le onzième jour du sixième mois, à Malacca, de l'autre côté de l'océan Indien. Plus tard, elle s'envola pour Londres et épousa un homme nommé Saul dans une débauche de blanc : sari, voile et fleurs. C'était un homme énergique avec un sourire carnassier, une peau marron foncé, et des tortillons serrés de cheveux noirs coupés au ras du crâne. Il chantait du Jim Reeves avec une voix forcée de baryton, parlait couramment le russe et connaissait le latin, et il savait danser la valse. Douze années les séparaient, mais en dépit de cela le couple était beau, bien assorti, et arpentait avec grâce la cité grise.

À l'époque où notre corps se retrouva incrusté dans les muqueuses de Saachi, ils avaient déménagé au Nigéria et Saul travaillait à l'hôpital Queen Elizabeth d'Umuahia. Ils avaient déjà un petit garçon, Chima, né à Aba trois ans auparavant, mais pour ce bébé (pour nous), il était important qu'ils rentrent à Umuahia, là où Saul était né, et son père avant lui, et le père de ce dernier avant lui. Que le sang suive les chemins tracés pour pénétrer dans le sol, huile les portes, appelle la prière à prendre chair. Plus tard, il y aurait une autre fille née de retour à Aba, et Saul chanterait pour les deux

petites de sa voix de baryton, leur apprendrait à valser, et s'occuperait de leurs chats après leur départ.

Mais avant la naissance des filles, ils (la femme menue et l'homme énergique) habitaient une grande maison dans le quartier réservé aux médecins, l'endroit avec l'hibiscus dehors et le bleu coquillage dedans. Saachi était infirmière, c'était une femme de bon sens, et, entre elle et lui, il y avait donc de bonnes chances que le nouveau bébé vive. Quand nous nous lassions de la maison, nous battions des ailes et plongions en piqué pour jouer dans la concession et regarder les vrilles des ignames escalader leurs tuteurs, les barbes de maïs qui séchaient à mesure que celui-ci mûrissait, les mangues qui enflaient et se couvraient de taches jaunes avant de tomber. Saachi s'asseyait et regardait Saul remplir de ces mangues deux seaux qu'il lui rapportait. Elle les mangeait tout entières, peau et chair humide, jusqu'à ce que ses dents butent sur le noyau dans un raclement d'os nu. Puis elle préparait de la confiture de mangues, du jus de mangue, tout ce qu'on peut faire avec des mangues. Elle en mangeait dix à vingt par jour, et ensuite quelques gros avocats, qu'elle découpait autour du noyau avant d'en engloutir le beurre à la petite cuillère. Ainsi, notre corps de fœtus était nourri et nous venions en visite, et quand nous en avions assez de leur monde, nous le quittions pour le nôtre. À l'époque, nous étions encore libres. Nous nous échappions comme un rien, le long des filets de craie amère.

À cette époque du Queen Elizabeth, leur chauffeur de taxi était un homme qui avait tapissé tout l'intérieur de sa voiture avec un slogan : PAS DE RACCOURCI SUR LA ROUTE DU SUCCÈS. Les mêmes mots, de plus en plus épais à mesure que s'accumulaient les couches d'autocollants : certains se décollaient, d'autres étaient neufs et brillants. Chaque jour, Saachi laissait son petit garçon Chima à la

maison avec sa nounou, et le chauffeur de taxi la conduisait de leur concession à la clinique de Saul, située dans le village. Ce matin-là (le jour de notre mort et de notre naissance), elle eut les premières contractions alors qu'ils roulaient sur ces routes sinueuses et rouges. Le chauffeur suivit les instructions qu'elle lâchait en haletant et donna un coup de volant pour l'emmener plutôt à l'hôpital Aloma. Tandis que son corps nous appelait et se vrillait, la seule chose sur laquelle Saachi parvenait à se concentrer, c'était ces nuées d'autocollants qui envahissaient jusqu'aux banquettes, lui rappelant qu'il n'y avait pas de raccourci.

Pendant ce temps-là, un arrachement brutal nous traînait à travers les portes, nous faisait traverser un fleuve et franchir l'issue dérobée du ventre de la femme menue, nous précipitant dans le clapotis de l'eau et le petit corps endormi qui flottait là. Le moment était venu. Quand le fœtus avait encore un logis, la liberté nous était permise, mais il allait se retrouver seul, non plus chair dans un logis mais logis lui-même, et nous étions l'esprit destiné à l'habiter. Nous avions l'habitude du battement tiède de deux cœurs séparés par des parois de chair et de liquide, l'habitude d'avoir la possibilité de partir, de retourner là d'où nous venions, libres comme doivent l'être les esprits. Qu'on nous choisisse pour nous enfermer dans la conscience embrouillée d'un petit cerveau ? Nous refusions. Ce serait de la folie.

Le corps de la femme menue était sujet aux accouchements rapides. Le garçon, le premier enfant, était né en une heure, et un an après notre naissance il n'en faudrait que deux au troisième. Nous, celui du milieu, nous avons résisté pendant six heures à la force qui tirait sur ce corps. Pas de raccourci.

C'était le sixième jour du sixième mois.

Finalement, les médecins enfoncèrent une aiguille dans Saachi et l'alimentèrent avec une perfusion, combattant notre résistance avec des médicaments, expulsant le corps qui était en train de devenir le nôtre. Et c'est ainsi que cette naissance inconnue, cette abomination de la chair, a refermé son piège sur nous, et voilà comment nous avons atterri ici.

Nous venions de quelque part – tout vient de quelque part. Quand s'opère le passage de l'esprit à la chair, les portes sont censées être fermées. Il s'agit là d'un geste de bonté. Ce serait cruel de ne pas le faire. Les dieux ont peut-être oublié – ce genre de distraction leur arrive, voilà. Ce n'est pas de la malveillance… en tout cas, la plupart du temps. Mais ce sont des dieux, après tout, et ils ne se soucient guère de ce qu'il advient de la chair, principalement parce qu'elle est trop lente et ennuyeuse, étrangère et grossière. Ils n'y font pas beaucoup attention, à part quand il s'agit de la rassembler, de l'organiser et de la doter d'une âme.

Au moment où elle (notre corps) s'extirpa pour venir au monde, poisseuse et plus bruyante que tout un village d'orages, les portes étaient restées ouvertes. Nous aurions dû nous ancrer en elle dès ce moment, trouver le sommeil dans ses membranes, nous synchroniser avec son cerveau. Cela aurait été la méthode la plus sûre. Mais puisque les portes étaient ouvertes, n'étaient pas fermées contre le souvenir, la confusion nous gagna. Nous étions à la fois à l'aube et au crépuscule de nos vies. Nous étions elle, et pourtant nous ne l'étions pas. Sans avoir pris conscience, cependant nous vivions – en fait, le principal problème était que nous étions un *nous* distinct, au lieu d'être pleinement et uniquement *elle*.

Et ainsi elle était là : un gros bébé avec des cheveux noirs épais et humides. Et nous étions là, des nourrissons dans ce monde, aveugles et avides, une partie de nous accrochée à sa chair et le

reste à la traîne, ruisselant à travers les portes ouvertes. Nous avons toujours voulu croire que les dieux avaient fait preuve d'étourderie, plutôt que d'une négligence délibérée. Mais ce que nous pensons ne compte pas tellement, en dépit de qui nous sommes pour eux : leur enfant. Ils sont inconnaissables – toute personne sensée peut s'en rendre compte – et ne se montrent guère plus tendres avec leurs propres enfants qu'avec les vôtres. Peut-être même encore moins, car vos enfants ne sont que de faibles paquets de chair avec une âme à durée limitée. Nous, en revanche – leurs rejetons tout juste sortis de l'œuf, les petites divinités, les ọgbanje –, pouvons endurer tellement plus d'horreur. Non pas que cela ait de l'importance : il était clair qu'elle (le bébé) allait devenir folle.

Nous avons continué à dormir, mais avec les yeux ouverts, nous accrochant fermement à son corps et à sa voix tandis qu'elle grandissait, pendant ces premières années au ralenti où rien ne se passe et tout se passe. Elle était d'humeur changeante, brillante, un soleil palpitant. Violente. Elle criait beaucoup. Elle était potelée et belle et folle si seulement quelqu'un avait été capable de s'en apercevoir. Ils disaient qu'elle avait pris du côté paternel, de la grand-mère qui était morte, à cause de sa peau sombre et de ses cheveux épais. Saul ne lui donna pas le nom de sa mère, pourtant, comme l'aurait peut-être fait un autre. On savait que les gens reviennent dans des corps restaurés : cela arrive tout le temps. Nnamdi. Nnenna. Mais lorsqu'il plongea son regard dans la noirceur humide de ses yeux, il ne commit pas cette erreur – chose étonnante pour un homme aveugle, un homme moderne. D'une façon ou d'une autre, Saul savait que ce qui le contemplait en retour du fond de son enfant n'était pas sa mère, mais quelqu'un, quelque chose d'autre.

Tout le monde se bouscula autour d'elle, lui pinçant les joues et les épaisseurs de tissu adipeux dessous, attirés par ce qu'ils croyaient être elle, alors qu'en fait c'était nous. Même en sommeil, il y a des choses que nous ne pouvons nous empêcher de faire, comme d'attirer les humains à nous. Ils nous attirent aussi, mais chacun à leur tour : nous sommes difficiles, voilà. Saachi observa les visiteurs qui se massaient autour du bébé, tandis que l'inquiétude germait en elle comme une jeune pousse. Tout cela était nouveau. Chima avait été si discret, si paisible, un souffle de fraîcheur sur le feu qui animait Saachi. Perturbée, elle se mit en quête d'un pottu et en trouva un, un disque sombre de noir velours, un troisième œil portatif, et elle l'apposa sur le front du bébé, sur cette surface lisse de peau toute neuve. Un soleil pour repousser le mauvais œil et déjouer les intentions des mauvaises gens, capables de s'extasier devant un enfant pour le maudire ensuite dans leur barbe. Elle avait toujours été une femme de bon sens, Saachi. Il y avait donc de bonnes chances que l'enfant vive. Au moins, les dieux avaient choisi des humains responsables, des humains qui l'aimaient farouchement, puisque c'est pendant ces toutes premières années qu'on a le plus de risques de les perdre. Mais tout de même, cela ne compense pas ce qui s'est passé avec les portes.

Le père humain, Saul, avait manqué l'accouchement. Nous n'avions jamais tellement fait attention à lui quand nous étions libres – il ne nous intéressait pas : son corps ne renfermait nul vaisseau ni univers. Il était parti acheter des caisses de sodas pour les invités tandis que sa femme nous affrontait pour différentes libérations. Saul avait toujours été ce genre d'homme qui accordait de l'importance au statut, à l'image et au capital social. Des affaires d'humains. Mais il fut celui qui donna son nom à la petite et c'est plus tard, après

notre réveil, que nous l'avons appris, comprenant enfin pourquoi cet homme avait été choisi. Tant de choses commencent avec un nom.

Après la naissance du garçon, Chima, Saul avait demandé une fille, alors quand notre corps arriva, il lui donna un deuxième nom qui signifiait « Dieu a répondu ». Il voulait dire les dieux ont répondu. Il voulait dire qu'il nous avait lancé un appel et que nous avions répondu. Il ignorait ce qu'il voulait dire. Souvent les humains prient et oublient ce dont leur bouche est capable, oublient que toutes les oreilles les écoutent, et que lorsqu'on adresse ses désirs aux dieux, ils peuvent en faire une affaire personnelle.

L'église avait refusé de baptiser l'enfant sans ce deuxième nom : ils considéraient que le premier n'était pas chrétien, qu'il était païen. Lors du baptême, Saachi était toujours aussi mince et anguleuse que Londres, tandis que le ventre de Saul s'arrondissait un peu plus qu'autrefois, un renflement bien installé. Il portait un costume blanc à larges revers, une cravate blanche sur une chemise noire, et il resta debout à regarder, les mains jointes, tandis que le prêtre marquait le front du bébé que sa femme tenait dans ses bras. Saachi baissait les yeux derrière ses épaisses lunettes, concentrée sur l'enfant avec une gravité tranquille, son chapeau blanc enfoncé sur ses longs cheveux bruns, les épaules prises dans le velours marron de sa robe stricte. Chima se tenait à côté de son père en pantalon de toile vert olive, petit, sa tête parvenant tout juste à la hauteur des mains de Saul. Le prêtre continua à parler d'une voix monocorde tandis que nous dormions à l'intérieur de l'enfant, et que le goût de l'eau bénite croupie imprégnait son front et s'infiltrait jusque dans notre royaume. Ils n'arrêtaient pas d'invoquer le nom d'un homme, un certain christ, un autre dieu. La vieille eau invoqua ce dernier et, parallèle à nous, il tourna la tête.

Le prêtre continua à parler tandis que le christ s'avançait, faisant voler les frontières, traînant à sa suite un océan noir. Il passa ses mains sur le bébé, eau de grenade et miel sous ses ongles. Elle s'était endormie dans les bras de Saachi et remua légèrement sous ses doigts, paupières papillonnantes. Nous nous tournâmes. Il inclina la tête, ces boucles brunes et mousseuses, cette peau couleur de noix, et fit un pas en arrière. Ils la lui avaient offerte, et il allait accepter : il ne voyait pas d'inconvénient à aimer cet enfant. De l'eau dégoulina dans l'oreille de la petite tandis que le prêtre appelait son deuxième nom, la réponse du dieu, ce deuxième nom que l'église avait exigé parce qu'ils ignoraient que le premier contenait plus de divin qu'ils ne pouvaient l'imaginer.

Saul avait demandé l'avis de son frère aîné au moment de choisir ce premier nom. Ce frère, un oncle mort avant que nous ne puissions nous souvenir de lui (c'était bien dommage : s'il y avait eu une personne qui aurait pu savoir quoi faire au sujet des portes, c'aurait été lui), ce frère s'appelait De Obinna. C'était un enseignant qui avait visité ces villages de l'intérieur du pays et connaissait les pratiques qui y avaient cours. On disait qu'il appartenait à l'église des Chérubins et Séraphins, et c'était semble-t-il le cas au moment où il est mort. Mais c'était aussi un homme qui connaissait les chants et les danses d'Uwummiri, le culte que l'on noie dans l'eau. Toutes les eaux sont liées. Toutes les eaux douces jaillissent de la gueule d'un python. Quand Saul eut la présence d'esprit de ne pas donner à son enfant le nom de sa grand-mère, De Obinna intervint et suggéra le premier nom, celui qui est empli de divin. Des années plus tard, Saul expliqua à l'enfant que le nom signifiait simplement « précieuse », mais cette traduction est approximative et insuffisante, à la fois correcte et incomplète. Dans sa forme la plus authentique, le sens du nom était : l'œuf d'un python.

Avant qu'une amnésie déclenchée par le christ ne frappe les humains, chacun savait que le python était sacré, au-delà du reptile. Il est la source du flot, la forme incarnée de la déesse Ala, qui elle-même est la Terre, la juge et la mère, celle qui dicte les lois. Sur ses lèvres naît l'homme et c'est là qu'il passe toute sa vie. Ala tient le monde souterrain rassasié au creux de ses entrailles, un croissant de lune au-dessus d'elle, les morts contractent et aplatissent son ventre. Tuer son python était tabou, et on disait de son œuf qu'il était impossible à trouver. Et si vous le trouviez, ajoutait-on, vous ne pouviez pas le toucher. Car l'œuf d'un python est l'enfant d'Ala, et l'enfant d'Ala n'est pas destiné à vos mains, et ne pourra jamais l'être.

Voici l'enfant que Saul a demandé, la chair de la prière. Il vaut mieux ne pas même prononcer son premier nom.

Nous l'avons appelée : l'Ada.

Voilà. L'Ada nous appartenait à nous, à Ala et à Saachi, et comme l'enfant grandissait, vint un moment où elle ne marchait pas à quatre pattes, comme la plupart des bébés le font. Elle choisit plutôt de se tortiller, ondulant sur le ventre, s'aplatissant au sol. Saachi la regardait et se demandait distraitement si elle était trop grosse pour ramper convenablement, observant ses bourrelets compacts de chair toute neuve se trémousser tandis qu'elle traversait le tapis. « Cette gamine rampe comme un serpent », remarqua-t-elle au téléphone avec sa propre mère, de l'autre côté de l'océan Indien.

À l'époque, Saul dirigeait une petite clinique installée dans les quartiers réservés aux domestiques de l'immeuble où ils vivaient, sur Ekenna Avenue : le numéro 17, construit avec des milliers de petites briques rouges. L'Ada reçut une injection antitétanique dans cette clinique après que son frère Chima eut donné un bout de bois avec

un clou planté dedans à leur petite sœur, en lui disant : « Frappe-la avec ça. » Nous ne pensions pas qu'elle le ferait et n'avions donc aucune crainte, mais il était l'aîné et elle nous prit par surprise. Il y eut beaucoup de sang et Saul nous fit la piqûre lui-même, mais l'Ada n'a pas de cicatrice, donc peut-être que ce souvenir n'est pas réel. Nous n'en voulions pas à la petite sœur, car nous l'aimions beaucoup. Elle s'appelait Añuli. Elle était la dernière-née, l'amen à la fin d'une prière, une enfant toujours adorable. Il fut un temps où elle parlait dans une langue compréhensible seulement de nous, fraîche comme elle était, à peine arrivée de l'autre côté (mais entière, contrairement à nous), alors nous lui répondions en bavardant dans la même langue, et traduisions pour les parents de notre corps.

Tôt chaque matin, avant que Saul et Saachi ne se réveillent, l'Ada (notre corps) se faufilait hors de l'appartement pour rendre visite aux enfants des voisins. Ils lui montrèrent comment voler du lait en poudre et le plaquer contre son palais avec la langue pour qu'il se désagrège peu à peu, ce goût sucré qui sentait le bébé. Au bout de quelques années, Saul et Saachi installèrent la famille plus bas dans la rue, au numéro 3, où il y avait plus de chambres et une salle de bain supplémentaire. Le numéro 17 finit par être démoli et quelqu'un construisit un autre bâtiment à cet endroit, une maison qui n'avait rien à voir avec l'ancienne, sans la moindre brique rouge.

Mais les briques rouges étaient toujours debout quand Saachi enseigna à notre corps la propreté, se servant d'un pot avec une assise en plastique bleu. L'Ada avait peut-être trois ans, la moitié de six, quelque chose comme ça. Elle allait dans les toilettes où se trouvait le pot et baissait sa culotte, s'asseyant avec précaution comme elle savait bien le faire. Il y avait d'autres choses qu'elle savait bien faire aussi : pleurer, par exemple, ce qui l'emplissait d'une raison d'être, comblait toutes ces petites lézardes de vide.

Alors le jour où elle leva les yeux et vit un gros serpent lové sur le carrelage face au pot, la première réaction de notre corps fut de hurler. Le python dressa la tête et une partie de son corps, le reste enroulé sur lui-même, écailles glissant doucement les unes sur les autres. Il la regarda sans broncher. À travers ses yeux, Ala nous contemplait et, à travers les yeux d'Ada, nous la contemplâmes à notre tour : et c'était la première fois que tout le monde se voyait.

Nous maîtrisions le hurlement : le nôtre était sonore, épuisant presque nos poumons. Nous nous interrompions seulement pour inhaler de grandes bouffées d'air chaud en vue de la prochaine salve. Ce hurlement était l'une des premières choses que Saachi avait remarquées quand notre corps était bébé. Cela devint une plaisanterie récurrente dans la famille : « Aiyoh, mais quelle grande gueule ! »

Chima avait été un enfant extrêmement discret, et personne ne s'attendait donc à ce qu'Ada soit si bruyante. Quand Saachi avait nourri et baigné Chima, elle pouvait le laisser dans son parc et il se contentait de jouer, calmement, seul. Quand notre corps avait six mois, Saachi nous emmena en Malaisie, de l'autre côté de l'océan Indien, sur un vol de la Pakistan Airlines avec une escale à Karachi. L'équipage lui fournit un couffin où nous mettre, mais nous criâmes si fort que Saachi glissa un peu d'hydrate de chloral à l'Ada pour la faire taire.

De retour à Aba, Chima nous observait souvent, subjugué, parce que notre corps hurlait chaque fois que nous n'obtenions pas ce que nous voulions. La chair impose des limites qui n'ont intrinsèquement aucun sens, des contraintes de ce monde diamétralement opposées aux libertés que nous avions à l'époque où nous suivions ces parois bleu coquillage et plongions dans et hors des corps à notre guise. Ce monde était fait pour plier – c'est ainsi que cela fonctionnait avant

que notre corps se glisse dans des anneaux et des murs de muscle, ouvre les yeux de la petite, lui remplisse les poumons de ce monde et annonce notre arrivée en hurlant. Nous restions en sommeil, mais notre présence façonnait le corps de l'Ada et son tempérament. Elle arrachait tous les boutons des coussins et dessinait sur les murs. Tout le monde était si accoutumé à ses bêtises et ses cris que quand l'Ada se retrouva face au serpent, glacée d'effroi et projetant sa terreur à travers sa bouche, personne n'y prêta attention. « Elle n'en fait qu'à sa tête, voilà tout », dirent-ils, assis au salon à boire des bouteilles de bière Star. Mais cette fois-ci, elle ne s'arrêta pas. Saul fronça les sourcils et échanga un bref regard avec sa femme, tandis qu'un éclair d'inquiétude passait sur leur visage. Il se leva pour aller voir si l'enfant allait bien.

Précisons que Saul était un homme igbo moderne. Il s'était formé à la médecine en Union soviétique grâce à une bourse, puis avait passé de nombreuses années à Londres. Il ne croyait pas à toutes ces sornettes selon lesquelles un serpent pouvait signifier quoi que ce soit d'autre que la mort. Quand il vit l'Ada, son bébé, le visage dégoulinant de larmes, sanglotant de terreur devant un python, une peur hivernale lui étreignit le cœur. Il l'attrapa et l'éloigna promptement, se saisit d'une machette et tailla le python en pièces. Ala (notre mère) s'évanouit au milieu des écailles brisées et des lambeaux de chair : elle s'en retourna, elle ne reviendrait pas. Saul était furieux. C'était une émotion confortable, comme des pantoufles faites à vos pieds. Il regagna le salon à grandes enjambées, la main gantée de métal ensanglanté, et cria sur le reste de la maisonnée.

« Quand cette enfant pleure, ne partez pas du principe que c'est normal. Compris ?! » L'Ada se pelotonna dans les bras de Saachi, tremblante.

Il n'avait aucune idée de ce qu'il avait fait.

CHAPITRE II

Le python engloutira toute chose.

Nous

En fin de compte, tout cela n'est qu'une litanie de la folie – ses couleurs, le bruit qu'elle fait dans les nuits lourdes, ce gazouillis sur l'épaule du matin. Imaginez qu'il y a en vous de brèves aliénations, pas seulement celles qui ont fleuri à mesure que vous deveniez des versions plus grandes, plus corrompues de vous-même, mais celles avec lesquelles vous avez vu le jour, nichées derrière votre foie. Nous, par exemple.

Nous n'avons pas traversé sans rien. Avec la puissance qui est la nôtre, nous avons entraîné d'autres choses dans notre sillage : un pacte, des fragments d'os, un morceau de roche ignée, un bout de veloutine usée, une bande de peau humaine pour attacher le tout. Cet objet composite s'appelle l'iyi-ụwa, le serment du monde. C'est une promesse faite quand nous étions libres et que nous flottions, avant de pénétrer dans l'Ada. Le serment affirme que nous reviendrons, que nous ne resterons pas dans ce monde, que nous sommes fidèles à l'autre côté. Quand des esprits comme nous sont

placés dans la chair, ce serment devient un véritable objet, un objet qui fonctionne comme une passerelle. Il est généralement enterré ou dissimulé, parce que c'est le chemin du retour, à condition de comprendre que le seuil à franchir, c'est la mort. Les humains dotés de bon sens cherchent toujours l'iyi-ụwa, pour pouvoir le déterrer ou l'arracher à la chair, à l'endroit secret où il était caché, peu importe lequel, pour pouvoir le détruire, pour que le corps de leur enfant ne meure pas. Si Ala tient le monde souterrain au creux de ses entrailles, alors l'iyi-ụwa est le raccourci pour y retourner. Si les parents humains de l'Ada le trouvaient et le détruisaient, nous ne pourrions plus jamais rentrer chez nous.

Nous n'étions pas comme les autres ọgbanje. Nous ne l'avons pas dissimulé sous un arbre, ou dans une rivière, ou dans les fondations enchevêtrées de la maison de Saul au village. Non, nous l'avons caché mieux que ça. Nous l'avons démantelé et l'avons disséminé. De toute façon, il y avait des os dans l'Ada : qui remarquerait les fragments orphelins entrelacés parmi eux ? Nous avons caché le morceau de roche ignée au creux de son estomac, entre la muqueuse et la couche de muscle. Nous savions que ça l'alourdirait, mais Ala porte un monde d'âmes mortes en elle : qu'est-ce qu'une simple pierre pour son enfant ? Nous avons placé la veloutine dans les parois de son vagin, et nous avons craché sur la peau humaine, un ruisseau pour l'humecter. Une onde a traversé la peau, elle a pris vie, puis nous l'avons étirée d'une omoplate à l'autre, l'avons drapée sur son dos et cousue à son autre peau. Nous avons fait de l'Ada le serment. Pour le détruire, ils devraient la détruire, elle. Pour la garder en vie, ils devraient la renvoyer là-bas.

Nous l'avons faite nôtre de bien des manières, et pourtant nous submergions cette enfant. Même si nous restions immobiles, nous lovant en elle, elle ressentait déjà le trouble causé par notre seule

présence. Nous dormions si mal, ces dix premières années. L'Ada ne cessait de faire des cauchemars, des rêves terrifiants qui la poussaient encore et encore dans le lit de ses parents. Venaient les heures d'encre du matin, et elle se réveillait ruisselante d'une terreur glacée, puis gagnait leur chambre sur la pointe des pieds, poussant doucement la porte qui grinçait. Saul dormait toujours du côté du lit le plus proche de la porte, Saachi auprès de lui, côté fenêtre. L'Ada restait à leur chevet, le visage dégoulinant de larmes, serrant son oreiller contre elle jusqu'à ce que l'un des deux perçoive sa présence et se réveille pour la découvrir en train de sangloter silencieusement dans le noir, vêtue de son pyjama rouge avec le haut à rayures blanches.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? » Un millier de fois.

« J'ai fait un cauchemar. »

La pauvre. Ce n'était pas de sa faute – elle ne savait pas que nous vivions en elle, pas encore. Comme un enfant donne des coups de pied dans son sommeil, nous heurtions son esprit ignorant, la tournions et la retournions. Les portes étaient ouvertes, et elle était la passerelle. Nous ne contrôlions rien : notre monde nous attirait constamment, et quand elle était inconsciente, il y avait plus de jeu, plus de mou dans cette direction.

L'Ada nous surprit, pourtant, quand elle se mit à pénétrer dans notre royaume. Un cauchemar, un souffle entrecoupé de terreur tandis que nous nous démenions, et puis voilà qu'une nuit, soudain elle était là à nos côtés, observant le rêve autour d'elle, s'efforçant d'en sortir. Elle avait sept ou huit ans, et son regard était jeune et réfléchi – elle était brillante, même avant que nous ne l'affûtions. C'était l'une des raisons pour lesquelles Saul avait épousé Saachi : il disait qu'il lui fallait une femme intelligente pour lui donner des enfants qui deviennent des génies.

Dans le rêve, l'Ada imagina une cuillère. C'était étrange, une simple cuillère à soupe, qui flottait à la verticale. Mais elle était en métal et elle était froide, et ces aspects la rendaient réelle. À côté, toute la bile que nous avions fabriquée était si manifestement fausse. Elle regarda la cuillère, identifia à quel royaume celle-ci appartenait (le sien, pas le nôtre), et se réveilla. Elle recommença encore et encore, émergeant brutalement de ses cauchemars. À la fin, elle n'avait plus besoin de la cuillère du tout. Le rêve se déformait, s'assombrissait, et l'Ada se rappelait l'endroit où elle se trouvait : un rêve empli d'horreur, certes, mais elle avait toujours le pouvoir de le quitter. Grâce à cela, elle se frayait un chemin à travers les couches de conscience gluantes jusqu'à être pleinement éveillée, les côtes douloureuses aux jointures. Elle, notre petit assemblage de chair, s'était construit une passerelle toute seule. Nous ressentions une telle fierté. Nous l'observions depuis notre royaume, en ce temps où il était encore trop tôt pour nous réveiller.

Et puis, un jour, vint le réveil.

C'était en décembre, pendant l'harmattan, alors que l'Ada était au village. Saul emmenait toujours la famille à Umuecheọkụ pour Noël, et ensuite l'Ada allait à Umuawa passer le nouvel an avec sa meilleure amie, Lisa. La famille de Lisa était un clan bruyant et tapageur, des gens qui prenaient l'Ada dans leurs bras et l'embrassaient pour lui dire bonne nuit ou bonjour. L'Ada n'était pas habituée à autant de contact. Saul et Saachi n'étaient pas enclins aux étreintes, pas comme ça. Elle adorait donc la famille de Lisa, et ce furent eux qui l'emmenèrent à la cérémonie des masques où advint notre réveil.

Cette nuit-là était noire comme le tamarin velours, d'une épaisseur qui poussait les gens à marcher serrés les uns contre les autres, se pressant en un groupe compact vers la place du village.

L’Ada entendit la musique avant même qu’ils ne rejoignent la pulsation de la foule. Un à un, les gens autour d’elle se mirent à nouer des bandanas et des mouchoirs sur leur nez et leur bouche, avant de plonger dans le nuage de poussière où tous dansaient et s’abandonnaient à la musique, aux sons de l’ekwe et de l’ogene.

Lisa lui tendit un mouchoir blanc, le coton accroché à ses doigts comme l’aile d’une aigrette. L’Ada s’arrêta à la lisière, ses sandales s’enfoncèrent un bref instant dans le sable pâle et lourd, et elle regarda. Le battement rapide de l’ekwe qui monte et qui tombe, tombe et tombe et tombe, monte et monte, timbre mat et sonore. Lisa plongea dans la foule, les yeux plissés de rire par-dessus le bandana rouge qui enveloppait son visage. L’Ada sentit son cœur vaciller avec l’ogene. Elle noua le mouchoir autour de sa tête, et ses pieds se soulevèrent, la projetant dans la masse dansante. L’air se tissait de poussière légère sur son visage, lui griffait doucement les yeux. Un souffle sur sa peau. Le sable s’envolait autour de ses pieds et son dos était parcouru de fourmillements.

Tout tremblait sous les tambours, et la foule s’éparpilla en ruées éperdues tandis que les masques se jetaient sur les gens, faisant claquer des fouets et fendant l’air. Le raphia ondoyait violemment autour d’eux, le cuir jaillissait de leurs mains comme une fontaine. Ils portaient leurs laisses enroulées autour de la taille et les meneurs criaient et tiraient derrière, tandis que les masques flagellaient les gens avec une âpre jubilation. La musique chantait des ordres dans une langue antique reçue en héritage. Elle s’insinua dans notre torpeur, notre sommeil agité : elle nous interpella aussi clairement que le sang.

Avez-vous déjà oublié qui nous sommes ?

Nous battîmes des ailes. La voix était familière, strates superposées de multitude, du métal déchirant l’air. Le sol palpitait.

Nous n'avons oublié aucune de vos promesses, nwanne anyị.

L'air se fissura tandis que le souvenir nous revenait. C'était le son de nos frèresœurs, les autres enfants de notre mère qui n'avaient pas traversé avec nous. *Ndị otụ*. *Ọgbanje*. Leurs masques terrestres tournoyaient entre les humains, et leur odeur était celle des portes, un relent aigre de craie. Les cérémonies des masques invitent les esprits, leur offrant des corps et des visages, et ainsi les voilà, nous reconnaissant au milieu de leurs jeux.

Que faites-vous à l'intérieur de cette petite fille ?

L'Ada leva les bras et virevolta. Les gens autour d'elle s'éparpillèrent brusquement et elle courut avec eux, glapissant alors qu'un masque plongeait dans leur direction. Il s'arrêta et se balança doucement. Il avait un large visage couleur de vieil os, et une bouche d'un rouge cru. Il était drapé dans un tissu pourpre et portait en équilibre une coiffe sculptée, peinte de couleurs vives. Le clair de lune l'inonda. Nous tremblions dans notre sommeil, le goût de l'argile claire déferlait en nous. Notre frèresœur pencha la tête et la coiffe dessina un angle abrupt sur fond de ciel noir. Quelque chose l'irritait.

Réveillez-vous !

Au son de sa voix, au plus profond de l'Ada, plus profond que la cendre de ses os, nos paupières se déchirèrent. Celui qui menait le masque tira d'un coup sec sur la corde enroulée autour de sa taille et il fit volte-face. L'Ada resta immobile un moment avant que Lisa n'apparaisse et ne l'attrape par les mains pour la faire tournoyer.

Tous partirent peu après minuit, et les cousins de Lisa riaient et fracassaient des bouteilles de bière par terre dans une gerbe de verre coloré. De retour à la maison, l'Ada dénoua son mouchoir et le tint en l'air, déplié. Il y avait trois marques brunes, deux pour ses narines, une pour sa bouche. Nous aurions aimé qu'elle le conserve, mais les humains sont ainsi. Les choses importantes leur échappent

dans l'instant, quand la sensation est vive et qu'ils sont assez jeunes pour croire qu'elle perdurera. Plus tard, l'Ada garderait un souvenir étrangement vif de cette nuit, comme l'un des rares moments véritablement heureux de son enfance. Ce moment-là, quand nos yeux se sont ouverts dans la poussière de la place du village et que pour la première fois nous étions en éveil dans son royaume comme dans le nôtre, ce moment-là semblait fait de pure lumière. Nous formions un seul tout, ensemble, en équilibre pour un bref instant de velours d'une nuit villageoise.

Au cours des années qui ont suivi, nous nous sommes demandé ce qu'elle serait devenue sans nous, si elle serait quand même devenue folle. Et si nous avions continué à dormir ? Et si elle était restée enfermée dans ces années où elle s'appartenait ? Regardez-la, en train de tourbillonner dans la concession vêtue d'un short en batik et d'une chemise en coton, ses longs cheveux noirs tressés en deux arcs attachés par des élastiques colorés, ses dents étincelantes, sa sandale cassée. Comme un soleil palpitant.

La première des folies, c'est notre naissance, c'est qu'on ait fourré une divinité dans un sac de peau.

CHAPITRE III

Qu'est-ce qu'un enfant qui n'a pas de mère ?

Nous

Quand nous avons pénétré pour la première fois dans ce monde, même après la nuit où nos yeux s'ouvrirent au village, une brume de nouveauté nous enveloppait encore. Nous étions très jeunes. Mais bientôt (quelques années pour vous, mais rien pour nous), nous avons dû nous affûter sous la contrainte : celle du sang barbouillé sur une route goudronnée, de la rupture d'un os en trois points, de la migration d'une mère.

Nos frèresœurs ont toujours possédé la cruauté qui est notre apanage. Leur amertume fut engrangée comme la récolte d'une année, le tout ficelé avec de la colère, une longue mémoire et de la mesquinerie. L'Ada n'était pas morte, le serment n'avait pas été honoré, et nous n'étions pas de retour. Les frèresœurs ne pouvaient nous y obliger, trop loin de nous, mais ils étaient capables de bien d'autres choses dans leur détermination à réclamer notre tête. Il y a une méthode pour cela. D'abord, fauchez le cœur et faites fléchir le

cou. Faites partir la mère humaine. C'est ainsi, les frèresœurs le savaient, que l'on brise un enfant.

Saul et Saachi vivaient alors au numéro 3, avec les enfants et la nièce de Saul, Obiageli. Obiageli était l'une des deux filles de De Obinna, mais elle n'était pas comme son père, elle ne connaissait pas les danses ou les chansons qu'il fallait, ni la source du printemps. Elle était chrétienne, résolument, avec cet aveuglement-là. Mais elle adorait l'Ada, et parfois, l'amour suffit presque à vous protéger. Quand la sœur d'Obiageli vint en visite, celle-ci la laissa nous garder. Saachi avait une règle : les enfants ne sortaient pas de la maison sans être accompagnés de Saul ou d'elle-même. C'était une femme de bon sens, il y avait donc des chances que l'enfant vive.

En outre, les bêtises de la petite enfance de l'Ada s'étaient muées en provocations caractérielles. Elle se mettait fréquemment en colère, claquait des portes et se disputait avec Chima et Añuli, le poids accru de son corps ricochant contre les murs de leur maison. Sa fureur mutait rageusement en crises de larmes incontrôlées, jusqu'à ce que ses poumons s'épuisent. Elle était violente, et des années plus tard, même sa mère humaine en aurait peur. Saachi ne pouvait pas discipliner les enfants de la même manière que Saul et Obiageli, pas par la peur, pas comme une Nigériane. Mais son foyer était bien tenu : elle se montrait dure avec quiconque n'était pas de son sang, et la plupart du temps, nul n'aurait même osé imaginer enfreindre ses règles.

Cette cousine, en revanche, n'était que de passage. Il n'y avait plus de sel à la cuisine, et elle devait aller en racheter à la boutique, alors elle enfreignit les règles et fit sortir les filles de la maison, parce qu'elles suppliaient pour l'accompagner, cet après-midi chaud et sonore. C'était censé être un bref aller-retour de l'autre côté

d’Okigwe Road. Tout ce qu’elles avaient à faire, c’était prendre à gauche après le portail, passer devant l’homme qui vendait des bonbons au numéro 7, tourner encore à gauche au portail rouge, et marcher jusqu’à la route principale.

Sur tout le chemin, Añuli n’arrêtait pas de parler de traverser la route toute seule ; elle avait vu d’autres petits enfants le faire, et ne voyait pas pourquoi elle-même ne le pourrait pas. Elles parvinrent à l’angle où la dame vendait du maïs, de l’igname et du safou grillés sur les braises, et elles attendirent une éclaircie dans la circulation. L’Ada gardait la main enveloppée dans celle de sa cousine, mais Añuli tourna la tête à gauche, puis se dégagea et s’élança, petite, six ans, sur la route. Une camionnette bleu clair arriva de la droite et la heurta avec le bruit d’un monde qui s’arrête.

L’Ada hurla tandis qu’Añuli tombait sur les ténèbres de goudron. La camionnette ne pouvait pas s’arrêter. Le conducteur essaya mais ses freins ne fonctionnaient pas, la camionnette ne pouvait pas s’arrêter, même pas pour elle, même pas pour son petit être de six ans, pour son tee-shirt et son short Panthère rose, le coton pris dans le châssis de métal, pour les sandales en caoutchouc arrachées à ses pieds, pour ses épaules et son épine dorsale accrochées au squelette du pick-up. Il traîna son petit corps doré loin sur la route, barbouillant celle-ci de sang dans des traces de pneu brûlantes. Nous (l’Ada et nous) ne nous souvenons pas des bruits de notre bouche, de nos propres cris, ni de ceux de la cousine. Nous ne nous rappelons pas comment fut traversée la route, qui était là, qui se pencha pour détacher le tissu rose éclaboussé de sous le châssis, ce que dit le conducteur de la camionnette, le moment où le voisin de Saul arriva avec le break, qui ramassa le corps conscient d’Añuli sur la route et la déposa sur sa banquette arrière, ou combien de personnes étaient dans la voiture.

Nous nous souvenons en revanche, dans la voiture, de notre corps qui se tordait pour regarder Añuli hurlant derrière le siège du conducteur, sa jambe éventrée du genou à la cheville à l'os, chaude, rouge, giclant des décharges de blanc. Les filles étaient des miroirs, vêtues à l'identique, quatre cornes enroulées sur les tempes de deux têtes, avant que la camionnette n'arrache l'une à l'autre. L'Ada était éperdue, elle hurlait, essayait d'imaginer comment réparer ça, qui pourrait s'en s'occuper.

« Emmenez-la à l'hôpital de notre père, s'il vous plaît », sanglota l'Ada. Les hommes dans la voiture ne l'écoutèrent pas – l'Ada avait huit ans et elle avait tort. Ils emmenèrent plutôt Añuli auprès du père de Lisa. Celui-ci était chirurgien orthopédique, pas gynécoloque comme Saul. L'enseigne électrique de son hôpital était fissurée depuis que quelqu'un avait balancé une pierre dessus pendant une des émeutes, et le bâtiment dégageait une odeur d'antiseptique puissant et de chair pourrie. Quelqu'un donna un Pepsi à l'Ada et la conduisit dans la maison voisine, chez Lisa, tandis que la mère de cette dernière envoyait leur chauffeur chercher Saachi. Quand elle arriva, la mère humaine entra dans la salle des urgences et regarda sa plus jeune enfant, la jambe grande ouverte sur la table d'examen. Le tee-shirt Panthère rose d'Añuli avait été découpé pour accéder à sa poitrine, et il était couvert de taches sombres de sang. Saachi pleura encore et encore sous le rire narquois de nos frèresœurs qui, invisibles devant les armoires à pharmacie, contemplaient la fracture initiée par leurs œuvres.

Saul était chez le mécanicien, et quand il arriva à l'hôpital, Añuli lui demanda de lui faire une piqûre pour qu'elle puisse mourir. Elle avait entendu les médecins dire qu'ils voulaient lui amputer la jambe et, bien que petite, elle savait déjà avec certitude sans quoi elle n'était pas prête à vivre dans ce monde. Saul ravala ses larmes en

la consolant, puis les laissa prélever son sang pour les transfusions de sa fille. Ils ramenèrent l'Ada à la maison, et pendant trois jours, elle refusa d'aller voir sa sœur. Nos frèresœurs s'en réjouirent. Aimer un humain est une menace pour le serment, et donne envie aux esprits de rester alors qu'ils ont des dettes, alors qu'ils devraient rentrer.

Saachi finit par faire asseoir l'Ada auprès d'elle. « Dis-moi, demanda-t-elle. Pourquoi refuses-tu d'aller à l'hôpital ? »

L'Ada se mit à sangloter. « C'est ma faute… »

Saachi la regarda, perplexe. « Ada, ce n'est pas de ta faute si la voiture l'a renversée.

— Je suis la grande sœur… c'est à moi, moi… d-de, de la protéger… »

Elle se mit à pleurer à chaudes larmes et Saachi l'entoura de son bras, serra l'enfant contre elle et sentit les petites épaules se voûter, saisies de convulsions. Plus tard, nous avons réalisé qu'elle n'était jamais tout à fait sûre de savoir comment s'y prendre lorsqu'il s'agissait de sa première fille, de la meilleure manière d'apaiser une telle force. C'était compréhensible : c'est toujours comme ça avec les ọgbanje, c'est difficile pour leurs mères. Si nous pouvions revenir en arrière, nous dirions à Saachi ce qu'elle ne réaliserait que de nombreuses années plus tard : que rien de tout ce qu'elle pourrait tenter pour prendre soin de cette enfant ne semblerait jamais à la hauteur.

« Ce n'est pas de ta faute », répéta Saachi.

L'Ada ne répondit rien, mais elle ne la crut pas. Une responsabilité était une responsabilité. Nous étions d'accord avec elle sur ce point. Pendant les années qui suivirent, nous (l'Ada et nous) avons appris à bien protéger Añuli, exception faite de la

terrible négligence qui nous empêcha, pendant très longtemps, de la protéger de nous-même.

À l'hôpital, ils coulèrent la jambe de l'Amen dans du plâtre de Paris. Ils utilisaient une lame mécanique pour découper le plâtre chaque fois qu'il fallait le changer, et pansaient la plaie avec du sucre et du miel. Les toutes premières fois, ils lui donnèrent des narcotiques contre la douleur, mais ensuite ils durent arrêter, et elle hurlait encore et encore jusqu'à ce que le pansement soit fini. Quand c'était terminé, elle riait. À notre grande surprise, elle n'était pas un être si facile à briser pour nos frèresœurs.

La famille de Saul vint d'Umuahia pour la voir à l'hôpital, et dans son service les vieilles dames abandonnaient les autres lits pour venir au chevet d'Añuli.

« Chai, disaient-elles tristement. Quelle belle enfant !

— Ewo !

— Quel dommage. »

Au bout d'une semaine ainsi, Añuli se tourna vers Saachi et demanda si elle allait mourir. La mère humaine la contempla fixement, cette petite fille qui parlait si aisément de la mort. Ça ne nous surprenait pas, cependant. Ne l'avait-elle pas frôlée sur le goudron ensanglanté de cette route ? Elle n'avait pas peur. Nos frèresœurs l'avaient touchée et elle avait survécu. Elle posa cette question à Saachi parce qu'elle pensait que les visiteurs étaient là pour pleurer sa mort prochaine, et l'idée nous impressionna, pleurer la perte d'un souffle alors que celui-ci habitait encore le corps. Après tout, puisqu'on nous avait fait naître pour mourir, la vie de l'Ada n'était que transitoire, un interlude : cela avait du sens de commencer dès à présent à en porter le deuil.

L'Ada devint une enfant précoce mais facilement meurtrie, constamment transpercée par le monde, par les mots, par les

railleries de Chima et de ses amis quand ils se moquaient de son corps tendre et plein de rondeurs. La réalité était un espace qu'il lui était difficile d'habiter, ce qui n'avait rien de surprenant vu qu'elle avait un pied de l'autre côté, et les portes en plein milieu. Nous nous tortillions au plus profond d'elle, nous remémorant le sang sur la banquette arrière encore et encore jusqu'à ce que tout l'intérieur soit peint en rouge. Il faut que vous compreniez que l'accident d'Añuli était un baptême dans le meilleur liquide qui soit, cette mère couleur, suivi d'une coagulation, une vision cryptique de la mortalité et de la fragilité du vaisseau. Avec nos yeux neufs encore gonflés, nous avons vu le sang, et su que c'était un manteau.

Nous avons attendu.

Les choses n'avaient pas été faciles pour Saachi. Elles ne le sont jamais quand vous êtes le genre de femme susceptible d'être choisie : demandez à n'importe quelle autre mère qui a déjà vu une divinité grandir en elle avant de l'expulser dans un monde de brutes. À la naissance d'Añuli, Saachi tomba malade. À cette époque, l'Ada se concentrait sur ses propres méfaits – dessiner sur les murs et détruire les coussins de cuir brun foncé en tirant sur les fils. Chima était à l'école : il avait commencé la première classe de primaire sur Faulks Road. Saachi se noyait dans l'angoisse. Celle-ci lui ébranlait la poitrine et remontait dans sa gorge. Ça lui faisait trembler les mains, et ensuite elle pleurait et n'arrivait plus à respirer. Saul n'aidait pas. C'était un homme impatient, un homme aveugle. Les enfants furent toujours davantage ceux de Saachi que les siens.

« Je ne peux pas rester avec toi à la maison ! dit-il à sa femme qui paniquait. J'ai du travail. Si tu as une maladie mentale, alors il va falloir que tu ailles à Londres, c'est tout. »

Et ce fut tout. Saachi dut se tourner vers ses amies, les femmes nées dans d'autres pays et qui, comme elle, avaient accompagné

leur mari dans cette petite ville pleine de violence. Son amie Elena passa prendre de ses nouvelles, et la mère de Lisa envoya une fille passer les soirées avec elle, parce qu'Añuli n'était encore qu'un bébé et que Saul refusait de rester à la maison et que Saachi se noyait. Nos frèresœurs savaient cela, savaient où étaient les points faibles de la famille de l'Ada, où il valait mieux appuyer pour provoquer la fracture. C'était au numéro 17, les briques rouges, et le lendemain, Saachi ramassa ses trois enfants et les emmena chez Elena. Elle les y laissa et se rendit à l'hôpital, où elle passa deux nuits.

Les médecins lui interdirent d'ingérer des stimulants quels qu'ils soient, et quand tous quittèrent sa chambre, une femme parmi eux s'attarda et demanda à Saachi avec gentillesse et douceur si tout allait bien à la maison. Parce que c'était bizarre, vous voyez, les crises de panique et l'absence de Saul. Saachi répondit que tout allait bien. Nous ne savons pas si elle mentait, mais la docteure lui prescrivit des médicaments pour ralentir son rythme cardiaque, et après la deuxième nuit, Saachi sortit, récupéra ses enfants et rentra au numéro 17. Plus jamais elle ne se retrouverait dans un état pareil, se promit-elle. Tous les jours pendant un mois, tandis que l'Ada et Chima jouaient tout seuls, Saachi posait Añuli sur une natte, puis s'allongeait sur le canapé et se couvrait avec la couverture d'akwete de Chima, tout le corps, tête comprise, se confectionnant une grotte obscure. L'angoisse se lovait sur sa poitrine comme un chat, et ronronnait au creux de ses os. Elle se cachait encore et toujours, et Saul ne la trouvait pas car, comme il l'avait clairement annoncé, il ne pouvait rester à la maison avec elle, et donc il ne cherchait pas.

C'est ce que nous disions… les choses n'avaient pas été faciles pour elle. Tandis qu'elle se noyait, les années défilèrent et la famille de l'Ada déménagea plus bas dans la rue, au numéro 3. Puis il y eut

la camionnette et l'Amen et le choc et le sang. Quand Añuli put de nouveau marcher, Saachi affirma qu'elle aurait besoin de chirurgie plastique, de greffes de peau pour la rivière de tissu cicatriciel luisant qui courait jusqu'à son pied. Elle emmena Añuli en Malaisie pour consulter des médecins ; elle laissa l'Ada derrière elle. Pendant le voyage, Saachi discuta avec un recruteur qui lui proposa un travail d'infirmière en Arabie saoudite.

Il y a de nombreuses façons de briser une famille et d'isoler un enfant – nos frèresœurs le savaient. Saul, par exemple, se souciait surtout de lui-même, et ne protégerait donc jamais l'Ada, et il était trop humain pour représenter la moindre menace pour les frèresœurs. Après des revers professionnels à Londres, il avait été ravi de finir au Nigéria, où il était respecté comme un homme important, arrivant de l'étranger avec sa Benz aux plaques personnalisées. Saul avait besoin que les gens le voient rayonner ; il aspirait à la gloire, quelle qu'elle soit. Quand la communauté lui octroya le titre de chef, c'était comme si on l'avait trempé dans l'argent, comme s'il brillait enfin autant qu'il le souhaitait. Il dépensa des sommes considérables pour s'acheter des vêtements neufs, sommes qu'il refusait de dépenser autrement, pour sa famille par exemple. Saachi dut se coudre elle-même sa tenue traditionnelle pour la cérémonie, à partir d'un vieux sari. Ils s'étaient disputés pour ça et pour d'autres raisons, comme le refus de Saul de faire des achats nécessaires à la maisonnée. Comme sa clinique était en difficulté, Saachi ne cessait de transférer de l'argent depuis ses comptes à Londres. Immédiatement après la cérémonie où il reçut le titre de chef, au lieu d'accueillir les visiteurs venus féliciter Saul, Saachi emmena les enfants à Onitsha pour rendre visite à une amie, et laissa un mot à son mari.

« Tu es peut-être un chef, écrivait-elle, mais tu n'es pas un dieu. »

Elle avait raison, plus encore qu'elle ne le pensait. Il n'était pas un dieu. Il avait dû en prier un pour obtenir l'Ada : elle n'était pas une enfant qu'il aurait pu créer seul. Pourtant, Saachi lui laissa de nombreuses chances, d'innombrables ouvertures, des occasions de se montrer à la hauteur. En Malaisie avec Añuli, après avoir reçu l'offre d'emploi, Saachi lui téléphona.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle. Est-ce que je devrais accepter ? Seras-tu capable de t'occuper des enfants ?

— On en parlera à ton retour », répondit-il.

Alors elle rentra au Nigéria avec l'Amen, et entre-temps l'Ada, qui n'avait jamais été séparée d'elles si longtemps, ne les reconnaissait presque plus. Nous, en revanche, savions déjà qu'oublier était une façon de se protéger.

Saul avait payé le voyage, et quand Saachi lui dit que les médecins s'étaient prononcés contre les greffes de peau pour la cicatrice d'Añuli, recommandant qu'on n'y touche plus, Saul siffla. « C'était donc juste un gaspillage de mon argent, un voyage pour rien », dit-il, et il s'en alla.

Saachi contempla son dos orgueilleux, puis regarda leurs comptes bancaires et leur famille, et elle fit un choix. Il était plus facile de prendre son envol pour le bien de ses enfants que pour le sien propre – elle fit pour l'Ada des choses qui n'auraient jamais fait lever le petit doigt à Saul. Nous le reconnaissons, nous l'avons acceptée pour cette raison. Elle prit le poste et quitta la maison du numéro 3, et en fin de compte, elle n'y vécut plus jamais.

Nos frèresœurs se réjouirent de l'autre côté : d'avoir réussi à la chasser. Aucun dieu n'interviendrait, car les ọgbanje sont en droit d'exercer leurs vengeances. C'est dans leur nature, ce sont des

esprits malveillants. Par ailleurs, il y avait de multiples façons de considérer ce qui s'était passé. Nos frèresœurs avaient brisé le cœur de Saachi, certes, mais l'avaient aussi libérée, l'avaient tirée de la couverture d'akwete à laquelle Saul l'avait condamnée. Si sa dernière-née n'avait pas été jetée sur la route, jamais elle n'en serait sortie. Leur intention était de la punir : les frèresœurs prirent ses enfants, lui remplirent la bouche de sable. Mais il faut être idiot pour ignorer que la liberté se paie au prix du sang, vieux et coagulé ou fraîchement vendangé, en scarifications renouvelées. Si Saachi l'ignorait autrefois, alors être la mère porteuse d'une divinité le lui avait sans nul doute appris. Ce genre de leçons n'est jamais facile.

Le contrat de Saachi l'envoya en Arabie saoudite pour les cinq années suivantes de sa vie, et quand il atteignit son terme, elle téléphona à Saul.

« Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-elle. Est-ce que je devrais rentrer au Nigéria, ou tenter ma chance à Londres ? »

Pour tout ce qui importait, Saul était déjà loin, et ce ne fut donc pas une surprise qu'il ne réponde rien, que sa bouche soit une zone grise. Saachi était seule, et elle savait que même si Saul haïssait l'argent qu'elle gagnait, il en avait besoin. Nous pensions qu'il était faible : nous savions qu'il n'avait été choisi que parce qu'il donnerait à l'Ada les noms qu'il fallait. Nous ne lui prêtions pas attention.

Devant sa morosité, Saachi alla à Londres, juste pour voir comment c'était, et si, peut-être, elle pouvait tous les y amener. Mais quand une dépression s'empara d'elle, elle s'en fut et s'envola de nouveau vers ses déserts, vers l'Arabie. Quand son dernier contrat s'acheva, la mère humaine avait passé dix ans là-bas, de Riyad à Djeddah et, enfin, dans les montagnes de Taëf. Elle rentrait au Nigéria une ou deux fois par an avec des valises dont l'odeur était froide et étrangère. Elle laissait derrière elle le sacrifice de trois

enfants attachés à un autel par de minces ligaments, et elle en paierait le prix pour le restant de ses jours.

Et c’est comme ça que l’on brise un enfant, vous savez. Première étape, enlevez la mère.

CHAPITRE IV

Dans l'ancienne culture, il y aurait eu des rites et des rituels
pour te permettre de contrôler les portes.
Il n'y eut aucun rite ni rituel pour t'aider à contrôler les portes.
Tu es le joyau au cœur du lotus.

Nous

Toutes ces folies, chacun de ces aveuglements, trouvent leurs origines dans les portes. Ces monstruosités sculptées, ces portails d'argile et de craie, qui existent partout et nulle part et tout cela en même temps. Elles s'ouvrent, des choses naissent, elles se ferment. L'ouverture est facile, une expulsion, une expansion, une inhalation : de la poussière de divinité libérée dans le monde. Il faut cependant que ce canal soit temporaire, qu'on le scelle par la suite, parce que les portes empestent le savoir et qu'on ne peut pas les laisser grandes ouvertes comme une mâchoire ballante, fuyant inconsidérément. Cela contaminerait le monde humain – les corps ne sont pas faits pour se souvenir de ce qui se trouve de l'autre côté. Il y a des règles. Mais il s'agit de divinités et elles se meuvent comme l'eau chaude, alors les règles sont adoucies, assouplies. Les

divinités s'en moquent. Ce n'est pas elles, après tout, qui en paieront le prix.

On nous envoya sans précautions, avec un filet de savoir entortillé autour des chevilles, pas assez pour nous apprendre quoi que ce soit, juste assez pour nous faire trébucher. Ce genre de négligence arrive souvent – ces petites divinités autour de vous qui deviennent folles, errant sur les plages les cheveux emmêlés et les testicules enflés. Méconnaissables, riant entre leurs dents brunes en fouinant dans les tas d'ordures, les seins déformés, gémissantes. Voilà à quoi cela ressemble quand la chair ne prend pas, quand on assiste au rejet de la greffe de réalité. Mais parfois la chair prend trop bien, comme pour les dieux qui franchirent les portes et basculèrent dans une folie bien plus raisonnable et terrifiante, se frottant à la cruauté humaine dans un choc jubilatoire, s'abandonnant au rouge filandreux de la mortalité. Ceux-là firent des choses atroces et délicieuses à des gens déchirés, à des enfants hurlants et sanglotants : brisant et enterrant des corps, se dissimulant dans des pères et des maris, des mères et des cousines, déchiquetant, consommant, tout cela nourrissant leur excitation. Ceux-là allèrent trop loin. Aussi loin qu'un dieu, voilà tout. Pour ce genre de raisons, il devrait y avoir une règle interdisant de fourrer de la progéniture divine dans une cage accablée par la chair. Mais ils nous entraînent, les humains, ils nous attirent auprès d'eux. Ils sont si boursouflés de potentiel et pourtant si vides, avec ces creux sous la peau et dans la moelle, toute cette place, cette béance pour que nous venions au monde. On peut les chevaucher, les marquer, les consacrer, les baiser, et puis, parfois, les quitter.

Pardonnez-nous, nous avons l'air de nous disperser. Nous avons été le fruit d'une éjaculation dans des limbes inattendus : trop d'entre-deux, trop de divin, trop d'humain, des esprits bâtards trop à

mi-chemin. De la graine de divinité, vous voyez. Nous n'avions jamais connu la solitude dans les entrailles souterraines d'Ala, nous blottissant avec les autres, les frèresœurs. Chaque fois que nous partions, nous promettions de revenir, nous promettions de ne jamais rester trop longtemps de l'autre côté, nous promettions de nous souvenir. Nous flottions alors en douceur, comme de la pâte d'huile de palme, rouge et épaisse. Notre mère était le monde, et il en est toujours ainsi. Mais alors elle choisit de répondre à la prière d'un homme, et notre douceur fut rompue par le grain de sa voix de baryton. « Donnez-moi une fille, disait-il. Notre Père, donnez-moi une fille. »

Parfois le seul dieu qui entend votre prière est celui qui a l'intention d'y répondre. Nous n'avons jamais compris pourquoi Ala a répondu à celle-ci, à cette demande en particulier, parmi la masse de toutes les autres qui se pressaient par milliers ; pourquoi elle a prêté attention à cet emballage de mots. Peut-être la prière a-t-elle attiré son regard au moment où elle s'échappait des lèvres de Saul ; peut-être l'a-t-elle choisie sur un coup de tête, juste pour rappeler au monde qu'elle était toujours là, que les hommes lui appartenaient. Depuis que les corrupteurs avaient brisé ses sanctuaires et converti ses enfants, combien d'entre eux invoquaient encore son nom ?

C'est un sujet auquel nous réfléchissons, parce qu'il doit y avoir un but, un sens à tout cela, une raison pour laquelle on nous balança de l'autre côté du fleuve, alors que nous nous débattions en hurlant. Il doit y avoir une idée derrière ce piège, cette saturation d'humanité qu'on nous contraint à endurer. Sur ce point, notre mère, Ala, est silencieuse. Tout ce que nous savons, c'est qu'il y eut une prière, que l'Ada fut la réponse, et que notre iyi-ụwa fut caché avec le plus grand soin dans son corps, faisant d'elle la passerelle entre ce monde et le nôtre. Le reste est une route qui s'étire vers

l’inconnu. Ces portes bâillantes entre les mondes étaient notre sentence : laissées à elles-mêmes, poussant dans tous les sens mais jamais pour se fermer. Les portes ouvertes sont comme des plaies perpétuellement en peine : elles s’infectent de vides, de failles, de distensions. De la place là où il ne devrait pas. Nous aurions dû nous fondre dans l’Ada quand elle est née, mais au lieu de cela un vide s’étirait entre nous, amer comme une noix de kola, une étendue de néant. Ce genre d’espace n’a rien à faire dans un cerveau.

Nous étions capables de l’ignorer à l’époque où nous dormions, mais après notre réveil au village, nos yeux s’ouvrirent et devinrent des mondes boursouflés avec des nuages en guise d’iris ; nos pupilles, des marmites sans fond. Nous voyions tout. Quand Saachi est partie, nous avons vu la façon dont ses enfants ont chancelé, la façon dont l’Ada s’est retranchée profondément dans sa tête, plus près de nous. Elle fourrageait comme si elle avait perdu son visage, reniflant avec le chagrin propre au petit enfant qui pleure pour que sa mère revienne, reviens, je t’en prie reviens. Nous avons lutté pour lui répondre, prenant vie non seulement pour nous-même, mais aussi pour elle. L’Ada était si petite, si triste. Elle n’aurait jamais dû être abandonnée à elle-même. Elle est venue nous chercher parce qu’elle cherchait n’importe qui, parce qu’elle était poursuivie par le vide, gris et malveillant, froid comme la craie.

Elle essaya même de prier. Ils l’avaient emmenée à la messe tous les dimanches, lui avaient parlé du christ, l’homme qui à la fois était et n’était pas un homme. Elle lut des récits de ses apparitions à ses disciples, ceux qui étaient fidèles, et ainsi elle pria. Elle le pria de descendre la prendre dans ses bras, juste un petit moment. Ce serait facile pour lui, parce qu’il était le christ, et ça représenterait tellement pour elle, tellement, ce tout petit geste, parce que

personne, vous voyez, personne d'autre ne faisait ça, la prendre dans ses bras. Et de plus elle l'aimait, et elle était une enfant, et même si elle n'était pas une enfant il l'aimerait de toute façon, mais parce qu'elle l'était, alors raison de plus puisqu'il aimait les enfants par-dessus tout, alors pourquoi ne voulait-il pas simplement descendre en prendre une dans ses bras, juste un petit moment ?

Nous le connaissions. Nous savions que son nom était Yshwa, nous savions qu'il ressemblait à tout le monde, tous à la fois, à tout moment. Son visage était mouvant comme celui d'un fantôme. Nous savions aussi qu'il était impossible qu'il ne l'entende pas. Il entend toutes les prières qui lui sont adressées, babillées hurlées chantées. Contrairement à certaines croyances, il y répond rarement. Yshwa aussi est né avec des portes grandes ouvertes, né avec une langue prophétique et des mains rapportées depuis l'autre côté. Et s'il aime les humains (il est né de l'une d'entre eux, comme eux il a vécu et comme eux il est mort), ceux-ci oublient néanmoins qu'il aime comme un dieu : autrement dit, avec un certain goût pour la souffrance. Ainsi il observa l'Ada qui pleurait jusqu'à l'épuisement, un nom qui n'était pas le sien accroché aux lèvres, auprès de celui de sa mère. Il fit courir ses mains sur la courbe de sa foi et éprouva sa force, sut qu'elle demeurerait inébranlable, qu'il vienne à elle ou non. Et quand bien même elle ne résistait pas, Yshwa n'avait nullement l'intention de se manifester. Il avait déjà enduré une fois cette abomination du corps, et cela suffisait, plus jamais ça. Ni pour les enfants au cœur brisé qui souffraient davantage encore, ni pour le monde au bord du gouffre, ni pour un morceau de pain trempé de miel. Nous lui en avons voulu. Quand ses doigts s'approchaient trop, nous montrions les crocs et Yshwa se retirait, amusé, et retournait à son observation.

Nous avons grandi et pris des forces pour l'Ada, nous avons essayé, parce qu'elle était en train de se solidifier en une chose perdue, démunie. Nous étions encore très faibles, comme c'est souvent le cas des nouveau-nés, mais avions la ferme intention de gagner d'un bond le monde sensible, de nous hisser à la verticale, de nous tailler des prises à coups de griffes dans les parois de son esprit. Nous n'aurions pas pu le faire si elle n'avait pas été le genre d'enfant qu'elle était, prête à croire en n'importe quoi.

Saul et Saachi avaient permis à l'Ada d'avoir, dans cette ville emplie de mort, une enfance d'une innocence rare. Ils estimaient qu'il ne fallait pas interférer avec l'imaginaire d'un enfant, et ainsi quand l'Ada termina l'un de ses nombreux livres et décida qu'elle pouvait parler aux animaux, personne ne la détrompa. « Quel mal y a-t-il à la laisser croire ça », dit Saul, et l'Ada continua à croire éperdument, à Yshwa et aux fées et aux lutins qui vivaient dans les fleurs de ces arbres que l'on nomme flammes de la forêt. Elle croyait que la cime du frangipanier de leur cour pouvait être un portail vers un autre monde, et que toute la magie reposait là-dehors, dans les feuilles, l'écorce, l'herbe et les fleurs. Toutes ces choses en quoi elle croyait signifiaient, même si elle ne le savait pas encore, qu'elle pourrait croire en nous.

Et ainsi nous avons prospéré, parce que la foi, pour des êtres comme nous, est le colostrum de l'existence. Après le départ de Saachi, l'Ada s'absorba encore davantage dans ses livres, par instinct, se détachant de ce monde pour disparaître dans d'autres. Elle lisait partout : aux toilettes, à table au dîner, à la bibliothèque scolaire avant le rassemblement du matin. Quant aux vertus salvatrices de ces livres, rien n'est certain.

Pendant ce temps-là, Ala gardait l'œil sur son enfant. Après tout, l'Ada était son rejeton tout juste sorti de l'œuf, son petit soleil

assoiffé de sang, recouvert d'écailles translucides. Nous étions en train de découvrir que prendre corps, c'était être à la fois l'autel, la chair et le couteau. Parfois les dieux ont juste envie de voir ce que vous allez faire.

Laissez-nous vous donner un exemple. Quand l'Ada avait dix-sept ans, elle vivait en Amérique, dans une petite ville des Appalaches. Saachi l'avait installée là-bas pour l'université, et l'Ada aurait dû être seule, sauf que nous étions avec elle, nous étions toujours avec elle.

Un soir, nous avons ouvert les yeux, sentant le cœur de notre corps s'emballer, tandis qu'une rumeur ricochait dans l'air. Il nous a fallu un moment pour nous rappeler où nous étions, que nous ne vivions plus à Aba, que c'était un nouvel endroit. Notre corps était couché sur un lit dans une chambre partagée, et un garçon élancé, musclé, à la peau brune, était en train de le quitter d'un bond, nous abandonnant entre ses draps. Il a répondu aux coups frénétiques frappés à sa porte et allumé la lumière, inondant la pièce de jaune. Son colocataire a étudié notre corps, étudié l'Ada, depuis son lit contre le mur, à l'autre bout de la pièce. Il avait la couleur du beurre et un regard aigri, avide. Il y avait une fille d'Europe de l'Est à la porte, une des coureuses de cross-country, le corps pris dans du lycra moulant. Elle avait été éclaboussée de haut en bas par de copieuses traînées de sang. Elle en avait qui séchait sur le visage, près de ses yeux dilatés, et était en train de raconter au garçon à la peau brune qu'un autre coureur avait transpercé une fenêtre d'un coup de bras. Le verre l'avait pénétré en retour, ce qui expliquait cette profusion de couleurs chez la jeune fille. Le garçon aigri a bondi de son lit et nous les avons regardés passer tous deux un tee-shirt sur leur torse sculpté. L'Ada s'est glissée hors du lit elle aussi, et nous leur avons emboîté le pas hors de la chambre et jusqu'au

bas des escaliers, nos yeux suivant la trace des gouttes de sang éparpillées sur chaque marche, puis le long du couloir. Les coureurs continuaient à parler et nous avons ralenti jusqu'à ce qu'ils nous distancent, avant de faire demi-tour pour remonter les marches en courant – goutte et goutte et goutte, éclaboussure sur le mur – dépasser la chambre d'où nous venions, monter la volée suivante – goutte et goutte, tache. Sur la deuxième marche, nous l'avons trouvée : une flaque, une mare, un miroir, une petite cape. Profonde comme la perte.

Nous avons jeté un regard alentour pour vérifier qu'il n'y avait personne, personne pour regarder, mais il n'y avait que l'Ada et nous, et de vieilles rampes et de la moquette usée. Nous avons plié les genoux, le souffle court, l'adrénaline circulant à vive allure ; nous avons tendu la main de l'Ada jusqu'à effleurer la surface de la mare du bout du doigt, le sang éventé, exposé, avec sa peau calme. Il n'avait déjà plus envie d'être liquide, se refroidissant maintenant qu'il n'était plus en train de pulser gaiement dans les vaisseaux sanguins du garçon. Nos doigts ont écumé la pellicule en tension qui le recouvrait, puis l'Ada s'est redressée et nous avons tourné les talons, loin de cette terrifiante bouffée de désir : nous en voulions plus, beaucoup plus.

Le problème quand des divinités telles que nous s'éveillent en vous, c'est que notre faim aussi s'éveille, et que quelqu'un doit nous nourrir, vous voyez. Avant l'université, l'Ada avait commencé les sacrifices nécessaires pour nous faire tenir tranquilles, pour nous empêcher de la rendre folle. Elle n'avait que douze ans alors, et elle était assise au fond de sa salle de classe, la main étendue sur son pupitre, paume à plat. « Regardez », dit-elle à ses camarades, et ils se retournèrent, vaguement intéressés. « Regardez ce que je suis capable de faire. » Elle leva la lame qu'elle avait prise dans le

nécessaire à barbe de Saul, ce chant à double tranchant enveloppé dans du papier paraffiné, l'abattit sur la peau du dos de sa main, et le coup gémit. La peau se fendit dans un soupir et une mince ligne de blanc apparut avant de s'embraser d'un rouge humide et violent.

Elle n'avait aucun souvenir des visages de ses camarades de classe après ce geste, parce que nous l'avions totalement remplie, nous dilatant en jubilant, la récompensant de s'être tailladée pour nous. Elle passerait encore douze ans de plus à s'efforcer d'être les plumes arrachées dans l'embrasure d'argile d'une porte, la brûlure du gin en imprégnant le seuil. À seize ans, elle brisait un miroir pour creuser dans sa chair avec le verre. À vingt ans, alors qu'elle était à l'école vétérinaire, après avoir passé de longues heures à séparer la peau du muscle d'un cadavre et à soulever de délicats feuillets de fascias, elle regagnait sa chambre et se servait d'un scalpel neuf sur son bras gauche couvert de cicatrices. N'importe quoi, vous voyez, qui puisse forcer cette chair pâle et secrète à célébrer la lumineuse couleur maternelle.

Précédemment, quand nous avons dit qu'elle était devenue folle, nous avons menti. Elle a toujours été saine d'esprit. Elle était simplement contaminée par nous, parasite divin aux nombreuses têtes qui rugissait dans la chambre de marbre de son esprit. Tout le monde connaît des histoires de dieux affamés, de dieux ignorés, de dieux amers, dédaignés et vengeurs. Premier devoir, nourrissez vos dieux. S'ils vivent (comme c'est notre cas) à l'intérieur de votre corps, trouvez un moyen, soyez créatif, montrez-leur le rouge de votre foi, de votre chair ; apaisez les voix avec la berceuse de l'autel. Ce n'est pas comme si vous pouviez nous échapper… où fuiriez-vous ?

La monnaie avec laquelle l'Ada nous paierait, nous l'avions choisie dès ce jour sur le goudron d'Okigwe Road, dans la gueule de

la jambe d'Añuli, et elle paya promptement. Dès que le sang était là, nous nous retirions, notre faim temporairement assouvie. Rien de tout cela n'avait été facile pour nous, cette existence empêtrée entre deux mondes. Nous n'avions pas l'intention de blesser l'Ada, mais nous avions fait un serment et nos frèresœurs nous tiraillaient, nous criaient de revenir. Les portes étaient complètement de travers, tout allait complètement de travers, nous n'étions toujours pas en train de mourir. Mais les autres continuaient à tirer, nous faisaient hurler, et nous cognions contre l'esprit de marbre de l'Ada jusqu'à ce qu'elle nous nourrisse, et cette offrande épaisse et rouge avait presque la voix de notre mère : doucement, doucement, nwere nwayọ, allez-y doucement.

L'Ada n'était qu'une enfant quand ces sacrifices commencèrent. Elle fendit la peau sans savoir pleinement pourquoi ; les subtilités du culte de soi lui échappaient. Elle fit simplement ce qu'elle avait à faire, sans trop y réfléchir. Mais elle croyait en nous. Saachi rapportait des journaux intimes vierges d'Arabie saoudite, et l'Ada les remplissait à l'encre bleue. C'est dans ces carnets qu'elle nous nomma, nous donna nos titres pour la première fois. Nos formes étaient jeunes et vagues, mais recevoir ces noms fut une deuxième naissance, cela nous ordonna en quelque chose qu'elle pouvait voir. Il y avait tout d'abord Fumée, qui était d'un gris compliqué, épaisseurs et profondeurs entortillées, et c'est à peine si le tout formait une silhouette vaguement humaine. Nous levâmes nos bras enveloppés de brume, doigts maladroits explorant un visage vide à la dérive. Puis Ombre, qui était d'un noir profond, dos à un mur, l'air mauvais, avec des touches d'autres couleurs (yeux de la couleur maternelle, dents jaunies) qui ne survivaient jamais à la plénitude de la nuit. L'Ada nous fabriqua, et continua à nous alimenter.

Du sang et de la foi. C’est ainsi que la deuxième folie a commencé.

CHAPITRE V

Peut-on adresser une prière à sa propre oreille ?

Nous

Après cette deuxième naissance où elle nous a donné des noms, nous avons eu le sentiment d'être encore plus proches de l'Ada. Cela n'a rien de normal pour des êtres comme nous : nos frèresœurs n'ont généralement que peu d'attaches avec leur corps d'emprunt, voire pas du tout. L'Ada n'aurait dû être qu'un pion, rien d'autre, une construction d'os, de sang et de muscles, une arme contre sa mère. Mais nous ressentions de la loyauté vis-à-vis d'elle, notre petit contenant. Si on nous avait demandé de prendre un morceau de craie et de tracer l'endroit où elle s'arrêtait et où nous commencions, nous aurions eu du mal. Nous ne savions pas alors à quel point ceci était une trahison pour nos frèresœurs.

Notre troisième naissance advint en Virginie, après le départ de l'Ada pour l'Amérique. Une chanson nous y accompagna, jusqu'aux montagnes, jusqu'à la rupture suivante. Après des débuts en Suède, elle avait été aplatie sous la forme d'un CD, achetée en Allemagne, empaquetée dans la fraîcheur d'une valise et emportée vers

l'humidité du Nigéria. Lisa l'y déballa, et la glissa dans un lecteur de CD de leur maison d'Aba, voisine de l'hôpital de son père où Añuli avait été opérée. Lisa et l'Ada écoutèrent la chanson en boucle. La chanteuse était une fille qui s'appelait Emilia, et sa voix planait dans la chambre de Lisa comme une aile. Quand l'Ada déménagea, elle emmena la chanson dans une valise et la passa à plein volume en Virginie.

Dans un autre monde, notre troisième naissance se serait produite en Louisiane, parmi tous ces esprits des marécages, dans la gueule d'un alligator. Il y avait une école là-bas qui avait accordé une bourse complète à l'Ada, mais Saachi nous dévia de ce chemin, une embardée pour esquiver un cimetière, et elle expédia l'Ada en Virginie à la place. L'école était moins grande, ce serait plus tranquille, et elle pensait que la petite y serait davantage en sécurité. Au moment où elle faisait ces choix, Saachi avait tenté d'en discuter avec Saul dans leur salle à manger, sous le tableau du christ aux yeux pleins de douleur, de planifier l'avenir de leurs enfants, les formations qu'ils suivraient, les pays qui les leur enlèveraient. Mais cela faisait bien longtemps que Saul avait tourné le dos – nous aurions pu le dire à Saachi.

« Pourquoi est-ce que ça ne t'intéresse pas de faire des projets d'études pour eux ? » demanda-t-elle, tandis que la peine et la frustration suintaient des failles de sa voix. Elle voulait y associer Saul ; elle était fatiguée, arrachée à sa famille, et elle voulait qu'il se sente concerné, qu'il contribue. Mais Saul était un homme impitoyable.

« Pour quoi faire ? répondit-il. Je n'ai pas l'argent. » C'était intéressant à observer pour nous, cette façon qu'il avait de la quitter sans même avoir besoin d'aller quelque part.

Saachi était en Arabie saoudite depuis sept ans à l'époque – sept ans loin de ses enfants, sept ans de solitude. Pendant tout ce temps-là, Saul ne l'avait jamais appelée. Saachi regardait ses collègues répondre au téléphone et s'illuminer en entendant la voix de leur mari, puis elle partait discrètement et pleurait seule dans sa chambre, avant de décrocher pour appeler à la maison, parce qu'elle n'avait pas oublié que ses enfants étaient toujours là-bas, sacrifiés et tristes. Elle organisa seule leurs études universitaires, envoya Chima en Malaisie vivre chez les parents qu'elle avait là-bas, puis revint deux ans plus tard pour prendre l'Ada. Elles voyagèrent ensemble jusqu'en Amérique, avec une escale à Addis-Abeba. L'Ada était tout excitée parce qu'elle savait que Saachi faisait toujours escale en Éthiopie – cela faisait partie de l'autre vie de la mère humaine, dans laquelle celle-ci mangeait des raisins, alanguie sur des coussins brodés, un jean délavé dissimulé sous son abaya par des mètres de tissu noir. Mais quand Saachi et l'Ada passèrent à Addis, elles ne restèrent que quelques heures à l'aéroport, et cela ne signifia rien, ne lui inspira rien. Cela ne nous surprit guère – beaucoup de choses sont ainsi.

L'Ada gagna la Virginie, les pentes de gazon et les bâtiments couleur de moelle rouge de l'école, les portes lourdes et tous ces radiateurs qui grinçaient. C'était l'hiver lors de notre arrivée, avec Saachi et notre corps. Il y a une photo d'elles, de Saachi et de l'Ada debout sur un petit talus, avec une église posée derrière elles et le sol asphyxié sous la neige. Les bras de Saachi sont noyés dans un gros blouson de cuir noir, et un col roulé écru enveloppe son cou comme un énorme poing. Elle a la main posée sur l'épaule de l'Ada et toutes deux plissent les yeux face au soleil. Les jambes de l'Ada s'étirent sous la polaire trop grande d'un vert menthe terne qui lui

engloutit les poignets, et des touffes de cheveux dépassent de sous son bonnet de laine.

Elle n'a que seize ans, et à la façon dont elle sourit, impossible de savoir que nous sommes à l'intérieur d'elle, perplexes devant la neige, le froid et l'océan humide et rugissant qui nous sépare de la boue rouge de nos origines, des amas de sable blanc déplacés par le vent, de ce palmier, celui qui a l'air d'avoir vu défiler des générations entières et qui oscille au bord de la route quand on quitte Ubakala Junction avant de passer les villages, tous les sept, comme si on glissait dans le gosier de notre mère, franchissant les portes hurlantes de ses dents. Ce n'est pas la première fois que nous partons, mais c'est la première fois que nous ne savons pas quand nous reviendrons. Nous ignorions alors totalement que la chanson était du voyage.

C'est plus tard, des années plus tard, quand tout eut changé, ou bien avant ou juste à ce moment-là, que l'Ada se retrouva étendue dans un lit étroit de la résidence étudiante Hodges Hall, à côté d'un garçon venu du Danemark, tous deux contemplant le plafond. C'était le printemps et la pièce était paisible tandis que le garçon chantait la chanson d'Emilia dans le silence, les deux premiers vers du refrain. *I'm a big big girl in a big big world*. L'Ada ne marqua aucune pause, ne manqua pas un temps, et chanta doucement les deux vers suivants. *It's not a big big thing if you leeeaave me*. Le garçon se redressa sur un coude, agréablement surpris qu'elle connaisse la chanson, et lui demanda comment, quand, où. L'Ada sourit de le voir si ravi et lui parla de la maison de Lisa et du CD de pop venu d'Allemagne, et oui, nous nous en souvenons à présent, c'était avant que tout ne commence à pourrir. C'est seulement plus tard, bien plus tard, que nous avons découvert l'ampleur sidérante de ce que ce garçon ferait à l'Ada.

Les premières semaines en Amérique furent froides et la neige tomba dru, comme si on la pelletait depuis le ciel. C'était le premier hiver de l'Ada et elle s'allongea dans la neige pour dessiner la forme d'un ange, parce que c'était cela qu'elle avait attendu, se coucher les bras au-dessus de la tête et les jambes écartées, battre des ailes jusqu'à ce que la sainteté se déploie sous son corps. Saachi resta deux semaines avant de s'envoler voir Chima, puis de rentrer en Arabie saoudite, encore une fois avec une escale à Addis, laissant l'Ada plus seule qu'elle ne l'avait jamais été.

Nous ressentions exactement la même chose qu'elle, plus de solitude que dans nos plus lointains souvenirs, un arrachement au lieu de notre première et de notre seconde naissance : l'enlèvement à bord d'un avion pour traverser l'océan, sans promesse de date de retour. Il faut qu'on vous le dise : les enfants de notre mère commencèrent alors à nourrir contre nous une autre colère immense. C'est un effet secondaire quand on habite un corps, le fait que les humains ont une vie humaine. Il était inévitable que l'Ada parte à l'université, que sa vie continue à aller de l'avant sans que cela ait quoi que ce soit à voir avec nous. Elle étudiait la biologie : elle voulait être vétérinaire parce qu'elle aimait les animaux. Nous nous en moquions. À l'intérieur, nous mourions de faim, enrageant contre cette vaine condition mortelle, comme si cette rage pouvait nous ramener tout droit au monde d'où nous venions. Nous enragions contre le sentiment de déplacement d'un pays neuf.

Après tout, n'étions-nous pas ọgbanje ? Nous soumettre aux décisions concernant ce qui n'était qu'un vaisseau était une injure. Nous trimballer comme de la marchandise, nous débarquer sur la terre des corrupteurs, à l'intérieur de cette enfant frémissante d'émotions, qui nous cherchait parce qu'elle était seule et déracinée, et nous, toujours nous, qui devions tout arranger, bon, ton père te

manque… on se demande pourquoi, l'homme n'était qu'un homme, et puis l'Amen te manque et cette fille jaune avec qui tu traînais tout le temps, et tu as du travail, du travail, et pas le temps de t'effondrer davantage, et tu te caches dans un amphi et tu pleures et tu pleures comme si tu avais la moindre raison de pleurer ? Très bien, voici ce que nous allons te faire, parce que ça a toujours été toi et nous ensemble, et que tu nous as donné ces noms d'ombre qui dévore les choses et de fumée qui dissimule à nos dents la couleur maternelle, et que tu nous as octroyé le pouvoir de régner sur cette chambre de marbre que tu appelles ton esprit, alors voici l'endroit où cet homme et les filles et la route sur laquelle tu courais te manquent, c'est un endroit tendre et charnu, un bulbe de sensibilité, et nous voici, le tranchant qui tombe à pic, et voici l'entaille, voici la chute, voici venir le vide qui conclut tout.

Voici venir le vide qui conclut tout.

Après ça, c'était simple : l'Ada cessa de regretter Saul, l'Amen et Lisa. Nous étions toujours en colère ; les divinités ne s'apaisent pas si facilement, et nous bouillonnions dans ses bras avec violence. Elle balança des lampes et des tasses de la cafétéria à travers la petite chambre qu'elle partageait avec une fille blanche, à l'étage réservé aux meilleurs étudiants : une traînée de verre brisé la suivait comme un chien égaré. Elle rencontra les jeunes Américaines venues de Miami, d'Atlanta et de Chicago, des filles noires avec des cheveux lisses et lustrés. Elles s'émurent de l'état de sa propre chevelure, mélange confus de textures et de longueurs, épaisse et malcommode. Quand l'Ada était enfant, c'était une bête qui bondissait de son crâne pour dévorer ses frêles épaules. Saachi acheta des produits défrisants pour la dompter, l'empêcher de se dresser jusqu'au ciel : sinon la lisser du moins l'assagir, de sorte qu'on puisse y passer un peigne. Elle était lavée chaque dimanche

dans toute la plénitude de sa gloire, peignée tous les matins avant l'école et tirée pour former deux nattes tandis que l'Ada mangeait des cornflakes Nasco en faisant la grimace.

Saachi était en Arabie saoudite le jour où l'on coupa cette chevelure, mais elle en parlait comme si elle avait été présente, décrivant à tout le monde les larmes de l'Ada. Dans les mois qui avaient précédé son départ pour l'Amérique, l'Ada avait laissé ses cheveux repousser, les avait tressés avec des mèches synthétiques pour la remise de son diplôme de lycée, puis avait retiré ces dernières avant de prendre l'avion pour la Virginie. Les Américaines l'installèrent avec fermeté devant la télé et lui défrisèrent les cheveux, usant du sèche-cheveux et du fer à lisser jusqu'à ce qu'ils soient définis et raides comme des baguettes. La fille qui tenait le fer à lisser chantait en chœur avec les publicités à la télé, et l'Ada rit, lui jetant un regard en biais.

« Comment tu fais pour connaître toutes les chansons ? » demanda-t-elle.

La fille lui rendit son rire. « Ne t'en fais pas, répondit-elle. Quand tu auras passé un moment ici, toi aussi tu chanteras tous les jingles. » Elle passa un peigne à larges dents dans les cheveux de l'Ada, admirant la complète disparition des boucles. Les autres filles vinrent jeter un œil, donner leur approbation, et puis elles l'emmenèrent faire un tour et rencontrer les autres jeunes Noirs sur le campus, parce que l'Ada était désormais l'une des leurs, bienvenue en Amérique. Nous observions avec fascination. Les humains sont si attachés aux rituels. Les garçons noirs qui la croisèrent se rapprochèrent en douce, tout sourires. C'était pour la plupart des coureurs sur piste au corps ferme et à la démarche quasi féline.

« Salut toi, lançèrent-ils d'une voix traînante. D'où tu viens ? »

Ce n'était pas une question dont nous avions pris l'habitude, pas encore. « Du Nigéria », répondit l'Ada, avec un sourire poli, se demandant si ça semblait bizarre. Nous n'avions jamais eu à dire ça quand nous vivions là-bas.

« Oh, sérieux ? C'est cool. »

Les filles qui lui servaient de guides s'adossèrent aux murs en secouant leur chevelure lisse comme de la soie. « Attention les mecs, lâchèrent-elles avec un sourire en coin. Elle n'a que seize ans. »

L'Ada observa le mouvement de recul manifeste des garçons.

« Oh, merde ! dirent-ils, s'attardant sur le mot merde. Va falloir qu'on attende que t'en aies dix-huit, fait chier. »

Tout le monde rit et l'Ada sourit vaguement, mais elle ne comprenait pas la blague, pas à ce moment-là. Au bout de quelques semaines avec cette bande, il devint évident que l'Ada n'était pas tout à fait à sa place. Ils détestaient les amateurs de sport équestre qui vivaient avec elle à l'étage réservé aux meilleurs étudiants, et l'Ada ne savait pas vraiment pourquoi, pas encore. L'Amérique lui enseignerait cela plus tard. Quand les jeunes Noirs découvrirent qu'elle écoutait Linkin Park, ils la dévisagèrent comme si elle se révélait soudain une créature plus étrange que prévu. L'Ada s'éloigna d'eux peu à peu et se rapprocha plutôt des autres étudiants internationaux : la Jamaïcaine qui faisait du saut en longueur, les footballeurs de Sainte-Lucie, d'Ouganda et du Kenya, la fille dominicaine qui fumait des cigares, tous les autres qui n'étaient pas tout à fait à leur place. Ils devinrent son cercle pendant le restant de son séjour dans les montagnes.

Et puis un jour, deux années avaient passé, elle avait dix-huit ans et des cheveux longs, nets et lisses comme des baguettes qui lui tombaient sous les épaules en lourde masse brun foncé. Nous

étions toujours à l'intérieur, mais elle était dans l'ensemble la même que lorsque Saachi l'avait amenée ici et confiée aux gentils professeurs blancs, sauf que maintenant elle savait ce qu'ils voulaient tous dire quand ils blaguaient sur son âge, elle savait ce qu'ils attendaient. L'Ada portait en permanence un crucifix en or autour du cou, un cadeau de la mère de Saachi, pour se rappeler qu'elle entretenait toujours son amour enfantin pour le christ. Elle n'avait jamais questionné le refus de ce dernier de la prendre dans ses bras ; au lieu de ça, elle implorait constamment son pardon tout en s'efforçant d'être digne de son amour. Il y avait eu le garçon panaméen quand elle avait seize ans (seize ans et demi, avait-elle corrigé, et il l'avait regardée comme si elle était une gamine), le garçon musclé à la peau sombre de Canarsie, qui ne mangeait pas de viande et lui apprit comment lui rouler ses dreadlocks et les tresser, l'entraîneur adjoint d'athlétisme colombien, les amourettes embarrassantes (l'homme du service des inscriptions, le maigrichon de Trinidad qui courait aussi vite que le vent sur le terrain), rien que des baisers, personne ne l'avait touchée plus bas que le creux de son nombril.

Nous la gardions neutre. C'était étrange : ça l'était déjà même quand nous étions chez nous (de l'autre côté de l'océan, là où était notre place). Il y avait eu un jour où Lisa était sortie de la chambre de son petit copain et avait parlé à l'Ada de la giclée de blanc qui colorait son pantalon de l'intérieur, et notre corps s'était contenté de donner à son visage l'expression attendue, comme si elle comprenait les secrets des tâtonnements fiévreux de l'adolescence, ou l'attrait des préservatifs luisants. Elle savait, logiquement, mais nous la gardions neutre. Ce n'était pas pour elle, la température qui grimpe, les ruses du corps, les compulsions de la chair. Elle atteignit dix-huit ans, et rien ne se passa. Nous la gardions. Ils la regardaient

bouger dans son innocence, créature couverte de chaînes dorées qui dansait sur les dance floors obscurs et les podiums illuminés, dessinant des cercles avec ses hanches comme si elle avait déjà fait ça sur un corps. Elle s'efforçait de le cacher, flirtant et embrassant comme si c'était du feu qu'elle avait en elle, au lieu de nous. Tous ces garçons, tout ce vide qui conclut tout. Nous la gardions, nous la tenions, elle était à nous.

Il y avait un garçon serbe avec des yeux bruns limpides qui était différent, qui comptait beaucoup pour l'Ada. Il s'appelait Luka et faisait partie de l'équipe de tennis. Il vivait dans la maison en bas de la colline et arborait une toison sombre, jusqu'au creux de la poitrine, visible à travers son tee-shirt, aux avant-bras et aux mollets. Luka connaissait assez bien l'Ada pour distinguer l'afflux de sang qui rosissait parfois sa peau brune, et il représentait un refuge, un havre, un garçon qui lui disait qu'elle était magique et désirait davantage que l'amitié qu'elle lui offrait. Il renonça quand elle choisit quelqu'un d'autre, plus tard, après, quand elle n'eut plus de refuges en dehors d'elle-même.

L'Ada se rendait régulièrement dans la maison de Luka en bas de la colline, où leurs copains buvaient avant de sortir en soirée, roulaient des joints et sniffaient prestements des rails de coke. La maison était pleine de joueurs de volley, de grands Européens tendres, affectueux et ouverts.

« Viens en Islande, fit Axel, ses cheveux blonds retombant sur ses magnifiques pommettes tandis qu'il se courbait pour effacer sa haute stature. Viens voir les aurores boréales, elles sont merveilleuses. »

Un an plus tard, il escaladerait un escalier de secours, beau et froissé dans son costume de lin, pour l'embrasser, et ça la rendrait triste parce qu'il était insouciant et plein de charme, mais que tout

arrivait trop tard. Mais ce jour-là, à l'époque, il était radieux, bourré et défoncé, et lui et son meilleur ami, le Slovaque, Denis, jouaient à Pac-Man avec une concentration extrême. Avec Luka, ils représentaient cette maison qui attirait tout le monde, le centre. Elle les aimait bien, elle aimait bien leur compagnie, parce que quand elle passait, ils savaient déjà qu'elle ne buvait pas, ne fumait pas, alors ils mettaient plutôt de la musique qu'elle aimait, avec des cuivres tonitruants, et nous dansions en elle comme à l'époque où nous dansions avec Saachi avant qu'elle n'enfante notre cage. Nous dansions dans son corps, notre corps, celui qui avait été fabriqué pour nous avec tant de soin et qui traversait désormais les pièces en tournoyant, ses mains virevoltant dans les airs, et la musique répétitive que les garçons passaient aussi longtemps qu'elle le voulait, car c'était la seule drogue qu'ils aient à lui offrir, la seule qu'elle voulait bien prendre.

À ce moment-là, nous nous distinguions dans sa tête : nous étions Fumée et Ombre depuis qu'elle nous avait donné un nom, depuis la deuxième naissance, petits bouts lancinants que l'Ada s'efforçait d'ignorer, avec lesquels elle se disputait parfois, mais dont elle ne parlait à personne. Elle se contentait de descendre la colline, de danser jusqu'à ce que ses longs cheveux sentent la fumée ou jusqu'à ce que tout le monde file au Gilligan's, qu'elle avait commencé à fréquenter avant d'atteindre l'âge légal car le club considérait les cartes d'étudiant comme de véritables pièces d'identité, comme si tout le monde entrait à la fac à dix-huit ans. C'est dans la maison en bas de la colline qu'elle rencontra le garçon qui chanterait la chanson d'Emilia quelques mois plus tard. Son nom était Soren. C'était un des joueurs de volley, danois de passeport, érythréen de sang, un garçon maigre avec des piscines à la place des yeux et la peau nappée de noir lisse. Il attira notre attention. Lui

remarqua l'Ada parce qu'elle ne buvait pas, ne fumait pas, ne faisait que danser, et parce qu'il y avait quelque chose en elle, quelque chose sur quoi il avait envie de mettre la main. Il marcha à ses côtés quand leur bande tapageuse quitta la maison.

« Tu fumes ? » demanda-t-il, pour être sûr.

Elle crut qu'il parlait de cigarettes. Nous aussi. « Non », répondit-elle.

Il avait voulu parler d'herbe, mais sa réponse lui plut. Ils dansèrent ensemble dans la fumée du Gilligan's ce soir-là, lentement. Le club tirait son nom d'une sitcom qu'elle n'avait jamais vue, style hawaïen tout en plastique, avec de faux perroquets et des cocktails aux couleurs agressives. La première fois que l'Ada y était entrée, elle était restée sous le choc devant les gens qui se frottaient les uns contre les autres, cul contre braguette, noyés dans la fumée ; elle avait contemplé fixement les jeans qui tombaient dangereusement sous les hanches, tous ces comportements obscènes. Ils passaient toujours *Sandstorm*, et plus tard, à la fin de la soirée, *New York, New York*, comme une sorte de final dramatique. Au dernier semestre, l'Ada serait debout sur cette scène, bras dessus bras dessous avec une rangée de Blanches inconnues, à lever les jambes au rythme de l'hymne de Frank Sinatra à Manhattan en rêvant au jour où elle vivrait là-bas.

Mais ce soir-là, la bière était glissante sous leurs pieds tandis que Soren posait ses lèvres sur les arêtes de sa main et la courbe de son cou. Il avait les yeux les plus pleins qu'elle ait jamais vus, alors elle le laissa la raccompagner jusqu'à sa chambre. L'Ada y vivait seule à ce moment-là, en tant que responsable d'étage, et pouvait donc briser des miroirs et confectionner des tapis de verre fin en toute tranquillité. Elle pouvait nous nourrir en se coupant sans avoir à s'expliquer, ou sans que des gens se disent qu'elle avait un

problème. Ce soir-là, elle l'emmena dans sa chambre, et ils s'embrassèrent et s'endormirent. Après ça, Soren revint chaque jour.

Il pleurait beaucoup, ce garçon, avec ses yeux noirs de biche. L'Ada faisait semblant de ne pas l'entendre, mais nous écoutions avec attention tandis qu'il se pelotonnait contre le mur de briques blanches et sanglotait dans la nuit, ses rêves l'arrachant au sommeil. Le jour, il ne supportait pas de rester trop longtemps loin d'elle. Il la serrait constamment dans ses bras (ça nous plaisait). Un jour, alors qu'ils prenaient leur petit-déjeuner à la cafétéria, l'Ada empila six œufs durs dans son assiette et les rapporta à table.

« Ne mange pas ça, dit Soren. Ça fait trop d'œufs. »

Elle le fixa et éclata de rire, puis se mit à casser les œufs l'un contre l'autre, pointe contre pointe, comme des gladiateurs. Celui qui se cassait en premier était mangé. Le vainqueur survivait jusqu'au prochain round.

Soren la regarda avec une expression vide. « J'ai dit tu ne peux pas manger ça. » Il n'éleva pas la voix.

L'Ada lui fit les gros yeux et mangea ses œufs, intriguée par la violence qu'elle pouvait flairer dans sa douceur, surprise qu'il s'imagine pouvoir lui donner des ordres. Il n'ajouta rien et avala son petit-déjeuner, un air maussade sur son visage lisse, ses épaules minces courbées au-dessus de son assiette. Le lendemain, il l'appela sa petite amie.

« Attends, ah bon ? répondit-elle. Je ne savais pas. » Sa réponse le mit en colère, et elle en fut irritée.

« Comment ça tu ne savais pas ? Tu croyais qu'on faisait quoi ? demanda-t-il.

— Comment est-ce que je suis censée savoir si tu me le dis seulement maintenant ? » répondit l'Ada, mais Soren resta en colère.

C’était la première chose qui nous avait fait nous intéresser à lui – sa colère. Sa colère dense, de sang et de sève épaisse. Sa colère cauchemar traumatisme d’enfance. Sa colère petit j’ai été enlevé et ces hommes m’ont enfermé dans une petite pièce sale et on n’a jamais retrouvé l’autre enfant. On sentait la brûlure aiguë de sa colère, ses couleurs effrénées, salées. Il se mit en colère parce que l’Ada ignorait qu’elle était sa petite amie ; en colère parce qu’elle jouait l’indifférence, lui disait qu’il pouvait mettre un terme à leur relation s’il voulait, qu’il pouvait s’en aller s’il voulait. Il se mit en colère quand elle suggéra qu’il pensait toujours à son ex-copine, en colère quand elle essaya de couper court à leur dispute, en colère quand elle courut se cacher dans un sous-sol pour lui échapper.

La facilité avec laquelle il se laissait emporter par ses crises de rage nous fascinait, cet air de petit garçon quand il se ruait dans le couloir en claquant la porte, avec ses grosses sandales en plastique qui claquaient sur la moquette. Rien de tout cela ne nous touchait vraiment. L’Ada accomplissait d’autres performances, endossant le rôle d’une fille normale à la fac, vendant ses baisers pour qu’on l’étreigne. Elle avait de nombreuses conversations avec son christ, toujours à sens unique, s’efforçant de déchiffrer ce qu’il voulait. L’abstinence, c’était facile pour elle ; elle ne s’était jamais intéressée au sexe que sous des angles étranges et décalés, lisant la Bible en quête de perversions, essayant d’apprendre tous les mots, tous les aspects de la chose qui ne siéent qu’à l’esprit. Son corps, notre corps, était indifférent. Quand les autres filles parlaient de leurs désirs, elle écoutait avec curiosité ces appétits qu’elle n’avait pas, un besoin que ni elle ni nous ne comprenions. Quand Soren essaya de la baiser, elle ne saisit pas. Nous non plus. La seule chose qui nous intéressait chez ce garçon, c’était sa douleur.

Il déborda de honte et d'excuses quand elle dit non. L'Ada sourit et expliqua son dévouement au christ, expliqua à quel point c'était important pour elle tout en tripotant la croix en or pendue à son cou. Sa grand-mère du côté de Saachi aurait été fière. Ensuite, l'Ada observa avec un intérêt modéré Soren glisser son pénis entre ses seins. Elle était toujours en train d'observer quand elle emménagea dans sa chambre sur le campus pour la session de mai, toujours en train d'observer quand il piqua une rage au sujet de son père, quand il balança des coups de poing dans les murs jusqu'à avoir les mains enflées. Nous observions avec elle, étudiant cet être humain furieux et ses appétits. Un soir, Soren se leva du lit et baissa les yeux sur notre corps.

« Il faut que tu prennes la pilule. » Son ton était calme, une mare de sang en train de se figer silencieusement, une pellicule de peau en formation.

L'Ada ne comprit pas. Elle cligna des yeux et il y eut une pause, un instant de vacillement. Elle n'avait aucune idée de ce dont il parlait. Puis, lentement, l'information commença à filtrer, frangée d'inquiétude. D'abord des détails quelconques, comme le fait qu'on était l'après-midi et que les arbres par la fenêtre étaient verts à la lumière du soleil. Comme le fait qu'il était nu mais qu'elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle portait. Comme le fait que son pénis était sorti et qu'il était brun comme ses yeux. Comme le fait qu'elle ne se souvenait pas avoir ôté quoi que ce soit ni enfilé quoi que ce soit. Il mit un short tandis qu'elle s'asseyait dans les draps bon marché de chez Walmart, l'information s'écoulant goutte à goutte dans sa tête comme de l'urine, circulant jusqu'à ses mains glacées. Les mots l'enveloppèrent dans un tourbillon nauséeux. La pilule, parce que ce garçon, ce garçon avec ses yeux de biche et sa peau triste, avait libéré des nuages en elle. Mais elle était incapable de se

souvenir de quoi que ce soit, et elle ne se souvenait pas d'avoir dit oui, parce qu'elle ne se souvenait pas que la question ait été posée.

Elle était perdue. Il y avait eu tant de refus les semaines précédentes, s'entassant comme des petites briques rouges, le poids d'un immeuble qu'on avait démoli, des choses qu'elle croyait assez lourdes pour le tenir à distance parce qu'il savait, il savait, il savait qu'elle ne voulait pas. Elle était incapable de se souvenir de quoi que ce soit, par exemple est-ce que c'était la première fois, est-ce que c'était la cinquième, oh mon Dieu, depuis quand remuait-il en elle des parties non sollicitées de lui ? La déferlante d'inconnues propulsa l'Ada hors du lit et elle glissa ses pieds dans des baskets et les laça aussi vite qu'elle pouvait. Son mouvement soudain alarma Soren ; il détestait la voir partir, alors il lui attrapa les bras, la força à rester, criant des mots, plus de mots qu'elle n'était capable d'en écouter. Elle se démena contre lui à l'aveuglette, ne pensant qu'à la porte, qu'à la fuite. Il voulait qu'elle dise quelque chose, alors il continua à crier. L'Ada ouvrit la bouche et tout ce qui en jaillit fut d'immenses formes de douleur qui inondèrent l'atmosphère tandis que ses jambes cédaient. Elle s'effondra et il tomba avec elle. Ils se retrouvèrent tous deux assis au milieu des draps en désordre pendant qu'il lui criait des mots vides.

Elle se mit à hurler. Elle hurla et hurla et hurla. Sa vision s'engourdissait. Il y avait une fenêtre en face d'elle mais elle s'ouvrait sur un néant semblable à celui qui béait à sa bouche. Elle distinguait quelque part un bruit qui s'amplifiait, un souffle vaste et immense qui se ruait du fond du gouffre, se ruait sur elle. Les murs, les voiles dans sa tête se rompirent, se déchirèrent, s'effondrèrent. Le souffle déferla en noyant la voix vide de Soren et l'Ada pensa, avec une lucidité aussi soudaine que définitive :

Elle est venue. Elle est enfin venue me trouver.

ASṆGHARA

CHAPITRE VI

Ọbịara egbum, gbuo onwe ya.

Asụghara

Bien sûr que je suis venue. Et pourquoi pas ? Laissez-moi vous dire une chose : Ada représentait absolument tout pour moi. Mais je ne vais pas vous mentir : cette histoire de troisième naissance a été un choc. J'étais là à m'occuper tranquillement de mes affaires, membre d'une nuée mouvante, et d'un seul coup me voilà en train de me condenser dans la chambre de marbre de l'esprit d'Ada, et le temps s'écoule plus lentement pour moi que pour elle. La première chose que j'ai faite, c'est un pas en avant pour pouvoir voir à travers ses yeux. Il y avait une fenêtre en face de son visage, et un jeune vaurien à ses côtés. Il faisait froid. J'ai cherché Ada dans le marbre et elle était là, lambeau dans un coin, bébé balbutiant. Je ne l'ai pas touchée – ce n'était pas mon style. Le réconfort n'a jamais été mon genre. Au lieu de ça, j'ai plongé mes racines dans son corps, j'ai assuré ma prise sur ses capillaires et ses organes. Je savais déjà qu'Ada était à moi : à moi de la bouger, de la prendre, de la sauver.

J’ai redressé son corps. Le garçon pleurait, en colère, toujours assis par terre.

« Alors va-t’en ! a-t-il dit, renfrogné. Va-t’en ! »

Je lui ai fait ramasser la veste du garçon, et ensuite Ada et moi sommes sorties. Une fois loin de lui, je l’ai lâchée pour me concentrer sur l’euphorie de ma présence. Je me sentais ivre et pleine de vie : elle inondait les poches de mes joues. J’étais un je ! J’avais un moi ! J’ai tournoyé dans la chambre de marbre, étourdie et ravie d’exister, avant de me souvenir de la raison de mon arrivée. J’ai fait volte-face pour voir comment allait Ada.

Elle marchait d’un pas incertain devant Hodges Hall, composant le numéro de l’une de ses amies, une Nigériane un peu plus âgée qui s’appelait Itohan, et qui vivait en Géorgie. J’ai écouté parce qu’honnêtement, c’était tout simplement fascinant d’avoir des oreilles, d’entendre la voix d’Ada résonner dans sa tête. Elle sanglotait en racontant à Itohan ce qui s’était passé, ou tout au moins ce dont elle se souvenait. Je ne m’en suis pas mêlée jusqu’à ce qu’Itohan dise à Ada de prier, que leur dieu lui pardonnerait. Ça n’avait vraiment aucun sens pour moi. Lui pardonner quoi ? Je me suis introduite en douceur et j’ai poussé Ada à mettre un terme à l’appel. Je voyais déjà qu’elle s’en sortirait clairement mieux rien qu’avec moi.

Ada a laissé courir ses bras dans les buissons sous la fenêtre du garçon, et les épines lui ont égratigné la peau jusqu’au sang. Elle a pleuré. Le saignement ne me dérangeait pas ; ça me faisait du bien, comme toujours, comme à l’époque où je la traversais en flottant, charriée avec tout le monde dans cette nuée mouvante. Elle a traversé la route, grimpé une petite colline verte, de l’autre côté de laquelle il y avait une église et un cimetière. Au centre du cimetière se trouvait une croix de deux mètres de haut. Ada a enveloppé ses

bras sanguinolents dans la veste du garçon et s'est allongée sur le socle en béton, les yeux dardés sur le ciel, pleurant encore. Je me suis couchée là avec elle, me déployant à travers son corps. Je me suis demandé si elle sentait qu'elle n'était pas seule. Ses pensées étaient des ruisseaux translucides qui embuaient le marbre – elle avait déçu son christ, elle ne pourrait plus prier, plus maintenant, plus jamais. Elle savait ce qu'elle était censée faire – se pardonner d'avoir baisé et parler au christ – sauf qu'elle n'était capable ni de l'un ni de l'autre et qu'elle pensait que ça n'avait pas d'importance ; elle ne se croyait pas digne d'être pardonnée, de toute façon. J'ai observé ses pensées et froncé les sourcils. Elle semblait très seule. Pauvre petite, me suis-je dit, si amoureuse de ce christ. Pourquoi s'inquiéter tellement de lui si ça la faisait autant souffrir ?

Mais ses autres choix me plaisaient, comme le cimetière et le sang qui séchait sur ses bras. Ada est restée là jusqu'à ce que le soleil se couche, puis je l'ai emmenée dans la maison en bas de la colline. Elle semblait avoir de bons souvenirs de cet endroit et de son ami là-bas, Luka. Il était parti pour l'été, et sa chambre était donc vide. Elle avait encore son odeur, cependant, et Ada s'y sentait en sécurité, alors elle s'y est cachée. Mais le garçon, Soren, il est venu l'y chercher. C'était une chose que j'allais devoir lui apprendre : il n'y avait plus aucun endroit sûr.

Il était contrarié par la disparition d'Ada et furieux quand il a vu les égratignures recouvertes de croûtes sur ses avant-bras. Il l'a ramenée dans sa chambre, et les blessures sur ses bras ne l'ont pas arrêté, le souvenir d'elle assise au milieu des draps en train de hurler ne l'a pas arrêté. Non, le garçon a de nouveau baisé son corps, ce jour-là et tous les jours qui ont suivi, encore et encore. Il la regardait dans les yeux et jurait au rythme de ses coups de reins en la

baisant, ne s'embarrassant jamais d'un préservatif, jouissant toujours en elle.

« Je t'aime, putain. Tu ne peux pas savoir à quel point je t'aime, putain. »

Sauf qu'Ada n'était plus là. Du tout, du tout. Elle n'était même pas une petite chose recroquevillée dans un coin de son marbre. Il n'y avait que moi. Je me dilatais contre les murs, je les remplissais et lui barrais totalement l'accès. Elle était partie. Elle aurait aussi bien pu être morte. J'étais puissante et j'étais folle, il pouvait se presser dans son corps avec toute la violence qu'il voulait, il ne me toucherait pas, et en tout cas jamais il ne la toucherait elle. J'étais là. J'étais tout. J'étais partout. Et donc je lui ai souri, en me servant seulement de la bouche et des dents d'Ada.

« Tu aimes ça, l'ai-je corrigé. Tu aimes me baiser. »

Il s'est fâché encore une fois. Il était tellement prévisible, ce garçon, tellement facile à provoquer. Les humains sont des bons à rien, voilà. J'aimais bien le mettre en colère, sha. Je l'étreignais dans les bras d'Ada et souriais dans le noir quand il pleurait après ses cauchemars. C'était bien qu'il vive dans la douleur. Ada n'était jamais là quand il y avait un lit. S'il y a une seule chose à laquelle j'ai veillé dès le début de ma vie alors encore courte, c'est celle-là.

Quand elle a dû aller faire un test de grossesse, le premier d'une longue série, Ada a appelé un taxi de la clinique pour rentrer au campus. Le chauffeur était un motard. Elle le savait parce qu'il y avait des autocollants Harley-Davidson partout. Cela me rappelait l'autre taxi, celui que la mère d'Ada avait pris dans une autre vie, au moment de notre naissance à toutes les deux. J'aimais bien les autocollants dans les taxis, alors j'ai dit, avec la bouche d'Ada : « J'adore les motos.

— Tu n’as qu’à me passer un coup de fil, a répondu le chauffeur. Je t’emmènerai faire un tour avec ma moto un de ces quatre. » Il a donné sa carte à Ada. Le garçon s’est énervé quand il l’a découverte et l’a déchirée en morceaux. Quelques jours plus tard, il a trouvé Ada dehors derrière la résidence, en train de soupeser une épée des deux mains et de regarder des couteaux apportés par l’un de ses amis collectionneurs dans son fourgon. Le garçon s’est énervé et a ordonné à Ada de ne plus jamais jouer avec des lames. Ada l’a fixé et j’ai dardé mon regard à travers ses yeux, et lui ai fait garder le silence. Elle et moi avons observé sa colère rebondir dans tous les sens et nous n’avons rien fait, rien dit. Qu’y avait-il à dire ? C’était plus intéressant de regarder sa fureur enfler face au regard terne d’Ada, au néant lisse de son visage. Ce n’est pas facile de me regarder, je le sais parfaitement.

Quand Ada avait rencontré le garçon pour la première fois, il lui avait raconté cette histoire sur l’amour profond qu’il portait à sa mère, et comment lui et son frère étaient allés enfoncer des clous dans les mains d’un type qui lui avait jeté des pierres au Danemark. Je m’en suis souvenue quand je suis arrivée. L’image de l’homme maintenu au sol, sa paume ouverte de force, les garçons qui montrent les crocs. Le clou qui déchire la chair et les ligaments avec toute la détermination du métal, les hurlements de l’homme, le sang qui gicle. C’était vrai, et moi j’aime les choses vraies. Pourtant, quand Ada a commencé à penser qu’elle était amoureuse du garçon, j’ai laissé faire. Cela lui rendrait les choses plus faciles. Elle n’était pas comme moi ; elle n’était pas forte. Une fois, le garçon partait pour un tournoi de volley et Ada a posé sa main sur son visage alors qu’ils se disaient au revoir. À travers ses yeux, j’ai observé le sourire du garçon disparaître.

« Arrête ça, lui a-t-il dit. C'est comme ça que ma mère me regarde. »

Elle devait se tenir devant moi à ce moment-là. Je ne lui avais jamais adressé le moindre regard susceptible d'évoquer le souvenir du visage de sa mère. Le garçon avait fait d'Ada une petite chose balbutiante dans un coin… c'est la vérité, mais plus jamais il ne l'aurait. J'étais arrivée, chair de la chair, sang véritable du véritable sang. J'étais la fureur sous la peau, la peau faite arme, l'arme brandie sur la chair. J'étais là. Plus personne ne la toucherait jamais.

À la fin des cours de mai, Ada a quitté son école et cette petite ville décrépite dans les jolies montagnes, et s'est envolée vers la Géorgie pour séjourner chez Itohan. Soren est parti au Danemark, mais il a emmené avec lui l'ours en peluche d'Ada, Hershey. Qui ne le connaît pas pourrait trouver ça mignon, mais c'était un sale voleur, vous savez, il n'arrêtait pas de voler, voler, voler. Putain d'enfoiré. En Géorgie, Itohan a emmené Ada dans un salon de coiffure. Ada s'est installée dans l'un des fauteuils surélevés et a contemplé fixement son reflet, toute cette lourde chevelure pendue à son cuir chevelu.

« Coupez tout », a-t-elle dit.

Les coiffeuses, et même les autres clientes, étaient consternées. C'était des femmes noires qui payaient ou qu'on payait pour s'offrir de longs cheveux, des cheveux épais, des cheveux raides, tandis que les siens jaillissaient de son crâne sans même qu'elle y prenne garde.

« Tous ces beaux cheveux ? ont-elles demandé, horrifiées. Tu es sûre ?

— Je suis sûre », a répondu Ada. Évidemment qu'elle était sûre. J'étais sûre. Moi, je me souvenais du jour où Ada était née, avec des cheveux humides noirs comme le jais et luisants comme des poissons. Les cheveux qu'elle avait maintenant étaient morts, plus

morts que ne le sont normalement les cheveux. D'autre part, j'étais arrivée et il fallait quelque chose pour marquer le coup, donc couper ses cheveux paraissait juste.

« Donne le premier coup de ciseaux, alors », a dit la coiffeuse. Elle ne croyait pas qu'Ada le ferait, mais elle ne la connaissait pas et clairement, elle ne nous connaissait pas, nous.

Ada lui a pris les ciseaux, a saisi une mèche de cheveux juste au-dessus du front et l'a tirée devant ses yeux, et elle a coupé à la racine. Les femmes dans la pièce ont lâché un cri de surprise et l'ont regardée fixement, sous le choc. J'ai souri de toutes mes dents – shebi je vous ai dit que la fille était à moi maintenant. Ada a laissé tomber les cheveux sur ses genoux, sur la blouse qu'elles lui avaient nouée autour du cou.

« Vous pouvez couper le reste, s'il vous plaît ? » a-t-elle dit.

La coiffeuse a secoué la tête et lui a pris les ciseaux.

Quand elle a eu terminé, Ada a demandé à ce qu'on lui épile les sourcils, et puis elle est sortie du salon, et elle me ressemblait davantage. Elle était sur le point d'avoir dix-neuf ans. De retour à l'appartement d'Itohan, elle a appelé un autre garçon en Virginie, le frère d'une amie, arrivé du Togo le semestre précédent avec une chemise à large col amidonné qui avait rappelé son pays à Ada. Ils flirtaient chaque jour pendant des heures, depuis le début de l'été. Il avait refusé de prendre ses appels pendant quelques jours, quand elle lui avait dit pour Soren, quand elle l'avait informé de l'existence d'un petit copain. J'ai grimacé quand elle a dit ça, mais j'avais promis de la laisser s'accrocher à ses mensonges si ça lui permettait de rester saine d'esprit. Au bout d'un moment, le frère l'a appelée pour dire que ce n'était pas un problème. D'une certaine façon, cela a rendu les choses plus faciles. Ada a appelé Soren et lui a annoncé qu'elle rompait avec lui. J'ai mis tout mon poids dans ses os quand

elle l'a fait. Le garçon était tellement casse-pieds, avec sa colère larmoyante, que j'ai dû l'obliger à lui raccrocher au nez. Ada n'a jamais récupéré son ours en peluche. Je vous avais dit que c'était un voleur.

Après la Géorgie, Ada est allée voir Saachi, dont le corps s'était attendri avec le temps. La mère humaine s'était installée en Amérique l'année précédente. Elle était d'abord passée par le Nigéria pour récupérer Añuli, puis toutes deux étaient parties pour l'Amérique et avaient loué un petit appartement dans une ville du Sud-Est. Saachi avait souhaité que Saul vienne, parce qu'il pouvait obtenir une carte verte, mais d'anciens déboires datant de Londres lui auraient interdit d'exercer la médecine en Amérique, alors l'homme a refusé.

« J'irais là-bas pour quoi faire ? Vendre du pop-corn ? a-t-il dit.

— Et alors, quel serait le problème ? » a répondu Saachi. Quand il s'agissait d'Ada et des autres, il n'y avait pas d'orgueil qui tienne. Mais Saul était toujours égal à lui-même, alors Saachi et Añuli ont déménagé sans lui. Toutes les deux partageaient ce deux-pièces, et Añuli couchait sur un futon dans un réduit sans porte, à côté de la kitchenette. Quand Ada venait en visite, elle dormait sur le canapé du salon. Un matin, elle s'est levée et Saachi était debout dans la kitchenette, en train de la regarder. Elle tenait une tasse de café et Ada savait qu'il était noir, tout comme elle savait que les verres de Coca de Saachi étaient toujours arrosés de Bacardí. Tant de choses ne changeaient jamais.

« Quand tu dors, a dit Saachi, comme si de rien n'était, tu ressembles trait pour trait à celle que tu étais enfant. Trait pour trait. »

Ada s'est frotté les yeux, et quand elle les a rouverts, Saachi avait quitté la pièce et elle était seule. Elles s'étaient disputées au

sujet de la coupe de cheveux d'Ada quand celle-ci était arrivée, et Saachi avait laissé des versets de la Bible sur des post-it dans la salle de bain, qui disaient que la chevelure d'une femme était sa couronne. Je lui ai fait ignorer les messages. Elle était encore en train de s'habituer à bouger avec moi ; j'étais lourde et je la rendais différente, ou peut-être que lui l'avait rendue différente, mais dans tous les cas, plus rien n'était pareil. Saachi la regardait comme elle l'avait toujours fait, depuis l'époque où Ada était un bébé grassouillet avec un pottu protecteur sur le front.

« Tu souriais tout le temps, a dit Saachi. Tu étais une enfant si joyeuse. Pourquoi tu ne manges rien ? »

C'était vrai, en fait, mais ne pas manger était juste une expérience que je menais, pour voir jusqu'à quel point je pouvais pousser Ada à se dépouiller jusqu'à l'os. Elle avait commencé à se restreindre toute seule avant mon arrivée, pour une raison humaine quelconque, probablement pour essayer de contrôler son corps puisqu'elle ne pouvait pas contrôler son esprit. Ça n'a pas d'importance. L'essentiel, c'est qu'une fois que j'étais là je l'ai poussée vers de nouveaux horizons de légèreté. Cinquante-trois kilos. Elle courait une heure chaque jour. Je ne lui faisais manger que des salades. La faim la tenaillait de l'intérieur, intimement. C'était comme si elle avait un but, cette faim, comme si elle accomplissait quelque chose. Ada a soulevé des haltères et continué à courir. Un jour, comme ça, elle est tombée à cinquante et un kilos de chair humaine. Laissez-moi vous dire une chose : jamais plus je n'ai failli voler aussi bien. Les épaules d'Ada sont devenues des couteaux dans son dos, et ses jambes semblaient encore plus interminables qu'à l'époque où elle suivait des cours de danse classique lors de son premier semestre, et que la professeure lui avait dit qu'elle aurait besoin de collants XL tant elles étaient

longues. Mais effectivement, non, elle ne mangeait pas. Ça n'avait plus d'importance, ce qui arrivait à son corps, plus depuis que j'étais là.

Je l'appréciais, bien sûr – c'était somptueux d'avoir un corps, au moins au début. Je ressentais un pouvoir nouveau, une vague de puissance que, certes, Ada regretterait plus tard, c'est vrai, mais pour le moment c'était bon, c'était fort : cela voulait dire que moi, j'étais un je, genre moi je, genre je ne reviendrai pas à ce nous plus vaste. Ha ! Comment ça se pourrait ? Non, j'étais libre. Je m'étais élevée, transcendée en fait. Volute de vapeur, m'élevant jusqu'à ce que ce soit moi qui me dresse dans le champ qu'était le corps d'Ada. Elle m'a donné ce nom, Asụghara, qui ripe à mi-parcours en vous raclant la gorge. J'espère que le prononcer vous écorche la bouche jusqu'au sang. Quand on nomme une chose, elle prend vie… vous saviez ça ? Il y a de la puissance là-dedans, comme un shoot brutal de pouvoir blanc comme l'os, une drogue frémissante.

Attendez, est-ce que c'est ça que les humains ressentent ? La conscience d'être à part, spécial, individu distinct ? C'est fabuleux. Mais j'ai dû me rappeler que je n'étais ni humaine ni de chair. J'étais juste un moi, un petit animal, si vous voulez, enfermé à l'intérieur d'Ada. Mais c'était quand même agréable de pouvoir déplacer son corps et ressentir des choses. Quand je passais à l'avant, je bougeais comme ces masques de son enfance, des couches de chair superposées sur mon visage d'esprit.

Tout ce que je dis, c'est que c'était bon d'évoluer dans le monde.

Je n'ai jamais oublié la Virginie, ni le garçon, Soren – l'endroit et la personne qui m'ont accouchée en ces lieux. Je n'ai pas non plus oublié qu'Ada était l'enfant d'Ala. Ce serait sacrément imprudent d'oublier une chose pareille. Si vous êtes l'enfant d'un python, alors vous êtes aussi un python – simple. Tout cela aurait dû

s’accompagner d’une mue régulière, mais je n’avais rien de régulier. Je n’ai pas eu droit à ce tendre et lent abandon de la peau. Non, mon lot fut de la déchirer dès mon apparition, de l’éparpiller en morceaux qu’on ne retrouva jamais, d’en jaillir humide de sang. Voilà ce qui se passe quand on agit comme si un humain était capable de contenir de la matière divine sans que celle-ci ne fige.

Ada m’a aimée, sha. Elle m’a aimée parce que je détestais ce garçon. Elle m’a aimée parce que j’étais téméraire : je n’avais aucune conscience, aucune compassion, aucune pitié. Elle m’a aimée parce que j’étais forte et que je l’empêchais de se disloquer. Je l’ai aimée parce que moi, je la connaissais depuis que je n’étais rien, depuis que j’étais tout, depuis cette maison bleu coquillage à Umuahia. Je l’ai aimée parce que je l’avais regardée grandir, parce qu’elle faisait des offrandes depuis que j’avais commencé à m’éveiller, me nourrissant du creux de son bras et de la peau de ses cuisses. Laissez-moi vous dire une chose à présent, je l’ai aimée parce qu’au moment de sa dévastation, au moment où elle perdait l’esprit, cette fille m’a appelée si violemment qu’elle est devenue complètement folle, et je l’ai aimée parce que quand j’ai déferlé, elle s’est ouverte en grand et m’a accueillie sans hésitation, sanglotante et brisée, elle m’a absorbée passionnément, jusqu’au bout : elle ne m’a rien refusé.

Je l’ai aimée parce qu’elle m’a donné un nom.

CHAPITRE VII

> [Les ọgbanje sont] des créatures de Dieu dotées de pouvoirs sur les mortels… Non soumises aux lois de la justice, dénuées de tout scrupule, elles nuisent sans justification.
>
> C. CHUKWUEMEKA MBAEGBU
>
> *L'être ultime dans l'ontologie igbo*

Asụghara

Après ces jours et ces nuits où le garçon baisait le corps d'Ada, cet été en Géorgie était le premier que je passais dans un corps, lorsque je lui ai fait couper ses cheveux dans la chaleur collante et l'air moite. Ada était descendue chez Itohan et sa famille, comme elle le faisait tous les étés. Le père d'Itohan avait travaillé avec Saachi dans les hôpitaux militaires où tous deux avaient été affectés. Quand Ada est partie pour l'Amérique, Saachi a demandé à son collègue si sa famille en Géorgie pouvait l'accueillir, car elle n'avait pas d'autre endroit où aller. C'était beaucoup trop cher de retourner au Nigéria, et Saachi vivait toujours à l'étranger. La famille d'Itohan a accepté, et c'est ainsi qu'Ada a pris un avion et fêté ses dix-sept ans chez eux. La mère et les frères vivaient en banlieue,

tandis qu'Itohan, qu'Ada considérait comme sa grande sœur, habitait un immeuble résidentiel plus proche du centre, avec des haies dehors, de la moquette dedans, et des flots d'humidité qui suintaient des murs. Si je vous dis tout cela, c'est pour expliquer qu'Ada considérait ces gens comme sa propre famille : ainsi quand je vous raconterai le genre de trucs que j'ai faits après mon arrivée, vous comprendrez l'ampleur des dégâts que j'ai provoqués.

Je ne regrette rien, sha. J'ai fait ce qui me plaisait, tout ce qui pouvait me rassasier à l'intérieur. Je me souviens même d'une fois, avant mon arrivée, où Ada était avec des amies en Virginie et leur a dit : « Vous savez, je suis contente de ne pas avoir encore couché. »

Ses amies ont ri. « Comment ça ? ont-elles demandé, et Ada a haussé les épaules.

— C'est juste que si je commence, je sais comment je vais être. »

C'est comme si elle savait le genre de faim qui accompagnerait ma venue, une faim que je lâcherais sur un monde qui n'y était pas préparé, si un jour je parvenais à franchir le voile. Je ne sais pas si elle m'aurait laissée sortir un jour, ou, dans ce cas, si ça aurait été moi ou quelque chose d'autre. Mais je suis venue au monde comme je l'ai fait à cause de Soren, et si j'avais la moindre chance d'être autre chose, elle s'est évanouie ce jour-là. J'ai été l'enfant d'un traumatisme ; née sur la crête d'un hurlement, j'ai été baptisée dans le sang. Quand Ada m'a amenée en Géorgie, j'étais prête à consumer tout ce que je touchais.

J'ai commencé par le plus jeune frère d'Itohan. Il était grand et beau, muscles enveloppés d'une peau sombre et lisse, mais surtout, il était là et c'était facile. C'était la première leçon que j'avais apprise de la troisième naissance, sur les mâles humains. Je savais à quoi ils attachaient de la valeur, je savais où ils avaient envie d'être, et je

savais le prix qu'ils étaient prêts à payer pour une petite mort. Alors je l'ai baisé sur la moquette à poils ras de l'appartement d'Itohan, à quelques pas de la kitchenette où Ada mangeait un Tampico glacé qu'elle avait pilé dans un gobelet en plastique. C'était presque comme si je la voyais se mettre sur la touche tandis que je me servais de son corps. Elle flanquait des coups de cuillère métallique dans les cubes orange et le goût lui faisait remonter le Nigéria en bouche, les souvenirs du Fan-Orange qu'elle achetait aux vendeurs de yaourt qui passaient à bicyclette devant son lycée. Je me fichais de sa nostalgie ; je n'étais alors qu'une graine, c'était un autre monde. Mon monde à présent, c'était le garçon sur et sous moi. Je l'ai baisé en banlieue sur les draps tout simples de son lit, faisant courir les ongles d'Ada sur sa poitrine et son ventre ferme, émerveillée qu'il puisse jouir et continuer à bander quand même. Il s'est glissé en douce dans la chambre d'amis de la maison de sa mère pour me prendre, et j'ai ouvert les cuisses en détournant mon visage, et c'est la seule fois où j'ai joui.

Ada n'était jamais là. Je le lui avais déjà promis : elle ne serait plus jamais là, terminé. C'était mon boulot de la protéger. Mais j'aimais bien le frère d'Itohan, et ça m'a plu de choisir un corps pour la première fois. Soren ne comptait pas – personne ne l'a choisi, lui. Alors j'ai utilisé le visage d'Ada et me suis exercée à sourire avec, et à ma grande surprise, la famille d'Itohan ne voyait pas la différence. C'est dire à quel point j'étais douée. Ce n'est pas difficile de faire semblant d'être une personne que vous observez depuis qu'elle est née, mais j'ai été un peu vexée qu'on me prenne pour Ada. Elle était tellement naïve : elle se jetait tout droit dans les bras des gens qui la brisaient ; elle voyait le danger, et au lieu de l'éviter comme une personne sensée, elle allait se fourrer dans sa gueule. Comme si elle pouvait être en sécurité. Comme si elle n'avait aucune leçon à

tirer de son enfance. Je refuse de croire que je lui ressemblais le moins du monde : c'est forcément que les humains étaient incapables de faire la différence, c'est tout. Moi, je me suis fait une bouche aussi rouge que la soie, j'ai coloré mes yeux en noir, et je me suis assurée que personne ne puisse me duper. Quand je me montrais cruelle, c'était les yeux ouverts. Je n'ai jamais eu honte – me contempler ne m'a jamais fait ciller. Mais malgré tout l'amour qu'Ada me portait, elle évitait de croiser mon regard. Nous nous matérialisions toutes deux dans son esprit, la chambre de marbre, murs et sols froids d'un blanc veiné, et elle détournait les yeux. C'était compréhensible : j'étais arrivée et j'étais tout au fond d'elle, enfermée dans sa chair, actionnant ses muscles. Soudain elle devait partager avec quelque chose qu'elle ne pouvait contrôler. Je comprenais, mais en même temps, ce n'était pas mon problème.

J'étais égoïste à l'époque. On ne peut pas vraiment m'en vouloir – c'était la première fois que j'avais un corps. Les humains ne se souviennent pas du temps où ils n'avaient pas encore de corps, alors ils prennent les choses pour acquises, mais pas moi. Je me souvenais de n'être pas moi, de n'être qu'un bout de nuée. Je négligeais son corps, sha, je ne pensais pas aux responsabilités qui accompagnent la chair. Les conséquences, c'était quelque chose qui arrivait aux humains, pas à moi. C'était leur monde. Je n'étais même pas vraiment là. Ce n'est pas une excuse – je sais que je n'étais pas juste envers Ada – mais c'était quand même une raison.

Les toutes premières fois avec le frère d'Itohan, il n'a pas mis de préservatif. Quand Ada a abordé le sujet, il était réticent, il ne voulait pas aller en acheter.

« Mais pourquoi, bon sang ? » a demandé Ada.

Il a eu l'air mal à l'aise. « Si j'en achète, c'est comme si je savais que je vais pécher, comme si je prévoyais d'avoir des rapports

sexuels. »

Ada l'a regardé fixement. Dans sa tête, dans la chambre de marbre, je me suis approchée et me suis postée près de son épaule. Nous pensions exactement la même chose, et à cet instant-là ça nous a rapprochées, une onde électrique.

Je me suis penchée pour m'adresser à elle. « C'est le truc le plus stupide que j'aie jamais entendu. »

Cette fois, elle a oublié de m'ignorer. « Tais-toi. Tu sais bien comme ils sont croyants.

— Mais ça n'a aucun sens ! Il sait qu'il va le faire, alors pourquoi est-ce qu'il fait semblant ? » ai-je demandé, même si je connaissais déjà la réponse. Ce n'était qu'un humain – soyons réalistes, à quoi pouvais-je m'attendre ? Il voulait se prétendre meilleur qu'il ne se savait capable de l'être. Il n'était pas prêt à plonger dans le péché. Les humains trouvent plus simple de continuer encore et toujours à se mentir.

Ada lui a tout de même fait acheter les préservatifs, et il lui a raconté à quel point c'était gênant quand le caissier lui avait demandé de quelle taille il avait besoin. Je l'ai regardé débiter son histoire, la bouche fendue d'un sourire timide entre des lèvres pleines, et j'ai écouté Ada lui dire ce qu'elle pouvait bien lui dire. Pour être franche, je me moquais des préservatifs, mais encore une fois, ce n'était pas mon corps. J'aurais dû m'en soucier, pourtant, au moins pour le bien d'Ada.

Ce dont je me souciais, c'était qu'il me faisait du bien. Ou peut-être pas du bien, mais il me donnait la sensation d'être rassasiée. Il était épais et allait chercher loin à l'intérieur d'Ada, contre la veloutine du serment, forçant son corps à s'ouvrir d'une manière qui semblait affirmer avec assurance : tu es vivante, tu n'es pas morte.

Pour moi, ça suffisait. Vivante veut dire chair. Vivante voulait dire que j'avais un corps avec lequel me mouvoir.

Ada est allée deux fois avec lui au planning familial pour obtenir la pilule du lendemain, même après qu'il avait acheté les préservatifs. C'est que, voyez-vous, c'est elle qui insistait pour se protéger, mais ce n'était jamais avec elle qu'il couchait – c'était avec moi. Lors de leur deuxième visite à la clinique, l'infirmière a regardé Ada avec mépris.

« Vous pourriez peut-être essayer de prendre un contraceptif ? » a-t-elle lâché, et son sarcasme a fait affluer le sang aux joues d'Ada.

« Ne fais pas attention à elle, ai-je chuchoté à Ada, retournant à la femme un regard plein de haine. Elle se prend pour qui, sef ? Sale conne. »

C'est juste une saloperie d'humaine, ai-je failli ajouter, elle ne compte même pas, rien de tout ça ne compte. Mais quand même, je n'ai pas laissé Ada retourner à la clinique après ça, pas même quand cela aurait été la meilleure chose à faire. J'ai fait bien des choses pour la protéger, et j'ai échoué de bien des façons.

J'ai continué à coucher avec le frère d'Itohan, et un matin chez leur mère, là-bas en banlieue, un filet de soleil perçait par la fenêtre, aussi limpide que de l'eau, quand la mère d'Itohan est entrée dans la chambre et a surpris Ada couchée au creux du long corps du garçon. Ils étaient tous deux habillés – c'était innocent, en fait, pas comme la nuit où Ada dormait sur le canapé du salon à l'étage, et où il avait posé contre son visage son pénis épais et à moitié en érection, lui donnant des petits coups sur le nez et lui écartant doucement les lèvres. Je l'avais court-circuitée avant qu'elle ne se réveille pleinement, agissant promptement pour pouvoir repousser la première vague de terreur et de dégoût qui déferlait en elle. Ça, c'était à moi. Il était à moi. Je lui avais promis, plus jamais.

Quand la mère du garçon a ouvert la porte, Ada et lui se sont réveillés en sursaut juste à temps pour surprendre le regard ferme qui passait sur eux.

« Viens dans ma chambre », a-t-elle dit à son fils, avant de fermer la porte avec un claquement sec.

Le ventre d'Ada s'est noué. Je me suis étirée en elle et j'ai jeté un regard paresseux alentour.

« Oh putain, a-t-elle dit, en se redressant. Faut que je vienne aussi ?

— Merde. » Le frère d'Itohan a sauté du lit et enfilé un tee-shirt. Son visage était déformé par l'inquiétude. « Reste ici, O.K. ? Je reviens. »

Il a quitté la chambre, refermant derrière lui avec précaution comme si quelqu'un d'autre risquait de passer et de voir Ada dans ses draps. Je me suis assise à ses côtés, palpitante d'excitation. C'était tellement horrible de se faire prendre. J'adorais ça.

« Qu'est-ce qui va se passer ? m'a demandé Ada, mâchouillant le coin de son pouce. Et si elle découvre tout ? »

J'y ai réfléchi. « Eh bien, c'est quoi le pire truc qui pourrait arriver ?

— Ne fais pas l'idiote, a-t-elle dit. Tu sais ce qui va arriver. »

Elle avait raison. Si la mère d'Itohan découvrait que j'avais baisé son troisième enfant sous son toit, Ada ne serait plus la bienvenue chez elle. Leur famille l'avait enveloppée, comme si c'était son droit de se sentir en sécurité auprès d'eux, et si ce secret était découvert, elle les perdrait tous.

« Ne t'inquiète pas, ai-je dit à Ada. Elle n'a rien vu. »

Ada a passé son bras autour de son ventre. Elle portait un vieux tee-shirt trop grand, vert et couvert de gros papillons colorés, un souvenir des Philippines, cadeau de Saachi. Elle ne m'écoutait pas

vraiment, plus maintenant : elle avait trop peur. Je suis quand même restée avec elle jusqu'à ce que le garçon revienne avec un air contrit.

« Elle veut te parler, a-t-il dit.

— Quoi ?! » Ada a dégringolé du lit. « Pour quoi faire ? Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? »

Il a haussé les épaules, l'air mal à l'aise, refusant d'en révéler davantage.

« Vas-y, c'est tout. Elle t'attend. »

À ce moment-là, même moi j'étais sur mes gardes, bien que l'excitation d'avoir mal agi continue à bourdonner doucement en moi. Ada a parcouru le petit couloir et frappé à la porte de la chambre de la mère, l'a poussée quand la voix de la femme lui a intimé l'ordre d'entrer. Elle n'avait jamais pénétré dans cette chambre auparavant. Celle-ci était dans la pénombre, et la mère d'Itohan était assise au bord de son lit avec une bible posée sur l'édredon près d'elle. Quand elle a pris la parole, sa voix était ferme, mais dénuée de colère.

« Je vous ai déjà vus tous les deux vous faire des câlins sur le canapé et ça, d'accord, a-t-elle dit. Je sais que vous ne faisiez rien, mais tu ne devrais jamais partager le lit d'un homme à moins de porter sa bague. Pas même ton propre frère. »

Ada a gardé un visage effrayé et sérieux, mais son soulagement ne m'a pas échappé et à l'intérieur, j'ai explosé de rire à m'en rompre les côtes.

« Elle ne sait pas ! Je n'arrive pas à croire qu'elle ne sait pas, me suis-je exclamée, haletante. Putain !

— Tais-toi », a sifflé Ada, la bouche fermée.

La femme a continué à parler et mon rire a viré à l'aigre devant l'ampleur de son aveuglement. Tant de choses avaient changé. Tant de choses avaient changé, et si ceci était arrivé six mois plus tôt…

mais ça n'était même pas possible. Six mois plus tôt, Ada n'aurait jamais été dans le lit de Soren, je ne serais pas née, et Ada serait encore la gentille fille sage à qui la mère du garçon pensait s'adresser. Mais j'étais là à présent, et j'étais le monde, vautré dans des entrailles répugnantes. J'ai envié à sa mère la pureté de son existence, où tout était encore innocent et où nul n'avait jamais touché Ada. Mais quel putain de mensonge.

Quand elle a libéré Ada, celle-ci est retournée à la chambre du garçon mais a pris soin de laisser la porte ouverte. Il était adossé à sa penderie, beau, stressé.

« Je déteste mentir à ma mère », a-t-il dit.

Ada a fait la grimace et posé la main sur son bras. « Je sais », a-t-elle répondu, et elle le pensait. Elle détestait la malhonnêteté et elle savait ce que ça fait d'aimer une mère. Moi, j'ai levé les yeux au ciel devant ces deux-là.

« Il peut détester ce qu'il veut, lui ai-je dit. Tu sais qu'il adore nous baiser. Ce n'est pas comme s'il allait arrêter. Ils n'arrêtent jamais.

— Tu veux dire qu'il aime te baiser », a-t-elle murmuré en retour, et j'ai émis un son rauque. Elle avait raison. Je restais derrière son visage comme un gentil petit esprit, sha, comme un petit animal tenu en laisse. Quand le garçon nous a conduites à l'église, Ada s'est levée dans la voiture pour passer la tête par le toit ouvrant et sentir le vent lui bombarder le visage.

« Rentre dans la voiture », l'a-t-il grondée.

Elle a baissé les yeux sur lui et s'est rassise dans son siège. « C'est quoi le problème ? »

Il regardait droit devant lui, à travers le pare-brise, visage impassible. « Ma petite copine ne fait pas ce genre de trucs. »

Ada a haussé les sourcils et j'ai lâché un ricanement dans sa tête, mais aucune de nous deux n'a rien dit. Après la messe, Ada s'est dirigée vers l'autre voiture pour rentrer à la maison avec le reste de la famille – le garçon avait des courses à faire.

« Eh vous autres, occupez-vous bien de ma femme », a-t-il lancé à sa mère, sa sœur et son grand frère. Sa voix a traversé la pelouse verte et il souriait comme un soleil, et tout le monde a ri affectueusement tandis qu'Ada rougissait.

Quand j'ai fait couper ses cheveux à Ada, le garçon a désapprouvé, mais il a quand même prié avec elle en la déposant à l'aéroport, parce qu'allez savoir comment, il était devenu son petit ami. Ada lui tenait les mains tandis qu'il priait, et elle a fermé les yeux et fait semblant de pouvoir sentir Yshwa quelque part auprès d'elle. Elle n'en était pas capable, bien sûr, plus maintenant, mais je l'aidais à devenir meilleure menteuse.

Après sa visite à Saachi, Ada a repris un vol en direction de la Virginie pour sa dernière année d'université. Le jour même de son retour, elle a traversé la cafétéria et posé son plateau sur une table. L'une de ses amies de l'équipe de course s'est glissée à côté d'elle, rejetant sa queue de cheval par-dessus son épaule.

« Hé, Ada. Comment s'est passé ton été ? »

Ada a haussé les épaules. « C'était cool. Je suis allée en Géorgie, j'ai vu ma mère, j'ai couché. Comme d'hab', tu vois. »

Son amie a poussé un cri perçant. Tout le monde savait que personne n'avait encore jamais touché Ada de cette façon. « Attends ma belle, quoi ?! T'as niqué ? »

Ada a souri et toutes les deux ont explosé de rire.

Son amie hochait la tête, fière. « Yo, quand je t'ai vue traverser la salle, j'ai senti, tu sais ? Je me suis dit : ouais, elle marche pas pareil. »

Je me suis demandé si c'était vrai. Étais-je si visible que ça de l'extérieur ? Est-ce que j'avais pénétré la démarche d'Ada, sa façon de bouger la tête, son sourire ? Elle n'arrêtait pas d'étirer la bouche et de rire avec eux, pourtant je savais qu'elle était simplement soulagée qu'ils la traitent comme quelqu'un de normal, maintenant qu'elle n'était plus la vierge coincée. Mais à l'intérieur, je humais l'odeur : elle se sentait toujours honteuse, salie par le péché. Elle n'était pas revenue à son christ, Yshwa. Au lieu de ça, elle est allée voir cet autre garçon avec qui elle avait discuté pendant l'été, cet autre frère d'une amie, celui qui était là quand elle avait quitté Soren. Ada a pensé qu'elle pourrait aimer ce nouveau garçon. Si elle avait pu aimer Soren, alors pourquoi pas celui-là ? Mais tandis que je l'embrassais sur le matelas bleu de la chambre d'Ada, j'ai laissé la main de celle-ci s'égarer entre les jambes du garçon et j'ai eu un mouvement de recul en sentant la maigreur de son pénis.

« Je ne peux rien faire avec ça », ai-je dit à Ada, et j'ai mis fin au flirt.

Elle n'a pas discuté. Je lui ai fait appeler le petit frère d'Itohan, et elle a rompu avec lui.

« Je me sentais déjà célibataire », a-t-il répondu. Son ton était acerbe.

« Bien, ai-je dit à Ada. C'est mieux comme ça.

— Si tu le dis », et elle l'a laissé partir.

L'été suivant, je suis retournée en Géorgie et j'ai jeté mon dévolu sur le grand frère d'Itohan. Ada ne m'a jamais pardonné ce que je lui ai fait.

Pardonner n'était pas son fort, pour être honnête. Ni à moi, ni à elle. Avant Soren, Ada avait été obsédée par son christ, cet Yshwa. Elle l'adorait, ou, pour être plus précise, elle l'idolâtrait et le vénérait : exactement ce qu'il aime. Elle vivait pour lui. Je ne sais même pas

pourquoi – il n'avait jamais été là pour elle, pas comme moi, et de loin. Il n'avait même pas daigné se matérialiser quand elle n'était qu'une petite fille, quand elle avait vraiment, vraiment besoin de lui. Comment peut-on laisser une enfant seule comme ça ? Mais peu importe – croire que les dieux se soucient vraiment de vous est stupide. Ada cessa de lui parler après ma naissance, tout ça à cause de cette promesse d'abstinence qu'elle avait faite : encore un truc qui m'échappe. Son corps comptait bien plus pour moi qu'il n'avait jamais compté pour elle. Promettre d'être abstinente, c'était comme promettre de ne pas jouer avec une arme qui ne lui plaisait même pas à la base. Quand Soren en a eu fini avec elle, Ada a tourné le dos à Yshwa pour se jeter tout droit dans mes bras, là où était sa place. Les enseignements d'Yshwa accordent beaucoup de place au repentir et au pardon, au fait d'être blanc comme la neige d'un agneau passé à l'eau de Javel, le fond du propos étant qu'on peut foirer et recommencer, et Ada y a cru jusqu'à ce que je naisse, et ensuite plus.

Elle a essayé, car cela lui semblait une trahison de perdre si profondément la foi, d'être à ce point égarée, mais elle était simplement incapable de croire qu'elle puisse un jour retrouver sa pureté. Maintenant que j'étais là, avec ma peau soyeuse et mes cheveux mouillés, elle avait sans doute raison. Impossible de m'extirper de là. La vie ne va que dans une seule direction, et les choses ne pouvaient revenir à ce qu'elles étaient : lumineuses, intactes, quand Ada ignorait ce que notre corps commun représentait, et quel usage on pouvait en faire. Une seule chose comptait, et je le lui ai dit : il fallait que je me serve de ce corps en premier, avant que les autres ne le fassent.

Yshwa n'a pas laissé tomber Ada, ce qui était touchant, j'imagine. Il s'est mis à se matérialiser dans son esprit, comme s'il

était l'un d'entre nous, comme s'il était à sa place. Il essayait de l'atteindre, mais je ne l'ai jamais aimé, alors je le bloquais à la moindre occasion. Il y avait trop de lumière en lui, elle n'arrêtait pas de se refléter sur le marbre et m'éblouissait. J'étais obligée de convoquer des ombres juste pour absorber tout ça. Mais ce n'était pas difficile de le tenir loin d'Ada : elle ne le croyait pas de toute façon, ne pensait pas qu'il la reprendrait. Yshwa continuait à essayer de lui dire ce qu'elle mettrait trois ans à entendre, à savoir qu'elle n'avait rien fait de mal, mais elle était tellement blessée, tellement brisée qu'elle n'entendait rien. La seule qui écoutait Yshwa c'était moi, et il voyait bien que je m'en moquais. Il avait cette manière de me regarder, avec cette mine mi-aimante, mi-désolée, la tête penchée de côté, tandis que le noir des ombres que je tentais de lui jeter au visage glissait sur ses épaules.

« J'essaie simplement d'aider, tu sais. » Sa voix était retenue, douce. Je m'en moquais.

« Je m'en fiche, lui ai-je dit. Va-t'en.

— Toi aussi je veux t'aider. Toi aussi je peux t'aider.

— Je n'ai pas besoin de ton aide. Va-t'en.

— Asụghara », dit-il, et dans sa bouche mon nom sonnait comme le bouillonnement d'une source.

J'ai scintillé d'impatience de loin en loin. Il était assis en tailleur sur le marbre, vêtu de lin couleur d'os, les cheveux courts et bouclés cette fois-ci. Je me suis placée près des yeux d'Ada, le regard tourné vers l'extérieur, drapée de noir mat. Les ombres savaient me coller à la peau.

« Tu penses vraiment que ça aide, ce que tu fais avec Ada ? » a-t-il demandé, et j'ai senti ma rage faire pousser mes ongles, longs et pointus, rouge sombre comme son sang une heure après qu'ils lui

avaient percé le flanc. J'ai croisé les bras et l'ai regardé fixement. Je voulais qu'il parte.

« Tu es en colère contre moi ? a-t-il demandé.

— Je ne veux pas de toi ici. Tu la rends triste. Tu lui rappelles trop de saloperies. Tu sais que je n'en ai rien à foutre de toi, mais tu comptes encore pour elle, et ça – j'ai fait un geste pour désigner sa présence sur mon marbre –, tout ça ne fait que rendre les choses plus difficiles. Pour elle. »

Il m'a regardée comme si j'étais une plaie. « Tu es tellement loin de chez toi », a-t-il dit, si doucement que j'ai cru qu'il se parlait à lui-même. Puis il a ajouté : « Je ne l'abandonnerai pas. Tu comprends ?

— Alors tu es un idiot, ai-je rétorqué sèchement. Peu importe que tu prétendes vouloir ou non l'abandonner. Tu refuses d'entendre : Ada ne te parle plus.

— Elle me parle tout le temps, a contre-attaqué Yshwa. Elle pleure, elle hurle, cette petite est tout le temps désolée. Elle a une telle chape de culpabilité devant les yeux qu'elle recouvre tout le reste. »

Je l'ai raillé. Les dieux ramènent tout le temps tout à eux. « Biko, c'est pas parler, ça. C'est elle qui te dit au revoir, c'est tout. Autrement dit, tu es derrière elle tandis que moi je suis devant. En fait, je suis tout autour d'elle. Je suis partout. Elle me raconte ce qu'elle a trop honte de te dire à toi.

— C'est de *toi* qu'elle a honte, m'a-t-il rappelé. Et de toute façon, j'entends tout. »

J'étais impressionnée par ma capacité à garder mon sang-froid. « Tu peux bien te congratuler. N'empêche qu'elle ne te parle toujours pas. Alors va-t'en. »

Il s'est dressé, me dominant de sa haute taille. « Je reste là, Asụghara. Ada le sait.

— Elle m’a, moi. » Je n’ai pas pu m’empêcher de montrer les dents en lui disant ça. « Ça suffit. »

Yshwa m’a touché la joue et sa paume était comme de la soie mouillée.

« Je n’ai pas honte de toi, a-t-il dit, comme si de rien n’était. Tu sais que je t’aime. »

J’ai reculé brusquement la tête. « Va te faire foutre. »

Il m’a jeté encore une fois ce putain de regard en s’éloignant, l’enfoiré de bâtard ressuscité, mais je m’en fichais, j’étais juste contente qu’il soit parti. Il ne la récupérerait pas. Ada était à moi, me suis-je dit, debout dans le marbre vide.

Elle était à moi.

CHAPITRE VIII

Il y a une brèche à l'arrière de ton cerveau.

Nous

Permettez-nous une interruption : ces naissances sont des mues complexes, qui sèment des peaux dans tous les sens. Mais sachez que la présence d'Asụghara ne signifiait pas notre absence, non, jamais. Nous avons reculé quand elle a fait irruption au premier plan, c'est vrai, mais nous sommes en nombre et elle n'était que l'une d'entre nous, une bête, une arme qu'il fallait actionner. Nous l'avons laissée chevaucher l'Ada, nous avons lâché la bride – cette histoire a autant d'épaisseurs superposées que nous. En voici une : l'histoire des autres dieux.

Nous vous avons parlé de certains d'entre eux – Yshwa, par exemple. Ala, qui contrôle les divinités mineures, notre mère. Mais il y en a d'autres, et quiconque s'y connaît un peu le sait, sait pour les divins passagers clandestins qui accompagnèrent notre peuple volé par les corrupteurs, ce que les ventres des caravelles emportèrent à travers les flots houleux, les masques, la peau à l'intérieur du tambour, les mots sous les mots, l'eau dans l'eau. Les histoires qui

survécurent, les nouveaux noms qu'ils adoptèrent, l'humeur de dieux anciens se répandant sur une terre nouvelle, la musique emportée avec eux, identique à la musique abandonnée là-bas. Et bien sûr, les humains qui survécurent, les élus parmi eux, ceux en blanc, ceux qui agitent des coquillages et des minerais, ceux qui sont chevauchés, choisis, ceux qui suivent, travaillent et servent parce que l'appel passe dans le sang, peu importe le nombre d'océans où vous semez la mort.

Ces humains nous reconnaissaient facilement ; c'était comme s'ils nous humaient sous la peau de l'Ada ou nous sentaient dans l'air qui palpitait autour d'elle. Quand l'Ada quitta son foyer pour se retrouver nichée dans cette petite ville des montagnes, elle rencontra l'une d'eux, la fille dominicaine aux cigares. Son nom était Malena, et elle était fille de Changó, de Santa Bárbara. Elle fit la connaissance de l'Ada lors d'une réunion de l'association étudiante de bénévoles qu'elles avaient toutes les deux rejointe, avant que l'Ada ne rencontre Soren, avant qu'Asụghara n'arrive lors de la troisième naissance-mue.

Toutes les deux, Malena et l'Ada, s'asseyaient sur les perrons en brique rouge des vieux bâtiments de l'école pour fumer des cigares et écouter les appels aigus des palos dominicains qui claquaient en transperçant l'air, chevauchant le dos bossu des tambours et des sons-semences. Au cours d'une de ces nuits, nous nous élançâmes à travers le corps de l'Ada, dansant sur les mots que nous entendions sans les entendre, tandis que l'air obscur nous cernait. Malena nous observait les yeux plissés, un cigare dans sa bouche rouge et blanche, le visage enveloppé de fumée.

Un autre soir, le corps de Malena était là mais elle avait disparu, et un homme saint à la voix grave se servait des muscles de sa bouche. Il donna à l'Ada un message à remettre à Malena quand

elle récupérerait son corps, quelque chose dont nous ne nous souvenons plus aujourd'hui, mais on pouvait s'y attendre : le message était pour Malena et non pour nous, après tout. Quand l'Ada le lui transmit, Malena resta impassible ; c'était normal pour elle, être chevauchée puis abandonnée par des saints, des dieux, des esprits. L'Ada était stupéfiée mais nous, nous ressentions du respect. Nous aimions Malena parce qu'elle avait la même odeur que nous.

Pourtant toutes ces nouveautés ne changeaient rien ; nous étions toujours ọgbanje, et chez nous, nos frèresœurs accumulaient mille rages à notre encontre – parce que nous n'avions pas vu le jour comme il faut, parce que nous n'étions pas de retour, parce que nous avions traversé l'océan criblé de mort. Néanmoins, nous étions toujours des leurs. Aucun de leurs griefs n'y changerait jamais rien et les frèresœurs le savaient, nous envoyant des messages, des rappels de qui nous étions, des miettes de pain pour le jour où l'Ada cesserait de se boucher les oreilles et comprendrait le poids cousu à l'intérieur de son ventre. Ce sont les frèresœurs qui la poussèrent vers Malena, qui placèrent les mots sous la langue de Malena.

« Ta tête est mise à prix, Ada, nous dit-elle. Là d'où tu viens. Quelque chose veut que tu retournes là-bas.

— Qui ? » L'Ada ne savait pas ce que nous savions. Rien de tout cela n'évoquait quoi que ce soit pour elle.

« Je ne sais pas. » Malena écarta ses cheveux noirs de son visage et se versa un verre de Johnnie Walker. « Ce sont des dieux ouest-africains, pas les miens, alors je ne peux pas leur parler comme ça, tu vois ? »

Elle nous révéla cependant d'autres choses. « Tu es la fille de Santa Marta, dit-elle très tôt. La Dominadora. »

L’Ada chercha son nom sur Internet et, ensemble, nous contemplâmes l’image importée sur l’écran : tel un miroir, une forêt de cheveux noirs jaillissant du crâne, les longs corps couverts d’écailles des ambassadeurs de notre mère enroulés autour des mains de Santa Marta. Tout ça c’était la même chose, un million de mères avec un million de noms donnant des petits coups de langue vifs sur le chemin dégagé de notre échine.

Nous nous interrogions – qu’aurait répondu Ala à Malena, qui prétendait que Santa Marta était la mère de l’Ada ? Divinité ancienne s’adressant à une nouvelle, plus jeune. Santa Marta, celle qui déchaîne le vent et déterre les os, pendant que les humains érigent des pinacles d’argile circulaires au nom d’Ala, ratissant dans la terre cinq rangs de chaque côté. Ala, la divinité qui distribue les enfants à tour de bras et les regarde se multiplier comme un feuillage recouvrant la surface de la terre, tandis que sept mers grondent sous ses pieds. Peut-être appellerait-elle Santa Marta par son autre nom, Filomena Lubana, et lui déconseillerait-elle d’envoyer son mari dans les rêves de l’Ada. San Elias, El Barón del Cementerio, le Baron. Quiconque est le gardien du monde souterrain est celui des entrailles d’Ala, vous voyez : ces deux endroits ne font qu’un. Le Baron enjamba une île et traversa vingt et un fleuves pour placer son nom sur la langue de l’Ada, alors elle l’appela. (Que faire quand un loa vous réclame ? Non, ça c’est une autre histoire – oubliez le Baron.) Nous décidâmes que ce serait un avertissement, d’Ala à Filomena Lubana : un avertissement parce que l’enfant n’était pas à elle. Neuf fois Marta enfanta, neuf fois Marta enterra. L’Ada avait toujours appartenu à Ala, et Ala n’aime pas partager. Emportez ces œufs bruns et ce miel.

En Virginie, Malena observa l’éruption de griffures et d’entailles coagulées sur les bras de l’Ada. Elle parla à ses saints et ses saints

lui parlèrent.

« Ils m'ont dit que tu allais te suicider, dirait-elle à l'Ada, des années plus tard. Quand on était à la fac. Tu te souviens ? Tu as commencé à briser du verre, à te couper ? Eh oui. C'était eux. » Fumée de cigarette. Bouche whiskey. « Ton Africain, il était sur toi, et tu étais juste incapable de t'en débarrasser. Tu me disais que tu n'en pouvais plus. »

L'Ada l'écoutait à bord d'un train qui se traînait lentement à travers le désert du Sud-Ouest, s'éloignant de la maison de Saachi pour aller vers le Pacifique. Malena était à New York, au fin fond du Queens, sa voix alors familière depuis déjà dix ans.

« Je t'ai sauvé la vie, Ada. » Elle ne raconta jamais à Ada comment elle avait fait exactement, ni à quoi ressemblaient les rituels, seulement qu'ils étaient nécessaires. « J'ai contenu un tas de trucs qui t'auraient fait du mal, dit-elle. Le problème quand tu as des saints, des saints à l'ancienne, qui essaient de communiquer avec toi, c'est qu'ils ne comprennent pas. C'est comme parler d'Internet avec ton arrière-arrière-grand-père. »

Nous nous demandions pourquoi Malena nous avait à l'œil, pourquoi elle se souciait de nous, qui l'avait envoyée.

« Merci, dit l'Ada, souriant au téléphone, la tête appuyée contre la vitre abîmée de l'Amtrak.

— T'es dingue ? fit Malena d'un ton moqueur dans lequel se tassaient des milliers de kilomètres. Je t'aime. Je ferais n'importe quoi pour t'avoir dans ma vie. Je ne voulais pas te le dire parce qu'au bout du compte tu es ma sœur, et qu'est-ce que je ne ferais pas pour ma sœur et mon sang. »

Elle s'interrompit pour crier en espagnol à l'intention de quelqu'un de son côté de la ligne, avant de reprendre la communication, la voix ferme.

« Tu l’aurais fait pour moi. »

C’est ce que nous disions : nous l’aimions, depuis l’époque où nous vivions ensemble dans les montagnes, parce qu’elle nous aimait, la totalité d’entre nous, et parce qu’elle ne donna jamais à l’Ada l’impression d’être folle. Parce qu’elle était un témoin. Elle travaillait pour d’autres dieux, certes, mais elle nous aimait et peut-être qu’elle contribua vraiment à sauver l’Ada ; peut-être que ses œuvres participèrent à rompre le voile et amener Asụghara ici, pour la troisième naissance. Nous ne connaissons pas ces autres dieux, et ne pouvons donc juger l’impact des œuvres de leurs serviteurs. Nous trouvions cependant un peu de miséricorde dans la fréquentation de ces humains capables de nous apercevoir par intermittence sous la peau de l’Ada. Ce qu’il y a de pire quand on prend corps, c’est l’invisibilité. Quand l’Ada se maria, peut-être aurait-il mieux valu qu’elle épouse quelqu’un de ce genre. Mais elle s’obstinait à être humaine, et épousa un humain. Pour un humain, il était une force de la nature, c’est vrai, avec des yeux d’orage et des mains comme un avenir, mais ce n’était tout de même qu’un humain. Nous aurions dû la garder pour un dieu.

CHAPITRE IX

Mgbe nnukwu mmanwụ pụta, obele mmanwụ na-agba ọsọ.

Ada

Je n’ai même pas de bouche pour raconter cette histoire. Je suis si fatiguée la plupart du temps. En plus, tout ce que les autres pourront en dire sera la version la plus authentique, puisque ces autres sont la version la plus authentique de moi. C’est étrange à dire, je sais, étant donné que je suis devenue folle par leur faute. Mais je ne suis pas totalement opposée à la folie, pas quand elle s’accompagne de ce type de lucidité. Le monde dans ma tête a toujours été bien plus réel que celui du dehors – c’est peut-être l’exacte définition de la folie, quand on y pense. Tout ça est un secret que j’ai dû garder, mais plus maintenant, plus depuis que vous lisez ces mots. Et tout ça devrait sembler logique : je ne voulais pas être seule, alors j’ai choisi leur présence. À bien des égards, vous voyez, je ne suis même pas réelle.

Quand je les entends parler des humains avec tout ce mépris, je ne sais jamais si je suis comptée dans le lot. Parfois je me demande s’il existe même un moi sans ces autres. Je les entends parler

d’Ewan, le garçon que j’ai épousé, comme s’il n’était rien, parce qu’il n’était que chair. Mais je l’aimais et ça l’a rendu plus qu’humain à mes yeux. C’est là le pouvoir de transformation de l’amour. Comme les petites divinités, il peut révéler le prophète en vous. Et on se retrouve à vendre des rêves de lendemains fabuleux, possibles seulement si l’on croit, si l’on croit vraiment, vraiment. Ainsi aimer Ewan a en quelque sorte fait de lui un dieu. Je ne dis pas ça de façon positive – il m’a fait souffrir, mais je continue à forger des idoles en son honneur, comme les gens le font pour leurs dieux depuis des millénaires. Ça ne s’est pas arrêté là. Quand les années se sont accumulées et ont exposé les fêlures d’Ewan, je les ai recouvertes d’or et de bronze. Ainsi fait-on pour les idoles que l’on fabrique. Mais je l’aimais, je l’aimais vraiment, et il m’aimait, et c’est là qu’était le danger – existe-t-il une seule histoire d’humain épris d’un dieu qui se termine bien ? J’étais tellement occupée à faire comme si j’étais normale, à l’époque, je n’en savais pas assez pour penser à ça. Donc peut-être qu’il m’a fait souffrir, mais jusqu’à quel point la chair peut-elle vraiment blesser l’esprit ? Qui récoltera le plus de bleus en fin de compte, selon vous ?

Vous voyez, vous avez réussi à m’avoir. Je parle comme si j’étais ces autres. Ce n’est pas grave. À bien des égards, je ne suis même pas réelle. Je ne suis même pas là.

CHAPITRE X

Quand il te touche, tu te sens réelle ou tu te sens toujours morte ?

Asụghara

Je n'étais pas née quand Ada a rencontré Ewan, mais je peux tout de même raconter cette histoire. Et je suis même contente de ne pas avoir été là. C'est bien qu'Ada ait eu ça pour elle toute seule, avant que le reste d'entre nous ne la rattrape.

Comme Soren et moi, c'est en Virginie qu'Ewan est arrivé. C'était l'hiver et il y avait une fête à la maison des tennismen, cohue de corps pressés les uns contre les autres au rez-de-chaussée, musique cognant contre le plâtre des murs. Ada était montée dans une des chambres, où le bruit assourdi laissait place à des accords de reggae sur fond de lumière bleue filtrant d'un écran d'ordinateur. Ewan était assis sur le lit, dos au mur, mais elle ne savait pas du tout qui c'était ; elle ne l'avait jamais vu ni remarqué avant ce soir-là. Un ami les présenta, et Ewan était décontracté, charmant, à l'aise. Ada se retrouva bientôt assise à côté de lui, et tous deux bavardaient dans la chambre au milieu des allées et venues, l'atmosphère tamisée par la fumée. Ewan était irlandais, avec des yeux verts, la

star de l'équipe de tennis. Quand ils se prirent la main avec hésitation, Ada sourit nerveusement. Elle n'avait que dix-huit ans et elle était encore tendre.

« Ma mère trouve que j'ai les paumes rêches », dit-elle. Ada ne se trouvait pas délicate – ça n'avait jamais été le cas. Dès l'âge de quatorze ans, elle ne rentrait pas dans les robes que Saachi portait quand elle en avait vingt-cinq.

Ewan fit courir son pouce le long de sa ligne de vie. « Non, répondit-il, la regardant comme si elle était faite du même cristal qu'un service de mariage. Elles sont très douces. »

Ada rougit. Elle resta avec lui jusqu'à ce que les amis qu'elle avait accompagnés soient sur le départ. Le lendemain était un samedi et, comme d'habitude, tout le monde se retrouva au Gilligan's. Ada ne cessa de chercher Ewan du regard tandis que la nuit s'effilochait jusqu'à la corde, mais il ne se montra pas, et son cœur chavira. Il se remit à battre plus vite, prudemment, quand elle tomba sur l'un de ses colocs alors que le club fermait et, étourdie par sa chance, se fit déposer à la maison des tennismen. Elle traîna avec eux à l'étage, s'efforçant d'afficher une mine décontractée alors qu'en réalité elle attendait et espérait. Enfin, Ewan passa dans la chambre et sourit en la voyant.

« J'étais sûr que c'était toi », fit-il, et il l'emmena dans sa chambre en bas, où elle lui apprit à jouer aux cartes, avec Maxwell en fond sonore. Il était 4 heures du matin, mais Ada avait obtenu ce qu'elle voulait : le voir. Elle obtenait toujours ce qu'elle voulait, même avant mon arrivée. Il y avait une photographie encadrée d'une fille en toge de remise de diplôme sur sa commode, mais Ada ne posa pas de questions. Elle était assez maligne pour esquiver certaines réponses, et ce moment avec Ewan était trop important pour laisser le moindre aspect de sa vie réelle le perturber. Tout ce qui comptait,

c'était qu'il la faisait rire et qu'avec lui elle ressentait une telle paix qu'elle pouvait presque la voir se matérialiser dans l'air. Quand il se pencha pour l'embrasser, elle sentit le goût de fumée âcre de sa chair et vit le contraste de sa peau contre la sienne. C'était la première fois qu'elle embrassait une personne blanche, et brièvement, elle se demanda pourquoi il n'avait pas de lèvres. Il ne semblait pas réel, depuis la chaleur épaisse de sa voix et la pesanteur de ses consonnes roulées, jusqu'aux aspects de sa vie qui semblaient tirés des Mémoires de Frank McCourt qu'elle avait lus enfant. Il avait un goût d'évasion, alors Ada passa la nuit blottie dans ses bras qui l'enveloppaient tandis qu'il lui passait du Al Green. *On va mourir aujourd'hui*, pensa-t-elle. *Je pourrais rester comme ça pratiquement pour l'éternité*. Elle regagna sa chambre au matin. C'était la semaine des examens de fin d'année, alors elle continua à réviser, et l'après-midi elle tomba sur Ewan à la bibliothèque. Il se pencha hors de son box pour partager ses écouteurs avec elle.

« Écoute ça », dit-il, et il lui mit une chanson d'Amos Lee.

Ada nota le nom de la chanson, et puis Ewan l'embrassa sur la joue et s'en alla.

Le soir, elle se rendit à l'exposition de fin d'année d'un cours de photo, parce qu'elle avait servi de modèle à une de ses amies qui suivait ce cours, et qu'elle connaissait Juan, un autre étudiant photographe. Il venait du Mexique, mince, hâlé, beau. Il avait habité la maison en bas de la colline avec Luka, et il brûlait des sachets d'encens India Temple à la chaîne. Un soir, Ada et lui avaient passé un moment ensemble à se dire que ce serait génial si l'un d'eux savait jouer du violon. Juan avait ri en rejetant la tête en arrière. « Je m'installerais sur mon porche avec une douille de weed et je jouerais toute la journée, man. » Il avait brandi un archet imaginaire, l'avait

fait passer sur des cordes imaginaires, et Ada aurait voulu que tout ça soit réel, être sur ce porche avec lui, la musique, et rien d'autre.

À l'exposition, quand ils accrochèrent le premier tirage de Juan, Ada faillit s'étouffer. Toutes les photos représentaient Ewan. L'air s'épaissit autour d'elle. Tandis qu'ils plaçaient chaque tirage sur le rail lumineux, un poids se mit à l'oppresser, l'écrasant de couleurs, de reflets et de textures. Elle se souvint de tout ce qu'elle croyait avoir oublié des nuits précédentes : l'écharpe autour du cou d'Ewan avec le trèfle vert forêt au coin, les volutes de fumée qui montaient de sa bouche, leur goût sur ses lèvres et sa langue. Elle balaya la pièce du regard, se demandant si quelqu'un réalisait à quel point ces photos l'affectaient. Ewan était déjà parti pour les vacances d'hiver. Il n'était plus là, et maintenant elle se retrouvait abandonnée, asphyxiée par son image.

Beaucoup plus tard, je découvrirais qu'Ewan avait toujours un goût de drogue, même pendant ses absences. Mais ce soir-là, ce fut Ada qui s'allongea sur son lit à la résidence, et laissa une bouffée de lui dilater ses veines. Ewan lui paraissait une folie préférable à tout ce qu'elle avait connu jusqu'alors. Elle roula sur le ventre et sortit son journal pour lui écrire, puisqu'il n'était pas là.

« Je reviens à la raison, écrivit-elle, au monde réel. Mais je n'oublierai jamais ce que j'ai ressenti quand ta beauté m'a submergée. Tu m'as fait me sentir tellement vivante, tellement bien, et je sais que dans le monde réel, je ne ressentirai rien pour toi et passerai à autre chose, et on suivra ces règles parce que quand ça devient une question de survie, il le faut. J'envie ta copine, celle qui détient ton cœur. Si un jour tu as besoin de faire une pause de ce monde, appelle-moi. Il me suffira d'un battement de cœur pour te rejoindre, et on volera le temps. »

Ewan ne revint pas le semestre suivant.

Ada lui envoya un e-mail à son adresse de la fac, et au bout de plusieurs semaines, elle renonça à avoir une réponse. Les cours commencèrent sans lui, les maisons résonnèrent du bruit sourd des soirées et il n'était pas là, et bientôt, tout ce qu'elle avait ressenti à ses côtés n'avait plus la moindre once de réalité. Difficile d'entretenir ce genre de folie sans la présence de son objet. Ada eut bientôt à affronter d'autres problèmes, de toute façon. Il y eut Soren, et puis il y eut moi, ma bruyante naissance, l'été en Géorgie, et puis tout le monde rentra en Virginie. La chaleur d'août cognait à travers les vitres du gymnase de la fac quand Ada a revu Ewan. J'étais dans la chambre de marbre quand j'ai senti son cœur trembler, et j'ai tourné brusquement la tête pour le regarder.

« Attends, ai-je dit. C'est qui ?

— Personne, a-t-elle répondu, souriant tandis qu'elle saluait et passait son chemin. Un fantôme. Ne fais pas attention à lui. »

Je lui ai jeté un regard dans le dos tandis que nous nous éloignions. « Tu sais que tu ne peux pas me mentir. Il est important ? »

Ada a pris une profonde inspiration. « On verra. »

J'étais curieuse. Je me suis tournée vers ses souvenirs et j'ai cherché tout ce que j'avais besoin de savoir. Son retour ne l'emballait pas, ça c'était vrai. Trop de choses s'étaient passées, trop de souffrances.

Mais ce samedi-là, Ada était au Gilligan's et Ewan l'a interpellée sur le dance floor, saoul, son accent se bousculant pour sortir. « T'es la personne la plus classe que j'aie rencontrée dans cette fac, a-t-il dit. Passe à la maison. On réécoutera de la musique. »

Ada a contemplé l'arrière de son crâne tandis qu'il s'éloignait. Elle était songeuse. À ce moment-là, elle s'était davantage habituée à moi, puisque nous venions de passer nos premiers mois

ensemble. Ça me plaisait parce qu'avec ma présence ici, ça voulait dire qu'elle était moins seule. « T'en penses quoi ? » m'a-t-elle demandé.

Je n'avais même pas besoin de réfléchir. « Oh, je pense qu'on devrait y aller », ai-je dit, un peu égoïstement, car j'avais juste envie de voir de mes propres yeux si l'alchimie qu'elle avait en mémoire existait pour de vrai, si tous deux étaient capables de la faire renaître. Quelqu'un qui faisait l'effet d'une drogue était forcément une personne qui m'intéressait. Depuis que j'avais laissé tomber celui au pénis trop maigre, je m'ennuyais tellement. J'étais en manque de jouets avec lesquels m'amuser.

Quelques jours plus tard, nous descendions la colline vers la maison où Ewan s'était installé, dans la même rue que Luka. Ada était nerveuse parce qu'elle n'était pas vraiment sûre d'y être la bienvenue. Ewan était saoul quand il l'avait invitée – peut-être qu'il n'était pas sérieux. À la maison, les garçons venaient juste de rentrer de l'entraînement, des raquettes et de la sueur partout.

« Oh bon sang, m'a chuchoté Ada alors que nous passions la porte. Qu'est-ce que je fiche ici ?

— Attends, ai-je dit, me pressant derrière ses yeux. Le voilà. »

Ewan a levé les yeux du canapé où il était et bondi sur ses pieds, accueillant Ada avec un sourire surpris. Il ne s'attendait pas à ce qu'elle vienne mais était clairement ravi qu'elle l'ait fait. J'ai observé, fascinée, tandis qu'ils quittaient la maison et se dirigeaient vers le café sur Main Street, où Ada lui a fait écouter du Nina Simone en partageant une paire d'écouteurs. Les montagnes autour d'eux étaient hautes et vertes. Je me suis posée à l'intérieur d'Ada et ne suis pas intervenue, m'occupant pour une fois de mes affaires.

Elle ne lui a jamais donné le numéro de sa chambre et ils ne se sont jamais envoyé d'e-mails ni n'ont rien programmé. Ada se

contentait de descendre cette colline avec l'herbe qui lui frôlait les chevilles, le soleil froid sur sa tête, et la chambre d'Ewan au bout du chemin. Ils écoutaient de la musique, discutaient, et puis elle a commencé à passer la nuit sur place une fois de temps en temps, couchée dans ses bras sous trois édredons quand le temps s'est rafraîchi. Son lit était un matelas coincé derrière une commode et calé contre le mur. Ils ne s'embrassaient même pas. Je ne sais pas pourquoi je les ai laissés tranquilles – j'avais peut-être le sentiment qu'elle avait davantage droit à lui parce qu'elle l'avait rencontré avant ma naissance. Mais il était différent, vous savez ; avec celui-là, je n'avais pas besoin de chasser. Il ne lui voulait pas de mal. Il n'a même pas essayé de la toucher. Alors j'ai pu, au moins pendant un temps, laisser faire.

Le mercredi, ils dansaient contre le bar au pub irlandais, et le samedi, sur le dance floor du Gilligan's. Ewan aimait les cheveux courts d'Ada, et elle a fait la comparaison avec le frère d'Itohan, qui lui avait dit d'un air dégoûté qu'elle allait ressembler à un garçon. Avec Ewan, ils écoutaient simplement de la musique et parlaient de leur enfance, et c'était agréable et innocent, si on oublie qu'ils étaient des humains dotés d'un cœur. Ils ont fini par se demander ce qu'ils étaient en train de faire au juste, et c'est comme ça qu'ils ont terminé sur le canapé de la chambre d'Ewan, tous deux nerveux et mal assurés.

« J'ai une copine, a-t-il dit.

— Je sais, a répondu Ada, et ils se sont regardés.

— Je l'ai déjà trompée, avec d'autres filles. »

Ils avaient évité l'une ou l'autre de ces vérités parce que c'était le monde réel, celui qui n'était pas censé empiéter sur leur bulle. Les évoquer a fait flipper Ada à mort. Elle ne voulait pas y aller seule, alors elle m'a appelée. Je suis venue, mais je suis entrée en

douceur, parce que ce n'était pas encore le moment de se battre. Elle avait juste besoin d'un peu de froideur, d'un soupçon de dureté. À travers ses yeux, j'ai rendu son regard à Ewan. « Et donc ? ai-je dit.

— Je ne peux pas faire ça avec toi, a-t-il expliqué. Ce serait différent, je le sais déjà. Ça compterait trop, je m'attacherais sur le plan émotionnel. » Ses paroles s'envolaient vers le plafond ancien.

Dans la chambre de marbre, j'ai regardé Ada et elle a secoué la tête. Elle ne cherchait rien du tout. Elle ne croyait plus à ça.

« Tu es sûre ? » lui ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules, serrant ses bras autour de son corps. « Je l'ai trouvé, et il me rend heureuse. Ça me suffit. À quoi ça sert, les pour toujours ? »

J'ai hoché la tête. « No wahala. Comme tu veux. »

Je me suis tournée de nouveau vers lui. « Je n'attends pas de toi que tu sortes avec moi », ai-je dit, comme si rien de tout ça n'avait d'importance. J'étais cool, langoureuse, décontractée. « Tu me plais. Je te plais. C'est aussi simple que ça. »

Ewan a ri et Ada lui a renvoyé un sourire, et la bulle est restée à l'abri. Au lit ce soir-là, Ewan a pris son visage dans ses mains et l'a embrassée pour tout ce temps où ils avaient attendu. Quand Ada lui a rendu son baiser, c'était très différent du premier qu'ils avaient échangé, celui d'avant ma naissance. Elle ne connaissait pas encore le désir, alors. Cette fois-ci elle m'avait, et lui était revenu, alors elle a bu la fumée à ses lèvres comme si c'était de l'air. C'est tout juste si j'avais besoin d'être là.

La petite copine est restée un visage pâle dans un cadre photo sur sa commode. Ada a continué à circuler dans la vie d'Ewan : sans rien pour l'entraver, rien pour la retenir, rien pour la chasser. Un soir au pub irlandais, elle dansait sur une chanson de Shakira avec un

ami brésilien, et leurs hanches complices bougeaient dans un mouvement qu'un Blanc n'aurait jamais pu faire. Ewan lui a souri du bar où il était accoudé avec ses copains.

« Je n'étais pas jaloux du tout, tu sais, lui a-t-il dit après, quand elle a regagné ses bras.

— Et pourquoi ça ? » a-t-elle demandé.

Ewan a souri à nouveau, sûr de lui. « Je sais que c'est moi, celui qui te plaît. »

Il avait raison. Pourtant, pendant un moment, la seule chose qu'ils faisaient après toutes ces soirées en ville était de se lover dans son lit, de se rouler des pelles et puis de s'endormir. Tout le monde savait, pour eux. Le meilleur ami d'Ewan avait du mal à croire qu'ils n'avaient pas encore baisé. Même moi, sef… des fois j'avais du mal à croire qu'on n'avait pas encore baisé. Luka avait pris ses distances avec Ada parce qu'Ewan et lui étaient bons amis et qu'il était clair qu'elle avait choisi. Je savais que c'était le bon choix. Avec Ewan, tout se passait à un autre rythme, un rythme dont je ne me mêlais pas, un rythme que personne n'avait jamais encore offert à Ada. Je n'allais pas lui foutre ça en l'air. Mon boulot, c'était simplement d'être là si elle avait besoin de moi. En plus, j'aimais bien Ewan. C'était l'archétype du bad boy, malgré tout : plus âgé, populaire, c'était un écrivain qui n'arrêtait pas de boire, fumait de l'herbe et des cigarettes et finissait régulièrement dans les vapes. Ada était l'étudiante modèle : elle était à la fois présidente de sa promotion de dernière année et, à dix-neuf ans, la plus jeune de ses membres. À la fac, comme en Géorgie, tout le monde ne voyait qu'elle et personne ne me voyait moi. Ça me convenait. No wahala. Pas besoin qu'ils me voient pour être qui j'étais.

Un soir, Ewan s'est tourné vers Ada au pub. « On a des trucs à régler », a-t-il dit, et ses yeux se sont plissés avec son sourire. Si

elle ne savait pas ce qu'il avait en tête, moi si. Je sais reconnaître les signaux qui s'adressent à moi. Mais ça ne dérangeait pas Ada. Elle l'aimait bien, et je l'aimais bien, donc tout s'arrangeait au mieux. Sauf qu'Ada était toujours Ada et que j'étais toujours moi, et c'est là qu'on coïncidait. Elle n'était pas capable de désir assez profond pour la baise, ça n'a jamais été le cas. Ada est quelqu'un de constant. Pour ce genre de choses, elle se tournait vers moi. Nous sommes la même personne, vous pigez ? Alors ce soir-là, quand Ewan lui a enlevé ses vêtements, moi j'ai pris ma place sous sa peau. Je lui avais fait une promesse. Je ne fais pas d'exceptions.

Elle est tombée amoureuse de lui quelques semaines plus tard. Rien que de me rappeler ce moment, ça m'agace. Jusque-là je m'étais vraiment éclatée avec Ewan parce qu'en fin de compte, lui aussi avait un côté obscur, un côté qui me ressemblait, quelque chose de cruel et d'impitoyable. Je l'ai vu un soir quand son regard était froid et sa voix atone, quand il a plaqué une main brutale sur la bouche d'Ada en me baisant. Une fois que ç'a été terminé, il a quitté le lit et lui a jeté une serviette en allumant une cigarette. Elle n'a rien dit et Ewan s'est recouché en lui tournant le dos, les yeux clos. « Allez, viens », ai-je dit à Ada, et je lui ai fait mettre ses chaussures dans l'obscurité lourde, et partir en silence.

C'était Halloween quelques jours plus tard, et Ada s'est pointée à la fête chez Ewan habillée en moi : corset noir, minuscule jupe noire, cuissardes et peau brillante. Ses copains se sont approchés en riant.

« Et t'es censée être quoi ? » ont-ils demandé.

Je leur ai rendu leur sourire avec ses dents. « Tout ce que vous voulez », ai-je répondu.

J'ai envoyé Ada tout droit vers la chambre d'Ewan pour y déposer son corps sur ses genoux. Il l'a entourée d'un bras couvert

de taches de rousseur, au milieu du flot de gens qui allaient et venaient dans sa chambre, par la porte ouverte.

« Je me sens mal ces derniers temps, à cause de ce que je fais à ma copine », a-t-il avoué.

Oh merde, ai-je pensé, des *sentiments*. Je me demande où cette conversation aurait pu mener s'il avait pu atteindre Ada à ce moment-là. Elle lui aurait probablement rendu la pareille : elle réagissait toujours à la sincérité et à la vulnérabilité, c'était une gentille, voilà. Mais j'avais son corps ce soir-là, et donc c'est à moi qu'il a eu affaire, et je déteste que les gens parlent de sentiments.

« C'est pour ça que t'étais trop bizarre l'autre soir ? » ai-je demandé. Il a fait la grimace et je lui ai planté mon doigt dans les côtes. « J'ai pas besoin de ces conneries. La prochaine fois que tu es de ce genre d'humeur, ne me baise pas du tout, point. »

Ewan a gardé son sérieux et regardé Ada dans les yeux, adoptant un ton détaché. « Ce qu'on a toi et moi, ça va au-delà du sexe, a-t-il répondu. En fait, je sors avec toi. »

J'ai lâché un juron en mon for intérieur quand il a dit ça – je sentais déjà le cœur d'Ada battre à tout rompre. Mais quelle idiote, quelle idiote.

Je me suis repliée à l'intérieur un instant, le temps de la gérer. Elle était en train de se tordre les mains dans la chambre de marbre, et les paroles d'Ewan continuaient à résonner contre les murs. « Non, ai-je dit, avant qu'elle puisse en placer une. N'y pense même pas, putain.

— Mais, Asụghara, il vient de dire…

— Non ! » Je l'ai fusillée du regard et elle s'est tue. Je voyais bien que j'étais en train de la réduire en miettes, mais il n'y avait pas d'autre option. Je ne pouvais pas laisser à son espoir la moindre place pour respirer ; il fallait que je l'étouffe. Je la protégeais.

« Laisse-moi gérer ça, lui ai-je dit. Reste ici. »

Je me suis de nouveau tournée vers l'extérieur et j'ai adressé à Ewan un regard acéré, conservant un ton désinvolte, mais tranchant : « C'est vraiment dommage pour toi, parce que moi je ne sors avec personne. »

Ewan a ri et secoué la tête. Il avait l'air fatigué. Ce n'était pas la dernière fois qu'il chercherait Ada, pour tomber seulement sur moi.

« Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? lui ai-je demandé. Tu veux qu'on arrête ? »

Il a levé les yeux vers moi et a changé de visage, renfermant ses émotions, reprenant l'attitude qui me plaisait. « C'est Halloween et j'ai sur les genoux une fille de dix-neuf ans – il en avait alors vingt-sept – chaude comme la braise, avec un costume noir de petite cochonne. Qu'est-ce que tu crois ?

— Bien », ai-je répondu, et je l'ai embrassé avec la bouche d'Ada. Je n'avais pas fini de jouer avec lui. C'était idéal – Ada n'avait pas le temps de penser à Soren ou à ce qu'il avait fait, même si elle était de retour sur le campus même où ça s'était passé. C'est à peine si j'avais moi-même repensé à ma propre naissance. J'étais occupée à essayer de nouveaux jeux, comme rendre Ada ivre pour la première fois. Si j'avais su plus tôt à quel point l'alcool s'avérerait utile pour lubrifier ma relation avec Ada et nous rapprocher, j'aurais rempli sa vie de bouteilles. Mais cette première fois était un complet accident – elle a bu trop de Smirnoff Ice l'estomac vide, parce que je la poussais toujours à s'affamer, et elle était déjà à moitié bourrée au moment où elle a accepté de goûter des margaritas en boîte de nuit.

Ewan n'était pas sorti avec elle ce soir-là, et les amis d'Ada l'ont donc déposée chez lui en revenant de boîte. C'était l'hiver, mais elle portait une minijupe patineuse et des bottines lacées noires. Il était 3 heures du matin, et la porte d'Ewan était verrouillée de l'intérieur

de sa chambre. Ses colocataires étaient encore debout, mais Ada n'avait envie de parler à aucun d'entre eux : elle voulait juste dormir. Il faisait trop froid pour remonter la colline jusqu'à sa résidence, et leur salon était crasseux, donc elle ne pouvait pas squatter un canapé. Elle a tambouriné à sa porte et crié son nom, mais Ewan n'a pas répondu.

« Tu sais qu'il est bourré et dans les vapes, lui ai-je dit. Biko, défonce-moi juste cette saloperie de porte. »

J'aimais l'Ada bourrée parce qu'au lieu de discuter, en fait elle a été d'accord avec moi. Elle avait besoin de dormir, la chambre d'Ewan était la solution, et la porte était un obstacle dont il fallait se débarrasser. Simple. Elle avait aussi pris des cours de karaté tout le semestre, donc c'était parfait. Avec l'alcool Ada me ressemblait davantage, calme et froide, et elle a calculé ses coups de pied circulaires pour qu'ils atterrissent avec précision sur le bois peint de la porte.

Le bruit a fait descendre le meilleur ami d'Ewan. « Mais putain, c'est quoi ce bordel ? »

Ada a agité la main en direction de la porte. « Ewan est dans les vapes et j'ai besoin de dormir, alors je la défonce », a-t-elle expliqué. J'ai gloussé au fond d'elle.

Le regard du meilleur ami est passé d'Ada à la porte, et puis il a hoché la tête.

« O.K. » Il lui a tendu un des burgers McDonald's qu'il tenait. « T'en veux un ? »

Ils ont mangé et discuté, et Ada s'excusait pour aller flanquer un coup de talon dans la porte toutes les deux minutes. Je ne sais toujours pas bien combien il y avait de moi en elle ce soir-là, pour être honnête, mais je peux vous dire que c'était beaucoup plus que d'habitude. Nous étions synchrones, et c'était beau.

Le verrou de la chambre d'Ewan était fixé dans le mur, donc quand la porte a fini par lâcher, ce sont les gonds qui ont rompu, et le cadre a cédé avec force craquements et vibrations. Ada s'est faufilée par l'étroite ouverture et a rejoint Ewan au lit. Il a entrouvert des yeux bleus ensommeillés pour lui sourire.

« Pas croyable, ai-je marmonné à son intention. Ça ne te réveille pas que j'enfonce ta porte, mais que je vienne dans ton lit, si. »

Le matin, Ada s'est réveillée dégrisée et avec sa première gueule de bois. Quand elle a pris conscience de ce qui s'était passé, elle était tellement horrifiée qu'elle n'en finissait plus de s'excuser auprès d'Ewan. Lui trouvait ça hilarant. Tous ses amis aussi, mais pour d'autres raisons. Ils ont fait courir le bruit qu'Ada avait tellement envie de coucher avec Ewan qu'elle avait enfoncé sa porte. Ada trouvait ça humiliant, mais j'ai atténué ce sentiment pour elle. Les rumeurs n'avaient pas d'importance. Ces gens n'avaient pas d'importance – merde, pratiquement personne n'avait d'importance en réalité. La porte défoncée est restée calée là jusqu'à ce qu'Ewan quitte cette maison. Personne ne l'a jamais réparée.

À la longue, tout a fini par tomber dans la routine. Ewan se saoulait et fumait comme s'il allait mourir. Ada buvait de la tequila, maintenant que j'avais découvert que ça la faisait sombrer plus profondément en moi. Ewan et elle baisaient et faisaient la fête, et rebelote. J'ai commencé à me montrer de plus en plus. Sur le porche de la maison de Luka, avec Malena, j'ai découvert que je pouvais écraser un cigare sur la paume d'Ada et qu'alors une cloque se formait. Malena s'est contentée de secouer la tête en me regardant. Elle était le témoin – elle était la seule personne à me voir à travers la peau d'Ada – et je l'adorais, pour cette raison. J'ai poussé Ada à troquer les cigares de Malena pour de minces cigarillos au chocolat, qu'elle fumait en descendant la colline vers la

maison d'Ewan, et qui lui laissaient un léger goût de cacao sur les lèvres. Il s'est réveillé une nuit et m'a découverte debout dans sa chambre dans l'obscurité, en train de le regarder avec le corps d'Ada, silhouette sombre avec une lueur rougeoyante à la bouche.

Il m'a traitée de diable. Ça ne me dérangeait pas. Ce n'était pas la première fois. Je me suis demandé s'il avait remarqué le moment où il l'avait perdue et m'avait récupérée moi à la place.

« C'est flippant quand je réalise tous tes fantasmes, pas vrai ? » lui ai-je dit.

Il n'aurait jamais dû la toucher s'il voulait la garder, mais comment aurait-il pu savoir ? Les humains. Pourtant, je n'aurais pas dû être surprise qu'Ada tombe amoureuse de lui. Elle lisait les histoires qu'il écrivait, il lui embrassait la main quand ils sortaient, et lui disait à quel point il avait de la chance de l'avoir, à quel point il avait de la chance qu'elle l'ait choisi. Je ne l'aurais pas contredit – il avait raison, il avait de la chance de nous avoir. Ada cuisinait pour lui et ses colocataires, et ils s'installaient autour de la table du dîner, bruyants et adorables, pour manger du dhal et des parathas malaisiennes. On aurait dit qu'à nous deux nous connaissions les deux facettes d'Ewan – la lumière et l'obscurité, la gentillesse et la cruauté, une pour chacune. Nous savions de quoi il était capable, ce que sa lointaine copine, elle, ignorait. Quoi qu'il en soit, Ada est donc tombée amoureuse et a décidé de le lui dire, et je ne l'en ai pas empêchée, car elle m'aurait cherché querelle. Voilà ce que l'amour fait aux gens. C'était plus simple de se contenter de la laisser y aller – je pourrais la protéger des conséquences, quelles qu'elles soient.

Ils étaient dans le lit d'Ewan quand elle le lui a balbutié, et ses phrases se brisaient tandis qu'elle essayait de se rappeler ce qu'il lui avait dit récemment, que ce que pensaient tous les autres n'avait pas d'importance, qu'ils étaient les seuls qui comptaient. Ewan s'est

montré patient, le visage collé au sien, respirant ses soupirs, la serrant contre lui alors qu'elle cherchait le courage de forcer son propre cœur à s'ouvrir.

« Si jamais tu me donnes l'impression que je suis stupide de t'avoir dit ça, je te tue », a dit Ada, les yeux brûlants. Ewan a eu un petit sourire et elle a pressé fort ses paupières, prenant une profonde inspiration. « Je t'aime, a-t-elle murmuré, et puis la tristesse a déferlé en elle. Je suis désolée. Je sais que ce n'est pas ce dont on avait convenu, je sais que je t'ai seulement demandé de ne jamais me mentir et de ne jamais me donner l'impression que je ne valais rien, et tu as respecté ta part du marché, et pas moi, et je suis désolée. C'est juste que je ne veux personne d'autre que toi.

— Eh, eh. Tout va bien. » Ewan lui a effleuré la joue avec ses doigts. « Je savais que tu allais dire ça, et je sais aussi qu'il t'a fallu beaucoup de courage. Quand on a des sentiments forts, c'est bien de les laisser sortir. »

Lui ne l'a pas dit en retour. Bien sûr qu'il ne l'a pas dit en retour. Ce n'est pas ce genre d'histoire. Mais il a tenu Ada dans ses bras un long moment, couché sur le dos tandis qu'elle posait la tête sur son épaule. La nuit est devenue plus profonde. Je suis restée seule dans le marbre, et l'ai laissée vivre ce moment avec lui.

« Tu peux te tourner de ton côté, a murmuré Ada. Je sais que t'as besoin de ça pour dormir. »

Ewan l'a embrassée sur le front. « Tais-toi, a-t-il dit. Arrête d'essayer de prendre soin de tout le monde. »

Peu de temps après, chacun est parti en vacances pour Noël. Ada est allée retrouver Saachi et Añuli et n'a rien dit au sujet d'Ewan, parce qu'il n'y avait rien à dire. À son retour en Virginie, elle est tombée sur lui au Gilligan's et le regard d'Ewan s'est éclairé. Ils

se sont mis au bar et ont échangé des nouvelles, se penchant l'un vers l'autre pour tenir à distance le bruit ambiant.

« Je voulais t'offrir ce CD que j'ai vu, mais j'ai pensé que c'était trop cliché, un CD de musique africaine pour l'Africaine », lui a dit Ewan, et elle a éclaté de rire. Ils sont restés au club jusqu'à ce que tous deux aient laissé filer ceux qui devaient les raccompagner.

« On n'a qu'à marcher », a-t-il suggéré. Il y avait un kilomètre et demi jusqu'à chez lui, et il a tenu la main d'Ada tout du long tandis qu'il lui parlait de sa copine, lui disait qu'il l'adorait, et qu'ils avaient parlé de rompre.

« Tu m'as dit un jour que tu étais plus sincère avec moi que tu ne l'as jamais été avec elle », a dit Ada.

Ewan a hoché la tête. « C'est sûrement vrai », a-t-il répondu.

Ils ont continué à marcher et Ada a levé les yeux vers l'immensité du ciel. C'était bizarre, se disait-elle, d'être ici en Virginie, avec cet homme, à l'intérieur de cette bulle qu'ils avaient créée.

« Quel genre de parents tu crois qu'on ferait ? » a-t-elle demandé.

Ewan a réfléchi un moment. « Je pense que si un mec s'amenait en disant carrément : "Je couche avec votre fille", on se contenterait probablement de se regarder l'un l'autre…

— … Et de hausser les épaules… a ajouté Ada.

— … Et de dire : "Tu sais quoi ? pas de problème." » Ils ont ri en traversant une rue et en coupant par un parking. « T'arrives à imaginer à quoi ressemblerait notre gosse ?

— Quoi, la peau marron avec des taches de rousseur ? a répondu Ada en gloussant.

— Et une afro rousse. » Ewan était plié de rire, et je les ai observés de l'intérieur de la tête d'Ada, amusée. C'était mignon. Ils

ont parlé de ce qu'en diraient leurs familles – ils ont parlé comme si les choses n'étaient pas impossibles, comme si des choix n'avaient pas déjà été faits. Je ne suis pas intervenue, pas encore. Quand ils sont arrivés dans sa chambre et se sont mis au lit, Ada a hésité.

« On n'est pas obligés de faire quoi que ce soit, a-t-elle dit. Les choses ont changé, tu sais, on peut revenir en arrière et se contenter d'être amis. Rien ne serait brisé. »

Ewan a souri. « Tu es belle et tu es couchée à mes côtés. »

Il s'est tourné vers elle et je me suis introduite dans ses bras. Je ne peux être que ce pour quoi je suis née.

Croyez-moi, j'avais envie que les choses redeviennent comme avant, libres et faciles, mais Ada n'en était pas capable. C'était trop tard, maintenant qu'elle l'aimait. Elle a commencé à se sentir coupable tout le temps, à imaginer ce que ressentirait sa copine si elle apprenait leur aventure. C'était facile d'imaginer la douleur de la trahison – après tout, Ada aussi l'aimait à présent. Dans le fond la fille et elle étaient dans le même camp. Lui et moi étions, à tous égards, les méchants de l'histoire.

D'autre part, Ada avait reçu l'injection de Depo-Provera, une tonne d'hormones qui l'ont fait saigner pendant huit semaines sans interruption. Cela a déstabilisé le fragile équilibre qu'elle et moi conservions dans son esprit, et il y a eu des sautes d'humeur terribles, une dépression qui lui tordait les tripes. Ada possédait un bokken, un sabre japonais en bois, et une nuit elle s'en est servie pour fracasser le miroir de sa chambre, hurlant ses larmes tandis que le verre volait aux quatre coins du plancher. Les éclats étincelaient entre ses doigts alors qu'elle les faisait courir le long du creux de son bras, et regardait le rouge vif monter à gros bouillons à travers la peau brune. J'ai gémi en elle, avide de cette couleur maternelle dont elle me nourrissait. Nous étions en train de nous

disloquer. Ada s'est assise par terre, cernée par cent morceaux de miroir, et a pleuré.

Son amie Catia, une fille d'une famille de militaires qui traînait avec elle et Malena, est passée chercher Ada pour le déjeuner. Elle a vu la pagaille et le sang et poussé un soupir.

« Oh, Ada, a-t-elle dit. Allez, on va nettoyer tout ça. »

Je l'aimais bien pour ça, parce qu'elle ne donnait jamais l'impression à Ada qu'elle était abîmée. Ada l'adorait. Catia était calme mais énergique, fille de pasteur. Lors d'une virée nocturne au Taco Bell, une fois, alors que Catia conduisait et que Malena était sur la banquette arrière avec Ada, elles se sont arrêtées dans un magasin d'alcool et Malena a acheté sa bouteille habituelle de Johnnie Walker, et en a versé quelques gouttes par terre avant de remonter en voiture. Elle en a proposé à Ada, mais celle-ci a refusé. Maintenant qu'elle buvait, je préférais qu'elle s'en tienne à la tequila. Malena a regardé Ada et su qu'elle était en train de penser à Ewan.

« Il t'aime, Ada. Il ne le sait pas encore, c'est tout. »

Ada a fait la grimace. « Ouais, c'est ça », a-t-elle répondu.

Malena a haussé les épaules, les yeux mi-clos. « Tu verras, mi hermana. Tu verras. »

Catia nous a adressé un léger sourire dans le rétroviseur, et Ada a regardé par la fenêtre, le cœur douloureux. Ewan avait commencé à mettre de l'ordre dans sa vie après un mauvais trip à la salvia, un soir où il prétendait qu'Ada lui était apparue en vision, envoyée par le diable. Il disait que c'était elle, mais s'il y avait bien quelqu'un que le diable aurait pu envoyer, comme on le sait tous à présent… c'était moi. Ewan n'était simplement pas capable de faire la différence.

« On est clairement trop catholiques tous les deux », ai-je plaisanté, mais il était sérieux. Il a arrêté de fumer de l'herbe ; il a

limité l'alcool et s'est concentré sur ses cours. Ada était tellement fière de lui. J'étais inquiète.

« J'ai laissé tomber tous mes vices, a-t-il dit. À part toi.

— Tu vas me laisser tomber ? » a murmuré Ada. Je sentais le goût du chagrin au fond de sa gorge. Elle ne voulait pas être juste une drogue de plus qui lui polluait la vie, et ce n'était pas le cas, ce n'était vraiment pas le cas. C'était moi, mais nous ne faisions qu'une, alors je ne savais pas quoi lui dire. Ewan l'a regardée tristement. « Je ne sais pas si j'en suis capable », a-t-il reconnu.

Les choses ont pris un tour cyclique, comme c'est souvent le cas. Ada cessait de passer la nuit avec Ewan, alors j'arrêtais de le baiser, et à la place ils se mettaient à cuisiner ensemble dans son nouvel appartement, préparant du nasi goreng selon une chorégraphie gracieuse à travers la cuisine, avec couteau et planche à découper, oignons et viande, huile et épices. Il touillait le wok et faisait la vaisselle, et Ada était si heureuse. Je l'ai laissée seule ce soir-là – ça faisait si longtemps qu'elle n'avait pas été heureuse à ce point. Elle lui a fait regarder *Sarafina !* et ils ont mangé des chocolats Cadbury et se sont endormis, et il ne s'est rien passé. Mais ensuite, j'ai fini par retomber dans son lit et c'était reparti pour un tour et la culpabilité était partout, graisseuse, épaisse, et Ada ne pouvait pas lui échapper. Enfin, c'est Ewan qui y a mis un terme.

« Je ne peux plus continuer, a-t-il dit. Je ne peux plus être avec toi. Elle me rend heureux. »

Pour la première fois, il a laissé Ada pleurer devant lui. Je l'ai regardée sangloter sur son épaule, dans le coton doux de son tee-shirt. Elle ne l'a pas supplié ; elle n'a rien demandé. Ewan l'a serrée contre lui et lui a touché le visage avec douceur.

« Pourquoi faut-il que tu sois si belle ? » a-t-il murmuré.

Ada a pleuré jusqu'à l'épuisement, le visage pressé contre sa poitrine. Elle s'est réveillée brièvement pour voir Ewan qui la regardait dormir, une main jouant avec ses boucles, le regard tendre.

Ada a obtenu son diplôme de l'université quelques semaines plus tard, avec Catia, Malena, Luka et la plupart de ses amis. Saachi a pris un avion pour l'occasion avec Añuli et Chima, et Ada était troublée et bouleversée tout du long. Il fallait que je maintienne son visage lisse pour que sa famille humaine ne voie rien de sa tempête intérieure. Saachi accaparait son temps, trop de temps, sachant qu'Ada s'apprêtait à perdre tous ses amis et qu'il n'y avait pratiquement pas de place pour les adieux.

« On a fait tout ce chemin, lui a dit Saachi. Le moins que tu puisses faire est de passer du temps avec nous. »

Franchement, rien de tout ça n'avait la moindre putain d'importance. Ada et moi avions perdu Ewan. Depuis la nuit où il nous avait rejetées, j'avais couché avec lui une fois, une dernière fois avant le diplôme d'Ada. Lui et moi étions dans sa chambre, sur le lit, tandis que la lune crachait sa lueur à travers la vitre. Ewan était bourré et défoncé, de retour après une nuit de mauvais choix qui s'était terminée, comme d'habitude, à chercher Ada et à me baiser moi. Il lui a tiré les cheveux avec violence jusqu'à faire craquer bruyamment son cou et sa colonne vertébrale, et quand nous nous sommes retrouvés face à face, je me suis vue ouvrir la bouche d'Ada et prononcer les mêmes mots que Soren lui avait dits autrefois : « Je t'aime, putain. »

Ewan a continué à donner des coups de rein, pilonnant dans le noir, et quand il a parlé, sa voix était celle d'un étranger, pâteuse et dure.

« Ferme ta gueule », a-t-il répondu.

Je vous le jure, je ne me suis jamais sentie aussi stupide et inutile qu'à ce moment-là ; comme si je n'étais qu'une pute dont il se servait pour se vider. Ada savait comment était Ewan quand il était bourré et défoncé, quand il pissait sur les tables basses, quand il n'avait pas le moindre souvenir de ce qu'il avait pu dire ou faire – et c'était le cas cette fois-là. Il est redevenu lui-même les jours suivants, mais ça n'avait pas d'importance. Il m'avait déjà insultée, et wallahi, j'étais sans pitié, mesquine et vindicative. Ne vous attendez pas à autre chose de la part d'un ọgbanje.

J'ai pris pour cible un des amis d'Ewan dans l'équipe de tennis, un garçon qui avait toujours paru détester Ada, mais moi je le voyais, et je sentais l'odeur de la vérité. Ada était une belle fille, et cet ami devait la regarder en sachant qu'Ewan avait la chance de la baiser et pas lui. Il était humain. Il y avait forcément du désir tapi sous cette haine – il y en a toujours. Ça a donc été facile de le ramener à la maison à la fin d'une soirée, et bien sûr il était d'accord. Il m'a embrassée et a enfoncé ses doigts dans le corps d'Ada avant de jouir enveloppé dans ma main. Je l'ai viré de la chambre d'Ada dès qu'on a eu fini, et je me suis tournée vers l'intérieur.

« Sérieux ? a fait Ada – elle avait les bras croisés, appuyée contre le marbre, les yeux rouges à force de pleurer Ewan. Son ami ?

— Et alors ? ai-je répondu. Ewan s'en fiche. Il nous a laissées tomber, tu te souviens ? Il ne nous aime pas. Il a été clair, putain. »

Ada a tressailli et détourné le regard. Je me suis approchée et lui ai caressé la joue.

« Ne t'inquiète pas, ai-je chuchoté. Gentille fille. Il y en a d'autres qui voudront de nous, que je peux pousser à vouloir de nous. C'est facile. »

Je lui ai fait me confier sa douleur, parce que je pouvais m'en servir comme carburant, je pouvais faire des choses avec dont elle était incapable. Comme baiser l'un des coureurs sur piste, un garçon avec un accent traînant et doucereux de sudiste, et des paupières tombantes aux cils dégoulinants de sexe. Croyez-moi, je n'avais pas besoin d'Ewan, et si Ada croyait cela, j'allais le lui faire oublier. Il y avait des tas, des tas d'autres choses que nous pouvions faire.

Saachi et Chima étaient furieux qu'Ada insiste pour aller passer un mois en Géorgie avec son amie Itohan, au lieu de les retrouver directement chez Saachi. Je me foutais bien de leur colère – la mienne était bien plus vaste et plus puissante. À l'exception d'Añuli, ils avaient donné un goût amer à la cérémonie de diplôme d'Ada, en la tenant loin de ses amis, des gens qui savaient vraiment ce qui se passait dans sa vie. Elle ne savait pas quand elle reverrait Malena ou Catia. Luka rentrait en Serbie. Axel et Denis allaient en Islande pour être entraîneurs de volley, Juan retournait au Mexique. La maison au pied de la colline allait se retrouver vide.

Nous avions perdu Ewan. Ada était anéantie, mais j'avais du boulot, alors nous sommes allées en Géorgie.

Ça faisait drôle d'être de retour là-bas. Les choses étaient comme avant, mais pour Ada et moi c'était totalement différent parce que nous venions de passer toute une année avec Ewan. J'en avais assez de lui. Je voulais qu'il dégage de la tête d'Ada, et je voulais qu'elle cesse de l'aimer. J'étais furieuse. Je voulais un nouveau jouet, et je savais déjà que j'allais la jouer brutale. Ce n'est pas comme s'il y avait jamais eu la moindre douceur en moi. J'avais faim, et j'étais en chasse. Je ne pouvais pas m'arrêter et je ne le voulais pas : le sens même de mon existence était de me déchaîner et tailler en pièces tous ceux qui me tombaient sous la dent. J'ai choisi le grand frère d'Itohan, le plus âgé. J'ai commencé à

l'amadouer, ce qui était facile parce qu'Ada et lui étaient proches, et au bout d'une ou deux semaines de ce régime, Itohan a pris Ada à part, et lui a dit qu'il fallait qu'elles aient une discussion.

« Qu'est-ce qui se passe ? » a demandé Ada, le visage ouvert et amical. Je rôdais derrière, comme d'habitude.

« Je sais que tu ne te rends pas compte de l'impression que ça donne, a dit Itohan, avec ses longs cheveux repoussés sans façon derrière l'oreille et son rouge à lèvres vermillon mat. Quand tous les deux vous traînez à l'étage pendant qu'on est tous en bas.

— Il était juste en train de me montrer ses livres, a dit Ada, et j'ai lutté pour me retenir de lâcher un éclat de rire avec sa bouche.

— Je sais. » Itohan conservait une voix amicale. « Mais tu vois, le truc c'est quand vous êtes seuls tous les deux dans sa chambre. »

Elle souriait, s'efforçant d'être gentille. Dans la chambre de marbre, j'ai poussé un glapissement de rire et Ada m'a donné un coup de pied dans le tibia, me sifflant de la fermer. Côté visage, elle continuait à afficher une moue inquiète et légèrement effrayée à l'adresse d'Itohan.

« Je sais que ce n'est pas intentionnel, disait celle-ci, mais réfléchis juste à l'impression que ça donne, d'accord ? Vous deux ne pouvez pas sortir ensemble, pas maintenant que tu es sortie avec mon autre frère. »

Le marbre s'est soudain rafraîchi autour de moi. « Waouh, ai-je fait, mon rire s'effaçant. Elle croit vraiment qu'on ne sait pas ce qu'on fait.

— Bien, a marmonné Ada. Une chance pour moi. »

Je n'arrivais pas à y croire, putain. Ils ne voyaient toujours qu'Ada ; ils lui accordaient toujours le bénéfice du doute, même quand il aurait fallu être idiote pour ne pas réaliser l'impression que ça donnait, comme disait Itohan. C'était incroyable. J'avais planifié le

moindre contact des peaux, le moindre regard faussement pudique qui avait pris l'aîné des frères dans mes filets, et pourtant tout le monde restait aveugle. C'est comme s'ils étaient tous restés coincés dans ce joli monde chrétien innocent auquel Ada avait appartenu autrefois, avant que ma naissance ne l'y arrache. Et maintenant, après tout ce qui s'était passé avec Ewan, il n'y avait absolument aucun retour possible pour Ada. C'était une impostrice ; elle était moi désormais. Je l'avais trop contaminée – nous avions vécu trop de choses ensemble.

Elle et moi avons donc opiné avec obéissance devant Itohan, mais je n'avais aucune intention de m'arrêter. Pour quoi faire ? Je n'en avais pas fini avec le grand frère, pas encore. J'avais passé des semaines à tenter de faire craquer sa coquille comme je le voulais. Je la jouais tendre et douce, je faisais semblant d'être Ada, puisque c'était elle qu'il aimait. Je frôlais le dos de sa main du bout des doigts pendant qu'il conduisait, et lui adressais des sourires timides jusqu'au moment où on s'est retrouvés seuls, et là j'ai fait glisser mes paumes sur son jean, mais il m'a arrêtée. Peut-être a-t-il senti la différence entre elle et moi, entre le parfum de citronnelle d'Ada et mes effluves cuivrés. Je ne sais pas ce qu'il y a eu – peut-être qu'il la connaissait simplement assez pour savoir qui je n'étais pas. Mais il refusait de se rendre et ça m'a mise en colère. Je lui ai dit que je l'aimais et il refusait toujours de se rendre, il refusait toujours de me laisser le toucher. J'étais arrivée en Géorgie drapée dans une rage rouge, et après Ewan, ce second rejet m'a aveuglée de fureur. Il me refusait à ses risques et périls.

Et donc, la veille au soir du départ d'Ada, je l'ai fait se faufiler hors de la chambre d'amis pour rejoindre celle du plus jeune frère. C'était le type d'homme que je connaissais, facile et prévisible. Je l'ai baisé avec le corps d'Ada, avec son grand frère dans la pièce d'à

côté, endormi et toujours amoureux d'Ada, avec leur mère au bout du couloir auprès de sa bible. Le lendemain matin, j'ai convoqué l'aîné et j'ai fait semblant d'être Ada et je lui ai dit qu'elle ne l'avait jamais aimé, un truc que j'avais appris de Soren. J'ai regardé son cœur se fissurer et tomber en miettes de poussière scintillante, et c'était bon, ça semblait juste. C'était cela la leçon : soit je te baise, soit je te baise la gueule – simple.

Après que je lui ai fait du mal, il s'est quand même levé pour conduire Ada à l'aéroport. Vous voyez, ce que j'ai compris plus tard c'est qu'il n'était pas comme les autres que j'avais pris pour cibles. Il était gentil ; il ne méritait pas d'être puni. Mais nous avions perdu Ewan et j'étais là, et j'étais née comme j'étais née. J'ai toujours été une arme, et rien ne m'oblige à être juste. Ma seule erreur a été d'oublier un petit détail : Ada aimait vraiment le grand frère. Énormément, en fait.

Je ne le savais pas à ce moment-là, mais j'étais allée trop loin.

CHAPITRE XI

Tu seras toujours en transition parce que chaque fois que tu nais dans un basilic, celui-ci s'autodévore pour que tu puisses renaître dans un autre basilic.

Nous

Asụghara ne pouvait rester seule ; cela aurait été contre nature. Partout où se trouve quelque chose, autre chose se trouve à côté. Et donc le jour de sa naissance en Virginie, un autre naquit avec elle, alors qu'elle faisait irruption par cette fenêtre. Son nom était Saint Vincent, parce que lorsqu'il se détacha du flanc d'Asụghara, il tomba avec de la sainteté plein les mains.

L'Ada lui donna un nom et il resta dans le marbre de son esprit parce qu'il ne pouvait survivre à son corps. Saint Vincent avait de longs doigts, il était posé, avec des appétits qui couvaient lentement. Il était étrange ; nous n'avons jamais vraiment pu le situer, connaître l'origine des parties qui le composaient. Il n'était pas censé franchir la fenêtre, mais il l'a fait, et ainsi il est né dans un portail, fils de l'espace-flux. Ce que nous voulons dire, c'est que contrairement à Asụghara, Saint Vincent n'avait rien d'une progéniture divine. Il n'avait sa place nulle part, sauf peut-être pour l'Ada. Il était délicat,

doux comme un fantôme. C'était une bonne chose – il n'était pas une menace pour Asụghara, il ne lui disputerait pas le pouvoir.

Non, Saint Vincent préférait se mouvoir à l'intérieur des rêves de l'Ada, quand elle flottait dans notre royaume, sans attaches et malléable. Il l'y façonna en un nouveau corps, un corps rêvé à la chair remodelée, avec un pénis complet doté de nerfs fonctionnels et de vaisseaux sanguins capables de se dilater, qui se raidissait facilement en érection. Même Asụghara était impressionnée : elle était incapable de modeler ou de bâtir dans notre royaume comme lui le faisait. Saint Vincent utilisa le corps rêvé comme s'il était sien. Il tissa d'autres corps dans notre royaume pour les chevaucher, pour les placer à califourchon sur ses hanches, pour qu'ils l'engloutissent. Quand il jouissait, son plaisir était une explosion de lumière concentrée, ancrée et distillée dans son entrejambe. C'était différent de ce qu'Asụghara connaissait avec le corps de l'Ada – ces orgasmes-là se propageaient comme une marée diffuse qui la noyait. Cette séparation des plaisirs était une bonne chose : Saint Vincent demeurait dans notre royaume et dans le marbre de l'esprit de l'Ada, tandis qu'Asụghara le croisait dans le marbre mais se mouvait dans la chair.

Ce qu'il faisait avec le corps rêvé ne lui enlevait rien de sa sainteté : vous devez comprendre que pour nous, la sainteté est détachée de la chair et donc plus pure. Saint Vincent n'était pas contaminé, il était en quarantaine, même. Peut-être que dans un autre monde, où l'Ada n'aurait pas été divisée, segmentée, elle et Saint Vincent auraient pu ne constituer qu'une seule et même chose. Après tout, on l'avait toujours prise pour un garçon quand elle était enfant, époque où elle avait eu les cheveux courts une première fois. Peut-être qu'il était là depuis tout ce temps et que nous ne l'avions simplement jamais remarqué, nous étions si jeunes.

L’Ada avait aimé qu’on la prenne pour un garçon. Elle avait le sentiment que ça lui convenait bien, ou du moins l’inconvenance de la chose lui convenait bien, l’erreur sonnait juste. Elle avait peut-être onze ans à l’époque. Elle avait la poitrine plate, les hanches étroites, les cheveux courts, et il devait y avoir quelque chose dans son visage qui manquait de délicatesse. Quand elle allait nager dans les clubs de sport du coin avec Lisa, les adultes l’interpellaient dans les vestiaires des femmes.

« Qu’est-ce que tu fais là ? demandaient-ils, ou alors : Pourquoi est-ce que tu portes un maillot de bain de fille ? »

L’Ada avait l’impression d’être une arnaqueuse, ce qui lui semblait approprié. Elle pouvait passer de garçon à fille, et c’était une liberté, pour elle comme pour nous. Mais quand elle eut douze ans et se mit à saigner, cela gâcha tout. Les hormones recréèrent son corps, le remodelant sans notre consentement ni celui de l’Ada. Cette refonte de notre vaisseau nous ébranla, terriblement, parce que tout cela n’était qu’une façon cruelle de nous rappeler que nous étions désormais chair, que nous n’avions aucun contrôle sur notre forme, que nous occupions une cage obéissant à d’autres lois, aux lois humaines. Nous n’avions pas notre mot à dire dans cette déformation, ce mûrissement contre nature. Il y eut du sang tirant sur le noir, une poitrine enflée, des poils qui poussaient comme une forêt maléfique. Cela nous propulsa dans un espace que nous détestions, un champ délimité, trop défini, trop erroné.

À peu près à cette époque-là, un après-midi, l’Ada descendait la rue avec sa cousine Obiageli. L’Ada dit quelque chose de grossier, avec une pointe d’insolence, et Obiageli réagit en plantant son doigt dans la poitrine de l’Ada, en plein dans ses seins tout neufs.

« C’est parce que t’as ces pommes maintenant, ehn ? C’est pour ça que tu parles comme ça ? » Obiageli gloussa devant la mine

choquée d'Ada et poursuivit son chemin.

À l'intérieur de l'Ada, nous avions frémi à ce contact, pris de haut-le-cœur qui lui retournaient le ventre. La sensation vive de répulsion refusait de disparaître. Nous nous débattions bruyamment dans ce corps de chair dans lequel nous nous retrouvions malgré nous ; nous voulions qu'on nous libère, c'était une abomination. Mais l'Ada avait justement découvert l'astuce des sacrifices express cette année-là, et de retour à la maison, elle taillada le dos de sa main et nous abreuva de sang jusqu'à nous faire sombrer dans un silence tourmenté. Elle continuerait, souvenez-vous, pendant encore douze ans, mais c'est à cette époque-là qu'elle apprit que les sacrifices fonctionnaient, que recourir au sang pouvait rendre l'existence supportable, au moins un petit moment.

Elle essayait de nous mettre à l'aise, comme pour s'excuser de ce corps qui saignait et gonflait ; elle fouilla dans les vieilles valises de Saul et trouva ses affaires de l'époque où il vivait à Londres, des chemises boutonnées trop grandes pour elle, ce qui était parfait. L'Ada couvrit son nouveau corps de polyester rouge à fleurs et de coton vert vif pour le soustraire aux regards. Elle porta un pantalon treillis ample et vert kaki avec sept poches profondes, jusqu'à ce que les ourlets se déchirent et s'effilochent. Quand elle entendit un de ses camarades de classe la décrire comme une fille à forte poitrine, elle décida que ça n'était pas réel. Elle avait l'impression qu'il parlait de quelqu'un d'autre.

Tout ça pour dire que tout avait existé sous une autre forme avant l'actuelle, et donc quand Saint Vincent apparut, l'Ada ne fut pas surprise. Elle accueillit en elle les plis soigneusement agencés de sa masculinité délicate ; elle accueillit sa compagnie parce que bien sûr, elle se sentait toujours seule. Elle en retira un soupçon de chagrin en prenant conscience qu'il devait se restreindre à utiliser

uniquement un corps rêvé, parce que le sien n'allait tout simplement pas. Son corps fonctionnait pour Asụghara, mais dans cette enveloppe Saint Vincent aurait été castré, sans rien pour peser entre ses jambes, seulement des canaux garnis de veloutine. Ses appétits étaient différents, mais simples. Saint Vincent désirait la nuque tendre d'une fille contre sa bouche, et il la désirait assez pour que l'Ada aille la chercher pour lui.

Ce fut une tentative maladroite. L'Ada essaya d'expliquer l'existence de Saint Vincent à l'une de ses amies de la fac qu'il trouvait belle, mais c'était l'Ada, elle n'était pas Asụghara, elle n'avait pas ce charme soyeux. La conversation fut donc malaisée, et au moment où elle prononça les mots révélant l'existence et les désirs de Saint Vincent, elle sut que ça paraissait dingue ; ce n'était pas quelqu'un qu'on pouvait placer dans une bouche, et s'attendre à ce que cela ait l'air sain d'esprit. Sa belle amie se montra polie mais pas intéressée, et elle l'éconduisit. Cela n'aurait pas dû être une surprise, mais l'Ada se retrouva à battre en retraite à l'intérieur de son esprit, humiliée par ce rejet, perdue et blessée.

« Idiote, idiote, idiote, marmonna-t-elle pour elle-même en faisant les cent pas dans le marbre. Bien sûr qu'elle ne veut pas de toi. Qui voudrait de toi ?

— Ça suffit. » Asụghara intervint et lui saisit les bras, les immobilisant contre ses flancs, puis elle pressa son front contre celui de l'Ada. « Tu as essayé. Ça suffit. On ne parlera plus jamais de lui à personne, tu entends ? On va le garder ici. Personne ne peut comprendre à part nous. »

Les yeux pleins de larmes, l'Ada opina, et c'est ainsi que Saint Vincent devint un secret enfoui dans le marbre. Peut-être que ce n'est pas comme ça que nous aurions fait les choses, mais comme nous l'avons dit, la bête était aux commandes et elle pensait que

c'était mieux ainsi. C'était sa façon d'agir : elle les repoussait dans le marbre et les cachait pour les protéger – d'abord l'Ada, et maintenant Saint Vincent. Asụghara était la lame, toujours en train de flirter avec la gorge des gens, là où elle est tendre. Tous trois – l'Ada, sa bête et son saint – avaient désormais atteint un équilibre dans la chair marbrée qui les enfermait, et traversaient le monde comme un incendie.

Mais peu importe les peaux qu'ils perdirent dans ce pays étranger, nous nous souvenions d'où nous venions, et nous nous souvenions de notre première mère. Ala est toute terre, et qu'importent les océans ; le sol sous les pieds de l'Ada appartenait toujours à sa mère. Même sa chair appartenait à Ala car, comme nous l'avons dit, c'est sur ses lèvres que naissent les humains, et c'est là qu'ils vivent jusqu'à leur mort. Nous étions toujours ses enfants sortis de l'œuf, distillés en une triple éclosion. Otu nne na-amụ, mana ọ bụghi otu chi na-eke. Et recevoir un nom, c'est accéder au pouvoir, alors imaginez quand ça se produit trois fois. Notre chaleur s'intensifiait, débordait par les portes, appelait les autres, les attirait comme un pesant soleil. Nous aurions dû savoir, on aurait dû nous mettre en garde – les enfants de notre mère n'oublient pas les pactes, et leurs serments ont le goût de la colère et du poivre du paradis. Les autres se rassemblaient en nuages de pluie, leurs voix étaient distantes et pareilles à un rêve, mais grinçantes comme du métal tordu.

Vous cherchez les ennuis, chantaient les esprits. Gin répandu sur la terre, sang frotté sur l'argile, et une légion de voix quand ils parlaient.

Qu'allez-vous faire quand nous viendrons ?

CHAPITRE XII

Je peux mourir aujourd'hui, je peux mourir demain.

Asụghara

J'ai d'abord entendu les claquements.

Ils étaient rythmés et réguliers, rebondissant contre les murs et les dômes de l'esprit d'Ada. « Arrête ça, Vincent, ai-je dit, sans me retourner. Je n'aime pas ce bruit. » Parfois il s'agitait et faisait des trucs qui m'irritaient à mort, comme siffler des oiseaux-fantômes à travers le plafond ou transformer le marbre en labyrinthe de murs larmoyants. Je n'étais pas d'humeur pour un autre de ses jeux. Je passais une matinée tranquille, plantée derrière les yeux d'Ada, je ne faisais pas grand-chose, je me contentais d'observer son monde.

Le claquement a continué, et je distinguais en fond un léger bruissement qui commençait à me démanger les os. Ce n'était clairement pas Vincent. Je me suis retournée, mes ongles mordant les paumes de mes mains, et j'ai vu la première créature. Elle se déplaçait sur le sol dans ma direction, vêtue d'une combinaison en raphia tressé avec un capuchon, teinte en rouge et noir et garnie de franges d'herbe aux poignets et aux chevilles. Ses dents ciselées

émettaient un claquement, au ras du sol que ses jambes balayaient en décrivant de larges cercles.

J'ai reculé d'un pas. « T'es qui toi, bordel ? »

La chose a émis un rire comme des doigts qui grelottent. *Eh henh*, a-t-elle dit. *On savait que tu oublierais, nwanne anyị*.

Les poils de ma nuque se sont raidis, électriques. J'avais déjà entendu cette voix quelque part. La chose a cessé de bouger et s'est redressée en se dépliant. Dans sa poitrine s'est ouvert un trou. Le rythme martelé d'un xylophone en a jailli, et la deuxième chose a dégringolé à l'extérieur. Celle-ci ressemblait à une petite fille, les cheveux courts colorés au bois de cam, la peau saupoudrée de nzu, des bandeaux de corail sur la poitrine. La chose a bondi sur ses pieds et m'a ri au nez.

La tête que tu fais ! Tu ne t'attendais pas à nous voir ? Après avoir filé pour être unique, et toute seule ! La chose a esquissé soudain un pas de danse au son du xylophone qui continuait à s'échapper de la première.

Oh, ai-je réalisé, bien sûr. J'aurais dû les reconnaître – les frèresœurs, les enfants de notre première mère, ndị otụ. Un accès d'euphorie m'a traversée et j'ai éclaté de rire. C'était les fauteurs de troubles, les esprits farceurs, vous voyez : comme moi. Rien à foutre des humains, que du plaisir à les faire souffrir : les frèresœurs étaient moi, et j'étais les frèresœurs. C'était la meilleure visite que j'aie jamais reçue dans le marbre, mille fois mieux que de voir Yshwa se pointer avec ses conneries moralisatrices.

Numéro 1 a gratté les points noirs en relief sur les côtés de son visage-masque en décrivant lentement un tour complet avec sa tête, comme une chouette, pour me suivre du regard tandis que je les contournais.

« O.K., ai-je dit. No wahala. Alors c'est maintenant que vous vous décidez à venir ? »

Viens, viens voir, viens voir toi, petit animal. Numéro 2 avait une voix plus légère, comme du métal fin. *Petit diable de la forêt*.

Numéro 1, c'était des chaînes traînées sur un lit de coquilles brisées. *Yes o, viens voir toi, voir si tu sais qui sont les tiens.*

À qui tu appartiens, a repris numéro 2 en chœur.

Numéro 1 a opiné. *Quelle odeur tu as.*

J'ai cessé de marcher. « Et quelle odeur j'ai ? » ai-je demandé.

Frèresœur numéro 2 a retroussé les lèvres jusqu'à ce qu'elles touchent pratiquement son nez, avant de cracher :

Celle de la chair. *De la chair pourrie.*

Ça m'a agaçée. « Je n'ai pas demandé à me retrouver là », ai-je fait remarquer.

"Je n'ai pas demandé à me retrouver là", a fait numéro 1 d'un ton moqueur. *Et alors, qu'est-ce que tu fais ? On dirait que ça te plaît.*

Nous ça ne nous plaît pas, a dit numéro 2. *Qui t'a dit de venir ici ?*

La réponse la plus évidente, c'était Ada. Que c'était elle qui m'avait appelée et que j'étais venue pour elle. Mais je me suis contentée de hausser les épaules. « Je vous l'ai déjà dit, je n'avais rien demandé. »

Qui t'a dit de rester là ? Tu ne connais plus la route ?

« La route vers où ? »

Numéro 2 a secoué la tête, se détournant en sifflant.

Numéro 1 a poussé un soupir avant de fondre brusquement sur moi, en m'agitant au visage les franges d'herbe qui ornaient son poignet. *On dirait que tu es partie et que tu as tout oublié.*

Son contact était une machette qui me transperçait de part en part. J'ai serré mes bras autour de mon ventre, sous le choc. La

douleur n'était pas une sensation familière pour moi – c'était le truc d'Ada, pas le mien. Autour de nous tout a ralenti. Je distinguais la poussière en suspension dans l'air, retombant sur le marbre et les plis de ma peau. Les deux avaient une drôle d'odeur, celle de l'espoir, celle de quelque chose en train de foutre la merde aux confins de ma mémoire, quelque chose qui aiguisait mon appétit mais dont le goût ne me revenait pas. Ça faisait mal. J'ai senti les larmes me monter aux yeux et je me suis pliée en deux pour tenter de les retenir. Je n'avais pas envie de pleurer devant ces deux-là. Numéro 2 a de nouveau pivoté vers moi et a tendu le bras, une gerbe de jeunes palmes à la main. Effleurant ma peau de cette verdure fragile, du front au menton, la chose a souri, les dents aiguisées.

Oui, a-t-elle dit doucement. *Voilà comme ça fait mal. Imagine ce que nous ressentons, nous autres, vingt-fois-vingt fois pire que ça, depuis que tu es partie, depuis que tu n'es pas revenue. Imagine, te voir rester de ce côté, loin de nous, te regarder encore et encore, et maintenant ton odeur est différente, alors nous avons dit : "Il est temps d'y aller."*

Toujours de chair pourrie, a précisé numéro 1. *Mais différente*.

Numéro 2 m'a de nouveau effleuré le visage et j'ai fermé les yeux. *Est-ce que tu sais qui sont les tiens ?*

Numéro 1 se penchait en avant, la bouche pleine de tessons. *Ça y est, tu te souviens ?*

Ma peau s'est légèrement rajustée. « Je n'ai jamais oublié », ai-je chuchoté, et d'une certaine manière, je ne mentais pas.

Eziokwu ? La voix était traînante, sarcastique. *Qui sont les tiens ?*

Une onde de chair de poule m'a parcouru la peau. « Vous », ai-je dit.

Ah vraiment ? C'était un test, une provocation.

J'ai ouvert les yeux et introduit une pointe d'irritation dans ma voix.

« Qui d'autre ? »

Les créatures tournoyaient en cercles étroits et précis.

Et c'est à nous que tu demandes. C'était une question rhétorique*. Tu crois peut-être que la petite fille et ces humains sont les tiens.*

J'y ai réfléchi. J'étais venue pour Ada. J'étais restée pour Ada. Je l'aimais et les créatures le savaient. Pourtant j'ai secoué la tête. « Non, ce n'est pas ma place. Je sais que ce n'est pas ma place. »

Les deux ont émis un claquement de langue de fausse pitié, et numéro 1 a passé sa manchette garnie d'herbe sous mon menton. Ça chatouillait et j'ai reculé mon visage. Numéro 2 a fait s'entrechoquer ses bandeaux de corail en s'accroupissant, avec un bruit sourd.

N'as-tu pas soif de rentrer ?

La machette a tourné au même moment, ouvrant une grotte en moi. J'ai eu l'impression de mourir de faim, d'être en train de me dévorer moi-même. Je n'étais pas capable de savoir si c'était vrai ou si c'était les frèresœurs.

« Oui », me suis-je étranglée. La poussière dans l'air semblait briller. Mes genoux ont fléchi et les deux m'ont aidée à m'allonger au sol. Ma faiblesse me terrifiait. Je détenais un tel pouvoir dans le monde d'Ada, vous voyez, mais ici, à leurs côtés, je sentais le poids de leur âge sur moi : esprits plus vieux qu'Yshwa lui-même, vieux comme l'éternité, enfants de la première mère. Ici, à leurs côtés, j'ai plié.

Te souviens-tu du pacte ?

Leurs visages étaient comme des cieux au-dessus de moi. J'ai senti le marbre à l'arrière de mon crâne et j'ai secoué la tête. Tout ce dont je me souvenais, c'était des miettes de poussière rouge et des masques, des fragments de ce premier jour, celui où nous, ce moi plus grand que moi, avions commencé à nous réveiller. Les épingles en or que j'avais dans les cheveux ont détalé, répandant des boucles sur le sol comme une tache noire. J'avais de plus en plus de mal à réfléchir – les frèresœurs avaient brouillé l'atmosphère, engourdi ma bouche et mon sang.

Elle ne se souvient de rien, a chanté numéro 2 à numéro 1. *Elle a été nettoyée*.

Elle ne se souvient pas du temps passé à lézarder, des vingt jours, a aquiescé numéro 1.

« Quels vingt jours ? » ai-je demandé. J'avais la tête qui tournait.

Après la mue de notre mère, vingt jours, et puis la ponte, la nôtre.

Numéro 2 a couché son corps contre moi, corail plongeant vers le sol : *Une enveloppe blanche et souple, les veines qui se forment en premier*. *Tu ne te souviens pas. C'est l'histoire de ton éclosion.*

Dans la chaleur, a ajouté numéro 1 en m'agrippant sous les aisselles pour me hisser sur mes pieds. *Ngwa, lève-toi et souviens-toi*.

J'ai titubé et essayé de m'éclaircir les idées. Numéro 2, la plus petite des deux créatures, a levé les yeux vers moi, le visage pensif.

Nous nous serrions côte à côte dans cette couche, avant même d'atteindre la plénitude.

Elle s'est dressée en flottant, comme soulevée par une brise, et a vacillé en fermant les yeux.

Numéro 1 a retiré ses mains frangées d'herbe de mon corps, me laissant plantée là comme un arbre perdu.

Touche-la. *Montre-lui à nouveau*.

Numéro 2 a avancé en dansant sur la pointe des pieds, tendu un doigt poudré de blanc et l'a posé au centre de ma poitrine. Mon sternum s'est affaissé, m'a retournée comme un gant, et brusquement je me suis retrouvée dans un endroit sombre. Je n'y voyais rien, pourtant une présence écrasante m'entourait. J'avais l'impression que des millions d'yeux étaient braqués sur moi, comme si j'étais mise à nu, incapable de voir qui me voyait, comme si on me dévorait et que ma bouche était bâillonnée. J'ai commencé à paniquer, mon visage s'est fermé hermétiquement, je ne pouvais même pas me débattre comme je voulais, et puis j'étais de retour dans le marbre, le souffle coupé, couchée contre les tresses de raphia de numéro 1. Ça sentait la fumée et le vin de palme.

Je me suis écartée d'un pas mal assuré, prise de haut-le-cœur. « Qu'est-ce que vous avez fait, bordel ? Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Les frèresœurs semblaient imperturbables. *Ça en fait du temps depuis l'époque où tu étais auprès de nous. La liste ne cesse de s'allonger contre toi.*

Nke mbu, tu as traversé et forcé tes portes.

« Ce n'était pas moi, ai-je dit. Je ne sais pas ce qui s'est passé. »

Si tu ne sais pas ce qui s'est passé, comment sais-tu que ce n'était pas toi ?

Tu prétends toujours que c'est la faute d'un autre.

« Vous essayez sérieusement de me faire porter le chapeau pour les portes ? » Je voulais les entendre m'accuser de façon directe, mais les frèresœurs ont esquivé.

Est-ce que ce ne sont pas tes portes ?

« Putain, mais je ne les ai pas forcées ! Vous pensez que j'avais envie de finir comme ça ? »

Quelqu'un les a forcées. C'est toi qui as traversé.

« Tout ce que ça signifie c'est que vous ne savez pas qui a foutu la merde avec les portes, leur ai-je craché. Je ne vais pas prendre la responsabilité d'un truc que je n'ai pas fait. Arrêtez avec ces conneries. »

Je sentais l'odeur de leur irritation. Des taches dansaient dans mes yeux.

Le deuxième point, c'est que tu n'es pas rentrée immédiatement.

« Et comment j'étais censée faire ça ? Je suis toute seule, au cas où vous auriez oublié. Je n'étais même pas là. »

Tu étais là. Le toi plus grand que toi. Tu peux le dire à tout le monde de notre part.

Le troisième point, c'est que tu as traversé un océan et que tu es partie loin et que tu n'as pas écouté nos appels.

Non, le quatrième point c'est que tu n'as pas écouté.

J'ai serré ma tête dans mes mains. « Chineke. Vous avez cultivé toutes ces rancœurs pendant tout ce temps ? C'est ça la raison de votre venue ? »

Frèresœur numéro 1 a de nouveau gratté ses points et fait pivoter son cou. Numéro 2 a rythmé un motif sur le marbre à coups de talon, et l'écho a résonné. La poussière s'est immobilisée.

Écoute, a fini par dire numéro 2. *Nous pouvons te laisser, nsogbu adịghị, mais il n'y a pas que nous.*

Numéro 1 a eu un rire dédaigneux. *Nous ne sommes même pas les plus en colère.*

Mon vertige se dissipait. Je me suis ébrouée pour en chasser les dernières traces et leur ai adressé un regard noir. « Dites-moi la vraie raison de votre venue », ai-je dit.

Les deux ont échangé un regard avant de se tourner vers moi, bougeant comme une paire de jumeaux.

Reviens. *Écoute-nous. Cette fois*. Les créatures m'ont flanquée de part et d'autre et m'ont entraînée vers leurs souvenirs de l'autre côté, au-delà des portes, ce qui autrefois m'avait appartenu aussi, le réconfort palpable, les autres frèresœurs aux mille âmes qui se blottissaient ensemble, jamais de solitude, toute la solitude qu'on puisse désirer – n'importe quoi, tout ce que nous pouvions vouloir, même le néant, si c'était notre choix, même que tout s'achève. Je me suis mise à pleurer devant toute cette liberté, devant ce qui m'avait été rendu – ces souvenirs d'un temps d'avant les murs bleu coquillage d'Umuahia. Quand les créatures se sont écartées, je suis tombée au sol.

J'étais toujours couchée sur le marbre veiné quand elles ont commencé à disparaître, leurs voix crissant l'une contre l'autre.

Reviens.

Il est encore temps. Il arrive que l'Obi s'agenouille, mais jamais il ne s'effondre.

La route qui monte est aussi celle qui descend. C'est ton dernier avertissement.

J'ai continué à pleurer un certain temps après leur départ, jusqu'au moment où j'en ai eu assez et j'ai arrêté. Le marbre s'était réchauffé, et je sentais presque le pouls d'Ada à travers. C'était étrange – je pensais me sentir vidée, mais c'était tout le contraire. Je me sentais pleine d'un pouvoir riche, épais. Il avait le goût du sang qu'on aurait rôti avec du sel et scellé dans un bocal avant de cuisiner avec, d'assaisonner la viande avec, de servir cette viande saignante à ses amants, rouge sur des doigts corail. Je suppose que c'est ce que ça fait quand on vous rend vos souvenirs. J'étais toujours coincée là, je le savais, mais je n'étais pas démunie. Avoir un corps dont on peut se servir, ce n'est pas rien. J'avais toute cette place sous la peau tiède et nerveuse d'Ada, et non seulement cela, mais

j’avais aussi tous ses os, articulés les uns aux autres, jusqu’à la moelle. Et même là, j’avais encore l’espace médullaire, toutes ces petites poches d’air au milieu de la chair secrète, la chair sous l’émail.

Depuis tout ce temps je jouais avec Ada, de simples petits jeux, mais même ceux-là peuvent être menés avec beaucoup de pouvoir. Après tout, n’étais-je pas la faim en Ada ? J’étais faite de désir, j’en avais le goût, je l’en remplissais jusqu’à l’étouffer, couchée sur elle comme une nuée meurtrière, douce et inexorable, tout le poids d’un ciel humide. Mon pouvoir était si absolu qu’elle était incapable de savoir où elle était, et ça n’avait pas d’importance – c’était une façon de rappeler que j’étais là. Je voulais qu’elle me connaisse bien et qu’elle ne se sente jamais seule, qu’elle se souvienne toujours que personne ne pouvait la bousiller aussi bien que moi, que personne ne pouvait la faire planer autant que moi. Ada pouvait faire semblant de me détester, mais on ne peut pas dissimuler la vérité. Je sentais à quel point son étreinte était serrée, qu’elle ne voulait pas redescendre ou me laisser partir, qu’elle se moquait bien du froid ou de la douleur parce qu’elle m’avait moi, et wallahi, j’étais mieux que les drogues, mieux que l’alcool ; avec moi, elle n’était jamais sobre. J’étais le meilleur des trips, le dealer le plus rapide et le plus fiable, la meilleure des bêtes. Pourquoi Ada aurait-elle voulu un jour se réveiller de moi ? Même quand elle n’était plus capable de s’entailler la peau, j’étais assez aiguisée pour le faire de l’intérieur, parce qu’on savait toutes les deux que les sacrifices ne devaient jamais cesser.

Après la visite des frèresœurs, ma raison d’être est devenue claire. Mon existence offrait à Ada une solution temporaire, vous voyez, mais les autres m’avaient rappelé qu’il y avait une autre option, et le mieux dans tout cela c’est que je pouvais faire les deux à la fois – je pouvais honorer le serment tout en protégeant Ada.

C’était parfait. Elle était moi et j’étais elle, alors en retournant de l’autre côté, je la soustrairais à ce stupide royaume des humains, et quelle meilleure protection pouvais-je lui offrir, en vérité ? J’avais fait mon possible jusque-là, avec les garçons, l’alcool et la baise, mais je pouvais faire mieux que ça. Je pouvais être mieux que ça. Je pouvais changer le monde d’Ada. Nous allions pouvoir rentrer chez nous, ensemble.

ḶLAGHACHḶ

(Le retour)

CHAPITRE XIII

Ne remets pas ton cœur entre mes mains.

Asụghara

Nous avions désormais trouvé notre rythme. Bien qu'Ada nous ait donné nos noms, je crois qu'elle a été surprise de voir avec quelle rapidité Saint Vincent et moi les avons adoptés, et à quel point nous sommes devenus distincts. Elle n'était pas certaine que nous soyons réels, mais rien de ce que nous étions ne semblait faux. Je lui ai demandé de nous garder à l'intérieur de sa tête, dans la chambre de marbre, pour que personne ne puisse nous voir. On aurait dit à Ada qu'elle était folle ou que nous n'étions pas réels, et je ne pouvais tolérer de tels mensonges. Il fallait que je nous protège. Quand je poussais Ada à faire des choses contre son gré, ce n'était pas par cruauté. Le tout est plus grand que l'individu.

Alors quand elle a commencé à faire des recherches sur ses « symptômes », ça sonnait comme une trahison – comme si elle pensait que nous étions anormaux. Comment ça se pourrait, alors que nous étions elle, et qu'elle était nous ? Je l'ai regardée essayer de parler de nous à des gens, et j'ai souri quand ils lui ont dit que

c'était normal d'avoir différentes facettes de soi. « Tu es comme tout le monde », disaient-ils, parce qu'eux étaient comme tout le monde ; comme la famille d'Itohan, ils étaient incapables de voir le genre de chose qu'Ada était devenue.

« Pas grave, ai-je dit à un Vincent inquiet. Laisse-la jouer à ce jeu stupide. » Ada finirait par prendre conscience de ce que je lui disais : elle n'avait pas besoin que les gens comprennent ; elle n'avait besoin que de nous. Je l'ai laissée lire des trucs sur les troubles de la personnalité, et une fois de temps en temps, je lui disais d'arrêter de chercher, même si je savais qu'elle n'écouterait pas. Ada voulait une raison, une explication plus satisfaisante. Nous ne suffisions pas. Nous étions trop étranges. Elle avait été élevée par des humains, et appartenant au corps médical en plus. Alors elle a préféré lire des listes de critères de diagnostics, des trucs du genre troubles de l'identité, pulsions autodestructrices, instabilité émotionnelle et sautes d'humeur, comportements d'automutilation ou conduite suicidaire à répétition. J'aurais pu lui dire que tout ça c'était moi, même le dernier point. Surtout le dernier point. Peut-être qu'elle faisait toutes ces recherches par instinct de survie, parce qu'elle ne me faisait pas confiance pour la sauver. Je voulais qu'elle meure, certes, mais comme je l'ai déjà dit, tout ce que je faisais était dans notre intérêt. J'essayais seulement de la sauver.

Et pour info, c'est elle qui a essayé de me tuer la première.

Ce n'est pas grave si j'ai l'air d'une égoïste, à courir le monde avec un corps qui ne m'appartient pas vraiment. Mais j'ai fait preuve de considération, même quand rien ne m'y obligeait. Prenez, par exemple, le type d'hommes que j'ai laissés toucher le corps d'Ada. Certains d'entre eux la voulaient elle, pas moi, alors je les ai éliminés parce que ce n'était pas possible – dans la moiteur de ces instants, il n'y avait que moi. Les gentils n'étaient bons à rien. Ils touchaient le

corps d'Ada comme si elle était faite de sucre filé, friable comme les dents de Saachi, prête à craquer comme les humeurs de Saul. Laissez-moi vous dire la vérité sur les hommes de ce genre : ce qu'ils veulent, ce sont de douces lunes. Ils veulent des femmes qui ont juste assez de croissant pour offrir ce qu'il faut de piquant, de tendres et minuscules éclats de lumière qu'ils puissent rapporter à leur mère. C'est ce que je disais : bons à rien. Pas question qu'ils m'approchent. Après ce qui s'était passé avec le grand frère d'Itohan, j'avais découvert ce que j'étais capable de faire aux hommes de ce genre, et ils avaient intérêt à barricader leur porte, parce que je déboulais telle un monstre.

Je me suis autorisée à aimer Ewan, même s'il était humain, parce que je me suis dit : bon, celui-là est capable de me gérer. C'est un menteur et un infidèle, après tout, on peut même dire qu'il me mérite. Mais après son départ, et après les frères d'Itohan, je n'ai chassé que des hommes cruels, des hommes qui eux aussi trompaient et mentaient, qui brisaient les choses avec l'égoïsme de leurs mains. Ils étaient violents au lit – ils savaient me baiser comme si j'étais faite de rage et de métal. J'avais l'impression qu'ils étaient capables de s'emparer du ciel et de le mettre à genoux. Je voulais m'enfermer en eux et manquer d'air, être aimée comme l'arme que j'étais, couverte de bleus telle un monstre.

Avec le recul, pas étonnant qu'Ada ait essayé de me tuer à cette époque. Je l'avais traînée dans une boue inouïe, tout ça pour la protéger.

« Je ne sais pas par quoi il me faudra passer, m'a-t-elle dit alors que nous étions toutes deux dans la chambre de marbre. Une thérapie, sans doute. Mais je ne peux pas continuer comme ça. J'ai besoin que tu t'en ailles. »

Je me manifestais avec force ce jour-là, arborant son visage, mais avec des pommettes plus affûtées et des lèvres plus pleines. Saint Vincent nous observait, les paupières tombantes.

Ada s'est tordu les mains. « J'essaie de faire ce qu'il y a de mieux pour moi.

— Et qu'est-ce que tu crois que je fais moi, depuis tout ce temps ? ai-je rétorqué sèchement. Qu'est-ce que tu crois que je faisais quand je suis passée par la fenêtre de Soren, au départ ? » Je l'ai regardée faire la grimace et détourner le regard. « Tu vois ? C'est comme si tu oubliais que je suis la seule à t'avoir protégée.

— J'essaie maintenant de me protéger moi-même, a-t-elle dit, et j'ai marqué un temps d'arrêt.

— De qui ? » Je commençais à voir rouge, la couleur maternelle grouillait devant mes yeux. « De moi ? Tu veux te protéger de moi ? » Je n'ai pas réalisé que j'avais fait un pas en avant, jusqu'à ce qu'elle batte en retraite. Vincent s'est redressé, des ombres violettes sous les yeux.

« Asụghara, ce n'est pas ce qu'elle voulait dire. »

J'ai fait un autre pas, collant ma bouche à l'oreille d'Ada. J'étais plus grande qu'elle, plus forte qu'elle. « Bien sûr que non. Comment ça se pourrait ? Alors que c'est moi qui l'ai empêchée de se disloquer ? Elle n'a pas pu vouloir dire ça. Il faudrait qu'elle soit folle pour sortir un truc aussi stupide, putain. »

Des larmes de colère montaient aux yeux d'Ada. « Je ne suis pas stupide », a-t-elle lâché, et on aurait dit une enfant débordant de douleur.

J'ai pris son visage dans ma main et mes ongles étaient dorés contre sa peau.

« Bien sûr que non, ai-je dit, d'une voix radoucie. Mais tu n'es pas une guerrière, Ada. Tous ces hommes veulent seulement te

baiser, et c'est mon boulot d'être là. Laisse-moi être forte pour toi. » J'ai appuyé mon front contre le sien, mais Ada s'est dégagée.

« Tu n'as jamais été assez forte pour dire non », a-t-elle répondu, et si elle l'avait dit avec douceur, ça aurait été une chose, mais son ton était cruel, on aurait dit moi. J'ai reculé et senti dans ma bouche un goût de colère fraîche.

« Va te faire foutre, ai-je dit. Tu sais qui je suis, tu sais ce que je dois faire. Je n'ai pas le choix.

— T'es dingue ? C'est moi qui n'ai pas le choix ! » Ada m'a poussée et j'ai titubé en arrière. « Pas toi, moi ! T'es juste égoïste !

— Moi, égoïste ? Je fais tout ça pour *toi*.

— Oh bon sang. » Ada a porté les mains à son visage et s'est mise à faire les cent pas dans le marbre. « Tu ne le fais pas pour moi, Asụghara, tu le fais parce que ça te plaît. »

Je l'ai regardée fixement. « Quoi ?

— Moi aussi j'étais là, tu te souviens ? Le grand frère d'Itohan ? » Elle s'est retournée pour me faire face. « Tu as pris plaisir à lui faire du mal, alors qu'il ne nous avait rien fait. Tu trouvais ça marrant. »

J'ai vu le mépris sur son visage et j'ai senti mon calme revenir.

Qu'est-ce que je fichais, à supplier une humaine de ne pas me bannir de sa chair ? Comme si elle en était seulement capable. Je me suis écartée pour aller m'asseoir à côté de Vincent, et puis j'ai essayé de raisonner la petite.

« Tout ce que nous faisons est une arme, Ada, tu piges ? Tu crois que personne ne nous a jamais ri au nez en voyant notre douleur ? Ne sois pas ridicule. Ce qu'ils nous font, nous le leur faisons. Simple. »

Saint Vincent a desserré le col de sa chemise et allumé une cigarette. Il avait la même odeur qu'Ewan. Ada s'est adossée au mur

et a croisé les bras.

« Je n'ai plus besoin de faire ça, a-t-elle dit. Je n'ai plus besoin de toi.

— Ah bon, vraiment ? » J'ai plissé les yeux face à la fumée qui sortait de la bouche de Vincent. « Et tu vas avoir besoin de qui maintenant ? Yshwa, celui qui ne te donne rien ? »

Ada m'a fusillée du regard et j'ai pris la cigarette de Vincent. Il s'est approché d'elle, l'a attirée dans ses bras.

« Asụghara t'aime, a-t-il dit, comme si je ne pouvais pas l'entendre. C'est juste qu'elle ne veut pas te laisser seule. »

Je leur ai brandi mon majeur sous le nez et j'ai soufflé un voile de fumée devant mon visage. Ada a secoué la tête en me regardant.

« Tu fais du mal à des gens que j'aime, tu ne comprends pas ? a-t-elle dit. Je ne peux pas me contenter de rester les bras croisés à te regarder faire.

— C'est pour eux que tu fais ça ? » J'ai éteint la cigarette. Peut-être qu'elle ne comprenait pas. « Ils l'ont mérité Ada. Ils l'ont tous mérité pour ce que nous avons subi.

— Arrête, ce n'est pas vrai, a-t-elle dit. Même ceux qui n'avaient rien à voir avec ça ? Même les innocents ? »

Quand je l'ai entendue dire ça, quelque chose s'est brisé en moi.

« Et nous, et notre innocence à nous ? » ai-je hurlé, et ma voix s'est fracassée contre le marbre et l'a fait voler en éclats. Des fissures ont parcouru les murs et le plafond, et Ada et Vincent se sont figés là où ils étaient. Je ne voyais plus rien d'autre que la couleur maternelle. « Notre innocence à *nous*, elle ne méritait pas qu'on *nous* épargne ? »

Les deux ont continué à me fixer.

« Non ? Eh bien alors dans ce cas, dis-moi *pourquoi* je devrais les épargner ! »

La chambre est devenue silencieuse, et j'ai vu d'abord les larmes de Vincent, mais je ne me suis pas rendu compte que je pleurais moi-même jusqu'à ce qu'Ada s'approche de moi et m'essuie doucement le visage. « Je n'avais pas réalisé. Je suis tellement désolée, a-t-elle murmuré, comme si ce n'était pas elle la victime. Je suis tellement désolée qu'ils t'aient fait du mal à toi aussi. »

Je ne voulais pas de sa pitié. « Je n'irai nulle part », lui ai-je dit, me dégageant de ses mains. Que pouvait-elle faire ? J'étais plus forte qu'elle ; ce marbre était mon royaume davantage que le sien. Alors je me suis faite de plus en plus grande, et elle était en train de dire quelque chose mais sa voix était faible, minuscule, et j'étais comprimée contre les murs de son esprit, poussant toujours plus jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'un point dans un coin, et que je n'entende plus sa voix.

Écoutez, je n'étais qu'une ombre affamée, rien de plus. Je m'accrochais aux hommes, et leur énergie me glissait entre les doigts comme un fruit collant, et quand on en avait fini, j'avais encore faim. Et après la fois d'après, j'avais encore faim. Et après la fois d'après celle d'après, j'avais encore faim. Je les aurais tous noyés. J'aurais rampé sur leurs corps centimètre après centimètre, lentement, plongé mes doigts dans leur gorge pour en arracher des sons. Je remplissais leur lit de secrets. Ada avait raison – je trouvais du plaisir dans le mal. La faim m'a fait faire beaucoup de choses qu'on pourrait interpréter de travers.

CHAPITRE XIV

Ebe onye dara, ka chi ya kwatụrụ ya.

Asụghara

Pour ma part, j'ai été loyale, à la fois envers Ada et envers les frèresœurs. Quand Ada a essayé de chercher de l'aide, j'ai fait beaucoup de choses pour l'en empêcher parce qu'elle était à moi, mais croyez-moi, je n'ai jamais voulu qu'elle se sente seule. Après avoir tenté de me tuer et avoir échoué, Ada a abandonné. Je n'ai éprouvé aucune joie à gagner ce combat. Ça ne me fait pas plaisir de la voir s'effondrer – il n'y a que lorsque ça arrive aux autres que c'est amusant. Saint Vincent et moi avons essayé de créer un foyer pour Ada dans son esprit, et ça avait du sens, en tout cas pour moi. Vous ne savez pas ce que c'est de partager une vie et un corps, de contempler les jours, les mois et les années qui s'écoulent péniblement, les gens qui passent, un petit tour et puis s'en vont, de regarder Ada essayer de nous échapper, de la voir échouer, de la voir parvenir à mieux nous aimer, en fin de compte.

J'ai même fini par laisser Ada voir ses psys, puisqu'elle n'en démordait pas. Je me souviens d'une séance avec une femme d'âge

mûr qui avait des mèches grises dans les cheveux. Ada était assise là, elle frottait le dos de sa main gauche avec l'autre, parcourant le tendon qui menait au majeur, l'effleurant légèrement du bout des doigts jusqu'à le sentir rouler de part et d'autre. C'était un truc qu'elle faisait souvent, juste pour se rappeler qu'elle possédait un corps physique. Elle se parlait aussi à elle-même, dans sa tête, et j'entendais le calme forcé qu'elle insufflait à sa voix.

« C'est bon, ma belle, tu vas bien. Juste une heure, et on pourra s'en aller. Tout le monde va bien, ma belle, c'est bon. »

La femme aux cheveux grisonnants était en train de parler, mais Ada avait cessé d'écouter. J'ai jeté un œil alentour dans le cabinet, me demandant combien de fois nous étions venues. Je ne suivais pas toujours ce que faisait Ada, et les choses m'échappaient facilement quand je n'y prêtais pas attention.

« Avez-vous des questions ? a demandé la femme. Des commentaires ? Des inquiétudes ? »

— Aucune », a répondu Ada.

La psy a noté quelque chose, son stylo grattant silencieusement. « Comment envisagez-vous votre avenir ? » a-t-elle demandé.

Sans réfléchir, Ada a laissé échapper la vérité. « Avec indifférence. »

Les traits de la psy se sont aiguisés. « Pourriez-vous développer ? Quand vous pensez à l'avenir, quelles sont les émotions qui vous viennent exactement ? »

Ada a haussé les épaules. « L'indifférence. »

La psy a continué à insister, et tandis qu'elle parlait Ada ne cessait d'avoir des absences au beau milieu de ses phrases, puis de revenir à elle. La psy posait encore et toujours les mêmes questions, les reformulant comme si Ada n'allait se rendre compte de rien. Mais

peu importait le nombre de tournures différentes : Ada n'avait pas de réponse.

« Et Asụghara ? » a demandé la femme, et d'un coup je lui ai prêté toute l'attention du monde.

« Comment est-ce qu'elle connaît mon nom, putain ? » ai-je sifflé à l'intention d'Ada, mais celle-ci m'a ignorée.

« Est-ce qu'il y en a d'autres ? » a continué la psy, et j'ai regardé Ada en retenant mon souffle. Je voyais bien qu'elle n'avait pas envie de mentir. Elle avait déjà menti une fois, quand la femme lui avait demandé comment elle avait l'intention de se suicider, ce que même Ada savait être une question vraiment stupide. Pourquoi est-ce que quelqu'un révélerait un projet de suicide… pour qu'on puisse l'empêcher ? Totalement absurde.

Mais je voyais bien qu'en fait Ada envisageait de parler de Saint Vincent à cette femme, cette sale étrangère. J'ai étendu la main sur tout le marbre et j'y ai enfoncé un millier de pointes. La douleur parviendrait à Ada, qu'elle s'efforce de m'ignorer ou pas.

« On ne parle pas de Vincent, lui ai-je rappelé. T'as plutôt intérêt à la fermer, putain. »

« Je ne suis pas à l'aise pour parler de ça », a répondu Ada avec obéissance, et la psy n'a pas insisté.

Pendant le reste de la séance, Ada a dessiné des lignes imaginaires sur sa tempe en s'enfonçant l'index dans la peau, et la pression l'empêchait de se disloquer. Elle suivait le contour de ses sourcils et essayait de trouver les mots pour raconter à la psy ce que j'avais fait à son esprit. Mais ces mots, je les ai étranglés, je les ai fait pourrir dans sa gorge – il n'y aurait pas d'appel à l'aide.

Quand Ada a enfin quitté le cabinet, j'ai attendu que ses pieds se posent sur le perron en pierre, au-dehors, avant de me mettre à hurler.

« Putain, mais qu'est-ce que tu croyais foutre là-dedans ?

— Calme-toi, a dit Ada. On va bien. Ça va.

— Non, ça ne va pas ! Pourquoi il a fallu que t'ailles parler à cette femme ?

— J'avais du mal à me concentrer sur mes études, Asụghara, tu ne te souviens pas ? Je voulais juste consulter pour ça.

— Mais ce n'est pas de ça qu'elle parlait là-dedans. Elle connaissait mon nom ! Qu'est-ce que tu lui as raconté ?

— Rien ! Presque rien. Elle a posé quelques questions. »

J'ai secoué la tête. Le mal était déjà fait ; il ne me restait plus qu'à prendre les choses en main à partir de maintenant. « Bon, pas la peine que tu y retournes », ai-je dit à Ada.

Elle a froncé les sourcils. « La psy a dit que parfois j'aurais l'impression de ne pas avoir besoin d'aide. Elle a dit que je devrais ignorer cette impression. »

J'ai levé les yeux au ciel. « Ne sois pas idiote, tu ne peux pas m'ignorer. J'ai dit que tu n'y retournerais pas. O.K. ?

— Écoute, ça ne me plaît pas non plus, Asụghara, mais je crois que c'est une bonne idée de me faire aider.

— On dirait que tu ne m'écoutes pas, Ada. Je ne veux plus que tu la revoies. »

Ada a serré les mâchoires, se préparant à me répondre, mais j'en avais assez d'argumenter avec de la chair. J'ai rassemblé du pouvoir dans ma main et l'ai frotté contre le marbre, projetant à travers son crâne un éclair de douleur intense. Ada a lâché un cri en s'agrippant la tête, mais je n'ai pas arrêté. J'ai enfoncé mes poings dans le marbre et lui ai fendu la tête en deux avec une migraine fracassante, et ça a marché. Elle n'est jamais retournée voir cette psy.

C’est comme ça que j’ai réussi à protéger tout le monde, à nous protéger des docteurs, des diagnostics et des médicaments dont ils auraient sûrement gavé Ada s’ils avaient réussi à voir à quoi ressemblait vraiment son esprit. J’avais besoin qu’elle ne compte que sur moi, pour pouvoir la ramener à la maison, pour que nous retrouvions nos frèresœurs et que tout soit comme si rien de tout cela n’était jamais arrivé. La route qui monte est aussi celle qui descend.

Ce n’est pas facile de persuader un être humain de mettre fin à sa vie – ils y sont très attachés, même quand elle les rend malheureux, et Ada n’était pas différente. Mais ce n’est pas la décision de retraverser qui est difficile : c’est la traversée elle-même. J’avais de grands espoirs, sha, puisqu’Ada souffrait beaucoup. C’était toujours plus facile de faire avancer mes plans quand elle souffrait, et pour être honnête, elle souffrait tout le temps, mais cette fois-là c’était différent. Cette fois-là, il s’agissait d’Ewan.

Ada et Ewan s’étaient vus par intermittence depuis qu’elle avait eu son diplôme, communiquant par messagerie instantanée et par e-mails, avant de se retrouver finalement sur la côte texane, où il l’a plaquée contre une Jeep jaune à toit souple et lui a dit qu’il était tombé amoureux d’elle au premier regard, il y a tout ce temps dans cette chambre bleue. C’était comme s’il avait oublié qu’il l’avait quittée en Virginie, à l’époque où il lui avait dit que c’était sa copine qui le rendait heureux. Et maintenant voilà qu’il débordait d’aveux tout neufs.

« Tu es la femme dont j’ai rêvé toute ma vie, mais je n’ai rien à t’offrir, a-t-il dit – il était bourré. Tu mérites tellement plus que ce que j’ai à proposer. Tu me donnes l’impression que je peux réaliser tous mes rêves. »

Le vent soulevait la poussière autour d'eux. La ville où ils se trouvaient était proche de la frontière méridionale.

« Je suis incapable d'imaginer ma vie si tu n'en fais pas partie. »

Dans le marbre, Ada s'est tournée et m'a chuchoté : « Il me trouve trop belle pour être vraie.

— Tu l'es », ai-je répondu d'un ton acerbe. Je n'allais pas commettre l'erreur de retomber amoureuse d'Ewan. Elle pouvait y aller toute seule si elle y tenait. Moi, j'étais sur Skype avec un des amis d'Ewan, à peine quelques semaines plus tôt, à regarder le garçon se déshabiller, avec ses yeux bleus étrécis par le désir. Nous étions dans le New Jersey parce qu'Ada y rendait visite à des amies chrétiennes, et elle se trouvait dans la même chambre que ces braves filles alors que le garçon caressait son érection dans la fenêtre Skype. J'ai tourné l'écran de l'ordinateur portable hors de portée de leurs regards, et j'ai trouvé ça à mourir de rire – elles seraient devenues dingues si elles avaient su ce que je regardais. Comme la plupart des gens, elles continuaient à croire qu'Ada n'était toujours qu'Ada. J'ai gardé mes écouteurs pendant qu'il frémissait et gémissait, arrosant de sperme son ventre musclé.

Ewan et lui jouaient ensemble au tennis au Texas, alors je savais que ça n'irait pas plus loin, mais quand même, le jeu était marrant. J'ai envoyé des photos d'Ada au garçon, sa peau nue et brune.

« Je ne fais plus autant de sport qu'avant, ai-je ajouté.

— Tu as le plus joli corps que j'aie jamais vu », a-t-il dit, et c'est là que j'ai su que je pouvais l'avoir. Ce n'était pas une surprise – ça ne l'est jamais.

C'est lui qui était venu chercher Ada à l'aéroport au Texas et l'avait menée auprès d'Ewan. Il est même sorti boire des coups avec eux ce soir-là, et n'a jamais rien mentionné à Ewan de tous les trucs obscènes qu'il avait dits et faits sur le verre aplati d'un écran

d’ordinateur, et tout ça pour moi. J’aimais bien ce garçon. C’était une mauvaise personne – il était presque aussi intéressant que Soren. J’aurais aimé le baiser, mais Ada avait choisi Ewan et il n’y avait pas d’échappatoire.

Elle était naïve, sha. Elle croyait vraiment que les choses changeraient après qu’Ewan lui avait dit qu’il l’aimait, mais bien sûr, ça n’a pas été le cas. Il avait toujours sa copine et se comportait comme si ses aveux contre la Jeep jaune n’avaient jamais eu lieu. Il y a beaucoup de choses que je peux dire au sujet d’Ada, mais même elle a ses limites, et elle a donc rompu avec lui, et Ewan n’a pas cherché à se battre. C’était leur deuxième rupture, si on compte celle de la Virginie, et franchement, je n’aurais pas laissé faire toutes ces tergiversations absurdes si ça avait été n’importe qui d’autre. Mais c’était Ewan, et la roue a donc continué à tourner. Cette fois, plus d’e-mails, plus de contacts, et Ada s’est retrouvée drapée dans son premier véritable chagrin d’amour. J’ai essayé d’aider, de la distraire avec de nouveaux amants, mais elle était inconsolable. La petite n’arrivait même plus à écouter la plupart de ses disques, parce que c’est lui qui les lui avait offerts, et toutes les chansons lui rappelaient les moments passés au lit avec lui, alors que dehors c’était l’hiver. C’était pathétique. Je l’avais aimé aussi, à ma manière, mais après son départ, j’ai su que ça avait été une erreur. Ewan n’était qu’un homme, après tout, rien que de la chair – un exemple classique de chair égoïste, en plus. Par ailleurs, c’était surtout avec moi qu’il avait passé du temps, pas avec elle, et je savais bien que nul ne pouvait contempler dans mes yeux le reflet de ses désirs les plus sales, et choisir de rester quand même.

Au milieu de la douleur d’Ada, je continuais à chercher une fenêtre qui me permette de la ramener à la maison. Elle n’avait pas la force de se battre contre moi, et mon plan aurait pu marcher à

cette époque, sauf que ce jour-là, Ada a reçu un appel d'un numéro qu'elle ne connaissait pas. Quand elle a décroché, la voix d'Ewan s'est déversée dans son oreille.

« Ma copine et moi avons rompu, lui a-t-il dit. Ça n'avait rien à voir avec toi. Mais tu m'as dit de ne pas revenir à moins d'être célibataire et prêt à me battre pour toi, et je le suis. »

Je n'avais aucune chance face à ce genre de déclaration, et quand j'ai vu toute la joie que le fait de récupérer Ewan apportait à Ada, je n'ai même pas voulu essayer. Je suis cruelle, certes, mais pas à ce point-là. Elle était heureuse et il était différent. Je le savais parce que je n'aimais pas cette version de lui. À l'époque de la Virginie, Ada n'avait même jamais eu son numéro de téléphone, mais cette fois-ci, Ewan l'appelait tous les soirs. Il était incapable de s'endormir sans entendre sa voix, il a parlé d'elle à sa mère, et quand Ada a eu des difficultés dans ses études, il est resté au téléphone avec elle pour lui dire à quel point il croyait en elle.

« Il est en train de se remettre de sa rupture, lui ai-je dit. Tu vas voir.

— Je sais », a répondu Ada, mais elle était amoureuse de lui. La seule chose que je pouvais faire, c'était observer.

Ewan lui a raconté les vacances précédant sa rupture avec sa copine, quand il rentrait en Irlande et montrait des photos d'Ada sur Facebook à tous ses amis. « Je leur disais que si je n'étais pas avec mon ex, j'épouserais cette fille en un clin d'œil. »

Ada lui parlait tous les jours, et tout était tout beau, tout neuf, tout frais. Ça la rendait heureuse. Un soir, Ewan lui a demandé quelle était la pire chose qu'il lui ait jamais faite, et Ada a tressailli à ce souvenir, mais lui a raconté quand même la dernière fois où ils avaient couché ensemble en Virginie.

« Je t'ai dit que je t'aimais. Tu m'as dit de fermer ma gueule. »

J’étais surprise de l’entendre raconter ça – je pensais que c’était moi qui l’avais dit, pas elle. Peut-être que nous nous confondions plus que je n’en avais conscience.

« C’était vraiment dégueulasse, disait-elle. J’ai eu l’impression d’être… »

Elle s’est interrompue. Y avait-il un mot pour décrire cette humiliation particulière ?

À l’autre bout du fil, Ewan a pris la parole dans le silence. « Je t’ai donné l’impression que tu ne valais rien, a-t-il répondu, et puis il s’est mis à pleurer. C’est la seule chose que tu m’aies jamais demandée – ne pas te mentir et ne jamais te donner l’impression que tu ne valais rien. Je suis tellement désolé, Ada. »

J’ai écouté avec stupéfaction tandis qu’il s’excusait pour tout ce qu’il lui avait fait. Ada l’a écouté avec moi, tout aussi surprise. « Ce n’est peut-être pas une si mauvaise idée de l’aimer à nouveau, lui ai-je dit. Si c’est ce que tu veux. »

Ada a penché la tête et écouté Ewan d’un air pensif. « En fait, a-t-elle répondu, je ne suis pas sûre. »

Elle continuait à réfléchir, à jauger ce nouvel Ewan, et chemin faisant il lui a révélé qu’il entretenait lui aussi une relation intime avec Yshwa. J’ai levé les yeux au ciel en entendant ça, mais je savais que c’était important pour Ada, être avec quelqu’un qui aimait Yshwa comme elle. Ce mois de novembre-là, Ada a repris un avion vers cette petite ville frontalière du Texas, pour passer Thanksgiving avec Ewan.

Il prétendait qu’il l’aimait depuis longtemps, mais je connaissais Ewan. Il n’aurait jamais quitté la sécurité de son ancienne relation sans savoir que l’amour fou d’Ada serait là pour le rattraper. Ce n’était pas grave, c’était humain. No wahala. Par ailleurs, il l’aimait vraiment, peut-être avec plus d’abandon encore qu’elle ne l’aimait

elle, parce que, comme il l'avait prédit, elle changeait sa vie. Il n'était pas nécessaire de faire semblant avec elle, parce qu'Ada savait exactement qui il était dans ses pires moments, alors Ewan a plutôt essayé de lui montrer qui il pouvait être au meilleur de lui-même. Je continuais à attendre ses mains cruelles, la version de lui que je connaissais et que j'aimais, mais il n'offrait que douceur à Ada.

La première fois qu'elle s'est retrouvée au lit avec ce nouvel Ewan, Ada m'a appelée comme d'habitude, mais pour la première fois depuis mon arrivée fracassante par la fenêtre pour voler à son secours, je n'étais pas là. Je ne suis pas venue.

Ewan donnait des coups de rein à l'intérieur d'Ada tandis qu'elle retenait ses larmes, la panique hurlant dans son ventre parce qu'elle n'était pas censée être comme ça, pas avec lui, pas avec celui qu'elle aimait et qui l'aimait. Après qu'il a joui, Ada s'est mise à pleurer.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? a demandé Ewan, nu et dans tous ses états, la serrant contre lui tandis qu'elle sanglotait. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Ce ne sont pas de mauvaises larmes, a-t-elle répondu, pour le rassurer. Je n'avais jamais encore connu le sexe sans masque. Il y a toujours cette autre couche dure au-dessus du vrai moi. » Ada avait l'impression d'être folle en essayant de me décrire, et Ewan s'est contenté de la serrer plus fort.

« Tu n'as pas besoin de masque, a-t-il dit. Je ne te ferai plus de mal. »

Mais elle se trompait – c'était de mauvaises larmes, c'était une crise de panique qui la renvoya dans le marbre. L'intérieur de sa tête était le seul endroit vraiment sûr. Ewan n'était qu'un étranger pour nous. Vincent a posé la main au centre de son dos tandis que la panique s'emparait de sa poitrine.

« Respire », a-t-il dit.

Je suis restée à côté, horrifiée, à la regarder sangloter. Elle a levé vers moi des yeux rougis.

« T'étais où ? s'est-elle écriée dans un souffle, volant en éclats sous la main de Vincent, tandis que des morceaux d'elle grouillaient par terre. Pourquoi tu m'as laissée ? T'avais dit que tu ne me quitterais jamais ! J'étais toute seule ! »

J'ai continué à la regarder et tout ce qui me venait à l'esprit, c'est que j'avais tellement peur, et je n'avais jamais eu peur avant ça. « Je ne te trouvais pas, ai-je murmuré. Je ne savais pas où tu étais, Ada, je te jure. Je ne pouvais pas t'atteindre. »

Elle sanglotait contre le marbre et mon cœur s'est brisé.

« C'est peut-être parce que c'était lui ? ai-je essayé de deviner. Peut-être que tu n'as même pas eu conscience que tu me renvoyais, mais je te jure, je ne savais pas comment te trouver. » La culpabilité était trop forte. Une simple promesse – tu n'auras jamais à les sentir bouger en toi. Je serai là. Ce sera en moi qu'ils s'enfonceront parce qu'ils ne peuvent pas me faire de mal.

Et maintenant voilà qu'Ada était allée s'amouracher d'un homme qui avait le pouvoir de m'éloigner. Il allait la détruire.

« Il ne peut pas nous forcer à partir, a dit Vincent, parce qu'il voyait à travers la brèche de mon cerveau ouvert. On sera toujours là avec toi, Ada. Et si on dort un peu plus parce que tu l'as, lui, c'est peut-être une bonne chose. Même s'il s'en va, on sera là pour ramasser tes morceaux. On sera toujours là, hein ? On te le promet. Pas vrai, Asụghara ? »

J'ai hoché la tête, parce que ma gorge était trop serrée pour des mots. Cela ressemblait trop au jour de ma naissance, la façon dont Ada avait été pénétrée et blessée.

« Tu es en sécurité désormais, ai-je réussi à dire. On ne te quittera jamais. »

À genoux auprès d'elle, j'ai serré sa main dans la mienne.

« Respire », a dit Vincent.

Les choses ont dû s'améliorer. Je ne me souviens pas tellement – je dormais davantage, exactement comme Vincent l'avait prédit. Je laissais vivre Ada parce qu'Ewan la rendait heureuse, et honnêtement, cette fille méritait un peu de bonheur. Il a quitté le Texas et s'est installé dans les environs de Boston avec elle. Ils ont pris leur premier appartement ensemble là-bas. Il l'a demandée en mariage dans une bibliothèque de Cambridge, ils se sont fiancés et Saachi était furieuse, mais elle s'est radoucie après l'avoir rencontré, et quand elle a compris qu'Ada allait l'épouser, avec ou sans son approbation. Alors Saachi est partie avec Añuli en Irlande pour rencontrer la famille d'Ewan, qui organisait une fête de fiançailles pour Ada et lui. À leur retour aux États-Unis, Ewan et Ada se sont mariés discrètement à Manhattan, à l'hôtel de ville, et Ewan avait les larmes aux yeux en prononçant ses vœux. Ils ont emménagé à Brooklyn, se sont inscrits en troisième cycle, et ont pris un chat qu'ils ont baptisé Jagger le Prophète.

J'ai laissé Ada à sa nouvelle famille. Quand elle venait s'asseoir à mes côtés dans le marbre, nous parlions comme de vieilles amies, comme si nous n'avions jamais projeté de nous assassiner mutuellement.

« Il veut qu'on soit égaux », m'a-t-elle dit.

J'ai croisé les jambes et froncé les sourcils. « C'est-à-dire ? »

Ada a rougi. « Pendant le sexe. » Je l'ai fixée et elle a haussé les épaules, puis les a laissées retomber en serrant ses genoux contre elle. « Tu sais, sur un pied d'égalité. Qu'aucun des deux n'aie plus de pouvoir sur l'autre. »

J’ai ri. « Mais c’est impossible. »

Ada a de nouveau haussé les épaules en tripotant un ongle cassé. « Qui sait, a-t-elle répondu.

— Ça ne marche pas comme ça, Ada, pas quand les vêtements tombent.

— Tu veux dire, pas quand tu es là. »

Oh. Je ne m’étais pas rendu compte que je continuais à l’aider sur ce point, mais c’était logique. J’étais en mode automatique à ce stade, une coquille qu’elle pouvait tirer sur elle, que je dorme ou non. « Il faut croire que je suis toujours là quand les vêtements tombent, ai-je répondu. La promesse doit encore tenir.

— Ouais, a-t-elle dit. On ne peut pas changer ça ? »

J’ai secoué la tête en prenant la paume de sa main. « C’est juste que tu n’en es pas capable, désolée. Ou plutôt, que nous n’en sommes pas capables. » Ada a regardé mes ongles glisser entre ses doigts tandis que je lui massais la main. Tous mes os étaient légèrement plus longs que les siens.

« Comment est-ce que tu vas ? » a-t-elle demandé.

Je lui ai fait la grimace. « Je vais bien. Je viens quand tu as besoin de moi, comme maintenant. »

Ada a eu l’air un peu honteuse. « Je suis désolée de ne pas avoir été très présente ces temps-ci.

— Ce n’est pas grave. Tant que tu te souviens qu’on ne peut pas être séparées, Ada. Sans nous, tu n’es rien – tu ne ressentiras rien, tu ne verras rien, tu n’écriras rien. Tu dois être en paix avec nous, tu piges ? Nous sommes toi.

— Ouais, je sais que je dois m’en souvenir, a-t-elle répondu. Sinon je me réveille sans savoir qui je suis.

— Exactement. » Je lui ai tapoté la main. « Nous sommes le tampon entre toi et la folie, nous ne sommes pas la folie. »

Elle a aquiescé. « Où est Saint Vincent ?

— Il dort. Tu veux que je l'appelle ?

— Non, laisse-le se reposer. » Elle m'a regardée faire craquer ses articulations l'une après l'autre. « Je n'ai pas envie de te perdre, a-t-elle dit, d'une petite voix.

— Biko, combien de fois il faut que je te le dise ? On ne va nulle part. » Elle a fait la moue et j'ai levé les yeux au ciel. « Ada, arrête de te sentir coupable d'être heureuse avec Ewan. On va bien. »

Elle a rougi et baissé les yeux. « Il veut que je me donne totalement à lui. »

Je l'ai regardée, perplexe. « Quoi ?

— Totalement. Tu sais. Tout de moi. Comme lui s'est donné à moi. »

Je n'ai pas aimé la façon dont elle l'a dit, avec une pointe d'espoir, alors j'ai essayé d'y aller en douceur. « Moi, je ne crois pas que ce soit possible, sha.

— Pourquoi pas ? Est-ce que ce n'est pas ce qu'on est censé faire quand on est amoureux ? »

J'ai grogné et lâché sa main. « Ma chérie, ça n'a rien à voir avec l'amour. »

Elle a froncé les sourcils. « Alors qu'est-ce que c'est ? »

Je l'ai regardée et, je le jure, si j'avais pu libérer Ada sur-le-champ pour qu'elle aime, qu'elle soit heureuse et normale, je l'aurais fait. Mais ce n'est pas moi qui suis à l'origine de tout ça et je ne savais pas comment arrêter les choses, seulement comment les achever.

« Qu'est-ce que c'est ? » a-t-elle demandé.

J'ai pris une profonde inspiration et espéré une grâce. « Écoute, tu ne peux pas te donner à lui, parce que ce que tu veux donner ne t'appartient pas. C'est tout. Désolée. »

Ada a mis une minute à comprendre, à se rendre compte qu'elle était enfermée sous clé, que toutes les parties d'elle qu'il désirait, ces parties qu'elle voulait donner, ces parties capables de compléter l'amour qu'ils partageaient – toutes ces parties avaient disparu. Ou si ce n'était pas le cas, elles avaient été rangées dans un endroit si lointain que même Ada ne pouvait les atteindre, et encore moins Ewan. J'ai regardé son visage s'affaisser, et quand elle s'est mise à pleurer, je l'ai serrée dans mes bras et lui ai murmuré des excuses pendant ce qui semblait une éternité.

Après cela, ce n'était qu'une question de temps. Ewan voulait ce que voudrait tout homme amoureux : une femme qui supporte la tendresse, et dont l'essence même ne soit pas enfermée dans un océan noir. Il voulait une douce lune entre ses mains, et il a récolté un soleil brûlant. Ada n'avait pas le choix – elle lui aurait tout donné si elle avait pu, rien que pour le rendre heureux. Il avait cessé de boire pour elle, cessé de fumer, arrêté les drogues, tout. Mais je lui avais fait une promesse et nous étions toutes les deux enfermées à l'intérieur, condamnées à jouer nos rôles sans relâche. Ça lui brisait le cœur et je ne supportais pas de la voir souffrir autant, alors j'ai repris les rênes et je l'ai éloignée, parce que leur mariage brûlait, et que j'essayais de la protéger. Ada et moi avons mis des années à nous apercevoir que j'avais tout foutu en l'air, qu'ériger un mur entre elle et Ewan avait tué la moindre chance qu'ils auraient pu avoir de s'en sortir tous les deux. Au moment où il en est venu à la supplier, cela faisait longtemps qu'elle n'était plus là, et je l'ai rejeté. Mais pour parler franchement, même si Ewan et elle s'étaient davantage battus pour que ça marche, ils auraient sans doute perdu quand même. La seule chose qui aurait pu les sauver aurait été que je n'aie jamais existé, qu'Ada ne soit pas divisée comme elle l'était, ou

qu’elle soit capable de me contrôler. On pourrait passer la journée à dresser une liste de trucs impossibles.

Quand Ewan a quitté leur appartement, il buvait de nouveau, fumait des cigarettes par paquets entiers, et sniffait de la coke dans de minuscules toilettes du West Village. Il a abandonné ses études, laissant à Saachi un énorme emprunt qu’elle avait cosigné pour lui, et puis il s’est enfui du pays. C’est à ce moment-là que j’ai su que j’avais eu raison, qu’il avait toujours été faible, que c’était une bonne chose qu’Ada n’ait pas pu se donner à lui, parce qu’il l’aurait détruite ; il n’était rien d’autre qu’une saloperie de bon à rien d’humain.

Il était temps que je revienne et que j’arrange les choses. J’avais laissé Ada savourer son quart d’heure au soleil. Elle avait connu l’amour, elle avait goûté au bonheur, et tout avait mal tourné. Pas grave, c’est la vie, abi ? No wahala. Mais je détenais toujours une vérité plus vaste, une vérité meilleure. Ça avait été bon d’être de chair. Ce serait encore mieux de rentrer à la maison.

CHAPITRE XV

‘Nwa anwụna, nwa anwụna’ : nwa nwụọ ka anyị mara
chi agaghị efo.

Ada

Ma mère ne dort pas de la nuit.
Elle s’inquiète. C’est dans l’ordre des choses
quand des dieux froids vous donnent un enfant.
Je dors comme une gousse d’opium.

Elle s’inquiète. C’est dans l’ordre des choses.
Si jeune et déjà folle, voyez-vous :
je dors comme une gousse d’opium.
Les jours de répit, je hurle.

Trop jeune et déjà folle, voyez-vous,
les autres impatients de me prendre.
Seuls les jours de répit, je hurle,
carcan de chair et peau brûlante.

Les autres impatients de me prendre,
de boire à mes abîmes.
Carcan de chair et peau brûlante,

J’ai voulu mourir de ce corps.

J’ai bu moi-même à mes abîmes,
ma mère ne peut me protéger.
J’ai voulu me soustraire à ce corps,
les spectres la menacent de leurs griffes.

Ils salivent au pied de son lit.
Quand des dieux froids vous donnent leur enfant,
assurez-vous de la garder en vie.
Ma mère ne dort pas de la nuit.

CHAPITRE XVI

Ton cimetière a des allures de fête.

Asụghara

Quand Ewan est parti, j'étais fatiguée, alors j'ai laissé Saint Vincent occuper davantage le devant de la scène. Il habillait Ada avec des jeans skinny de chez Uniqlo, des tee-shirts en coton épais et un binder, un débardeur noir moulant qui nous aplatissait la poitrine en ne laissant qu'une légère protubérance, presque rien. Saachi était dans tous ses états.

« Tu es dans une mauvaise passe, a-t-elle dit au téléphone. Tu n'es pas stable. »

Ada a ri et l'a ignorée. Saint Vincent sortait dans des clubs aux murs capitonnés de satin et aux rideaux de velours rouge, où il embrassait des femmes avec la bouche d'Ada. J'ai calculé que si un comprimé de cyclobenzaprine prescrit pour la sciatique d'Ada était capable de la mettre K.-O. pendant treize heures, alors tout un flacon pourrait facilement la ramener chez elle. Les choses se sont précipitées à un rythme effarant. Ada s'est fait hospitaliser dans un

service psychiatrique que je l'ai poussée à quitter dès le lendemain. Chima a pris un vol pour New York.

C'était bizarre de voir sa présence massive dans la petite cuisine jaune d'Ada. Depuis le jour de ma naissance, je n'avais pas vraiment fait attention à la fratrie de chair d'Ada ; mes frèresœurs m'intéressaient beaucoup plus. Mais Chima et Añuli comptaient énormément aux yeux d'Ada, et elle avait toujours quelque chose sur le feu avec eux, tel ou tel nouveau petit conflit. Elle voulait que Chima la sauve, comme un grand frère, qu'il la protège, mieux que moi. Elle croyait qu'il était là à cause de son hospitalisation, et d'une certaine façon, c'était vrai.

« J'ai quelque chose à te dire, a-t-il annoncé. Maman et moi avons pensé que ce serait mieux pour toi de l'entendre de vive voix, comme tu viens juste de sortir de l'hôpital. »

Ada s'est assise à sa table de cuisine Ikea immaculée et a regardé son frère, face à elle. Je les observais paresseusement, détendue maintenant que nous avions échappé à ce foutu asile. Il était calme ; Chima était toujours calme.

« Uche est mort », a-t-il dit, et le cœur d'Ada a vacillé.

Uche était le cousin d'Ada, le fils unique d'un des grands frères de Saul, De Simon. Quand Ada était petite, avant le réveil de tout le monde, elle adorait aller à Umuahia, la ville où elle était née. L'un des souvenirs les plus vifs qu'elle en gardait était le jour où elle avait été convoquée par les anciens, assis sous l'arbre, au bord de la route qui tournait vers la concession de leur famille. Ils avaient examiné son visage de près, le tournant à la lumière, orientant sa mâchoire de leurs mains veinées.

« C'est vrai, affirma l'un d'entre eux. Celle-ci ressemble à nwa Simon. »

Les autres opinèrent en signe d'approbation, et Ada sentit une chaleur se répandre dans sa poitrine. Ressembler à Uche signifiait qu'elle avait sa place quelque part. C'était comme s'ils disaient : nous voyons notre sang dans ton visage, tu es l'une des nôtres. Toutes les histoires qu'Ada connaissait sur Uche venaient de Chima quand ils étaient enfants, des choses qu'il avait entendu Saul ou Saachi dire, ou qu'il prétendait savoir parce qu'il était l'aîné. Uche vivait à Londres. Uche sortait avec des hommes. Uche et De Simon ne s'étaient pas parlé depuis plus de dix ans. Ça ne plaisait pas à Saachi qu'Uche et De Simon ne se parlent plus.

Quand la famille d'Ewan avait organisé cette fête de fiançailles à Dublin, Uche était venu de Londres avec son compagnon, un Danois discret nommé John, qui travaillait avec les astronautes. J'étais alors en sommeil, me contentant d'observer le bonheur d'Ada. Dès l'arrivée de Saachi et Añuli des États-Unis, le courant est passé immédiatement entre John et cette dernière. Ils ont passé la fête de fiançailles à faire des bulles dans un coin tous les deux. Uche était désormais plus âgé ; le visage affûté par ses pommettes saillantes, il possédait des yeux d'aigle enfoncés sous ses sourcils. Ada ne ressemblait plus à son cousin – les anciens devaient faire référence à l'époque où il était enfant – mais Uche et elle ont dansé ensemble sur la surface de bois du dance floor, et plus tard cette année-là, il est venu aux États-Unis pour rendre visite à Saachi et Añuli dans le désert du Sud-Ouest. Quand Ewan est parti, quand tous ont découvert qu'Ada sortait avec des femmes et se sont mis à péter les plombs, Uche a été le seul de la famille à réellement comprendre, à l'aimer et à lui dire qu'il était fier. Il devait revenir en visite ce mois de novembre, avait-il dit, à New York, pour voir Ada, mais il avait fait une embolie pulmonaire et s'était effondré à Londres en octobre, et il était mort.

J’étais furieuse. C’était comme si rester en vie ne faisait que laisser à tous les autres le temps de vous abandonner. Chima est resté quelques jours à New York et a accompagné Ada chez une psy.

« Tu sais que tu n’as pas pleuré ? lui a-t-il dit là-bas. Tu n’as jamais cessé de sourire. »

Ada a souri poliment, à lui et à la psy. J’ai gardé mes doigts accrochés aux commissures de sa bouche jusqu’au départ de Chima.

Plus tard cette année-là, Ada était chez sa petite amie Donyen, à Flatbush, et discutait au téléphone avec Saachi. Sa sacoche débordait des cadeaux de Noël que celle-ci lui avait expédiés, des M&M’s qui se répandaient sur le plancher et une chaussette pleine de souris en peluche et de baguettes à plumes, des jouets envoyés par Saachi pour les chats d’Ada.

« Je refuse d’emballer des cadeaux pour des animaux, disait Ada à sa mère, une épaule relevée pour maintenir son téléphone contre son oreille. C’est ridicule.

— Accroche simplement la chaussette, lah », a répondu Saachi. Sa voix grésillait à l’autre bout de la ligne. « Ouvre-la le jour de Noël. »

Ada a ri et j’ai souri à l’intérieur d’elle. Toute cette conversation était absurde, mais parfois même moi j’étais rassurée par le fait que la voix de Saachi soit si familière, qu’Ada reconnaisse son écriture au premier coup d’œil, que les gens confondent souvent la sienne avec celle de sa mère, comme si l’encre révélait le lien qui les unissait.

« Est-ce que c’est toi qui as utilisé la carte téléphonique ? » a demandé Saachi, changeant de sujet. Tous ses enfants avaient le code de la carte, pour les appels internationaux qu’ils avaient besoin

de passer : à la mère de Saachi à Kuala Lumpur, à Saul au Nigéria, peu importe.

« Ce n'est pas moi, a répondu Ada. Je crois que la dernière fois que je l'ai utilisée c'était pour appeler en Angleterre. » Elle a froissé un bout du papier du colis. J'ai bâillé en m'étirant dans son esprit. « Attends, a-t-elle continué, au fait, tu as appelé Uche ? Tu devais le faire. Tu as appelé Uche ? »

Il y a eu une pause du côté de Saachi. « Tu veux dire John », a-t-elle répondu. J'ai senti le choc dans la gorge d'Ada. La dernière fois qu'elle avait entendu la voix d'Uche, il était dans le désert, en train de se moquer des goûts vestimentaires d'Añuli. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle avait oublié qu'il était mort, au lieu d'être quelque part, leur sang commun courant sous son visage.

« Oui, est-elle parvenue à s'étrangler. Je voulais dire John. »

Ada est sortie avec Donyen jusqu'à la fin de l'été suivant. Elle vivait toujours dans l'appartement qu'elle avait partagé avec Ewan quand ils étaient mariés, briques apparentes dans la chambre, hauts plafonds, une touche de fuchsia sur un mur. Elle avait de nouveaux amis intéressants : des gens capables de voir au-delà de la chair ; des gens qui priaient les dieux, se laissaient chevaucher par eux ; des gens qui captaient les messages, même quand ils n'avaient pas particulièrement envie d'écouter. Ses amis ont commencé à lui dire certaines choses.

« On a peur pour toi, disaient-ils.

— C'est comme si tu étais sur le fil du rasoir entre vivante et morte, comme si au moindre écart tu pouvais basculer dans un sens ou dans l'autre.

— La première fois que je t'ai rencontrée, j'ai dit à un autre ami que tu étais adorable, mais que j'avais le pressentiment que tu allais bientôt mourir. »

J’étais impressionnée. C’était bon d’être vue. Aucun d’entre eux ne pouvait sauver Ada, sha. Elle était cuite ; elle était à moi. Je l’aurais bien tuée plus tôt, sauf que son chagrin à propos d’Ewan était un peu addictif. Elle fuyait ce chagrin, et tous les endroits où elle cherchait refuge me plaisaient énormément, alors je l’ai laissée vivre. Donyen l’avait aimée, mais ça n’avait rien à voir avec l’amour d’Ewan, et Ada avait compris que le chagrin la rattrapait chaque fois qu’elle était seule. Alors elle buvait beaucoup de tequila, déversant sa brûlure dorée dans sa gorge jusqu’à ce que ça l’étreigne de l’intérieur, plus fort que n’importe quels bras ne pourraient jamais le faire. Elle était attentive à l’acidité d’un citron vert, à la sensation de la peau verte et rugueuse contre ses lèvres, à la chaleur dans ses cuisses quand l’alcool faisait effet, au goût de l’orange sanguine et des glaçons. Aux toilettes, elle tanguait, se rattrapait d’une main aux murs en s’accroupissant pour pisser, la vision vacillante, le sourire trépidant comme si elle avait des graines qui s’entrechoquaient à la place des dents. Je l’ai regardée rire dans la glace en se lavant les mains.

« T’es teeeeellement bourrée », a-t-elle bredouillé, s’appuyant contre le miroir.

Je lui ai renvoyé son regard du fond de la glace et j’ai éclaté de rire, ravie. Nous avons poussé la porte des toilettes et disparu dans le rythme assourdissant du dance floor. Un autre soir, Ada était au bar où travaillait une amie, et celle-ci n’arrêtait pas de remplir notre verre avec les fonds de cocktails mixés pour d’autres clients. Ada a fini par prendre le métro seule à 2 heures du matin, et elle était partie tellement loin que j’ai dû la forcer à garder les yeux ouverts – je savais qu’on perdrait connaissance dès l’instant où elle les laisserait se fermer. Mais quand même, être défoncée était une

sensation merveilleuse, comme si je partais à la dérive loin de la réalité, flottant dans un espace à part, meilleur.

De retour chez elle, Ada a fracturé des rasoirs jetables pour accéder à leurs lames frêles. Elle s'est tailladé le bras à côté des vieilles cicatrices et a regardé les minces lignes rouges se former, les gouttes pleines qui perlaient, suspendues à sa peau jusqu'à ce qu'elle les cueille d'un coup de langue. Elle a balancé des verres contre le mur et ils se sont fracassés en milliers de fragments brillants aux pointes rageuses, un avenir préférable à l'intégrité. Tout ça était tellement mieux que le chagrin.

Quand elle est venue s'asseoir à côté de moi dans le marbre, nous paraissions plus identiques que jamais, si proches que Saint Vincent s'est exclu de lui-même de notre conversation. Ada et moi nous étions saoulées à la margarita maison, et nous nous servions de bouteilles de lait vides comme verres.

« Je n'ai jamais compris, a-t-elle dit, autrefois, quand j'étais petite, pourquoi Yshwa ne voulait pas descendre me prendre dans ses bras, tu sais ?

— Oh, ça je sais, ai-je répondu, fermant les yeux pour sentir la douceur dans mon sang. Parce que c'est un connard et un bon à rien. »

Elle m'a ignorée. « Surtout qu'il savait que je n'avais personne d'autre. » Le ton d'Ada n'était pas triste, juste détaché.

J'ai décontracté tous mes membres. « Je sais.

— Mais je suis plus âgée à présent, a-t-elle continué.

— Exact.

— O.K., mais écoute, Asụghara. » Elle s'est penchée en avant et j'ai ouvert les yeux pour la regarder. « Maintenant que je suis plus âgée, hein, pourquoi est-ce qu'il refuse de me tuer tout simplement dans mon sommeil ? »

Elle a repoussé une mèche de cheveux de son visage et s'est redressée. J'avais envie de lui dire qu'Yshwa la décevrait toujours, mais j'ai préféré boire une gorgée. Elle pouvait s'en rendre compte par elle-même.

« Au fond c'est la même chose, a-t-elle repris. Je n'avais personne pour me prendre dans ses bras et, aujourd'hui, je n'ai personne pour me tuer. On aurait pu croire qu'il ferait le nécessaire au moins une fois sur les deux.

— Ce n'est pas vrai, ai-je dit, et je me suis penchée pour poser ma main sur son bras. Je te tue quand tu veux. »

On s'est fixées l'une l'autre pendant un moment, puis on a explosé de rire parce qu'on savait toutes les deux que j'étais sérieuse. Quand notre rire s'est éteint, Ada et moi nous sommes adossées au marbre et avons soupiré de concert.

« Est-ce que tu penses beaucoup à Soren ? » a-t-elle demandé.

J'ai froncé les sourcils. « Pas vraiment. » J'ai tourné la tête pour la regarder. « Et toi, nko ? »

Ada a hoché la tête. « J'étais en train de me dire que cette année, ça fait cinq ans depuis ton arrivée. Et puis j'ai pensé à Ewan et je me suis souvenue de cette nuit, à l'automne, tu te souviens ? Quand Ewan était revenu et que Soren nous regardait.

— Ooooh putain, ouais. Je me souviens. La maison en bas de la colline, la fois où on était en train de fumer dans la chambre de Denis.

— Ouaip. Il faisait toujours sonner cette petite cloche quand les joints étaient prêts, tu te souviens ? Et puis il mettait un truc comme Lauryn Hill, ou Hot Chip. »

J'ai ri. « Et Axel était là en train de battre tout le monde à pierre-feuille-ciseaux. Tout le monde ! Ça n'avait aucun sens, putain, il était tellement bon à ce jeu. »

Ada a souri, mais elle était en train de penser à Soren. « Et puis il est venu et il a commencé à me parler, à me dire qu'avant je ne buvais ni ne fumais jamais, et qu'il ne voulait pas croire que je m'y étais mise à cause de ce qu'il avait fait. T'imagines ?

— Non, non, mais tu sais ce que j'ai adoré ? » Le souvenir me faisait rigoler. « Ewan t'a tapoté l'épaule et t'a tendu le blunt, et tu as simplement regardé Soren comme s'il n'était rien, tu a pris le joint, et tu t'es détournée de lui. Terminé.

— Sa tête ! Il est sorti de la chambre et voilà. » Ada rigolait aussi à présent. « C'était toi ou moi ? » a-t-elle demandé.

J'ai haussé les épaules et bu à ma bouteille. « C'est kif-kif.

— Oh mon Dieu, et tu te souviens de l'e-mail qu'il a envoyé quelques mois plus tard ? »

J'ai pris une voix aiguë et pleurnicharde pour l'imiter. « "Je ne t'ai jamais aimée. Ma copine me manquait, c'est tout." »

Ada a eu un rire dédaigneux. « Comme si ça avait la moindre importance à ce stade.

— Eh, il essayait seulement de t'atteindre. »

Ada a renversé sa bouteille et m'a adressé une moue. « Elle est vide. »

J'ai tendu la main pour toucher le verre, et il s'est rempli de granité rose.

« C'est quoi ?

— Ce coup-ci c'est fraise, ai-je répondu, et Ada a ri.

— C'est pour ça que je te garde à portée de main. »

Je lui ai donné un coup de coude et nous avons bu en silence pendant un petit moment. « Comment ça se fait que tu penses à Soren ? »

Ada a soupiré. « Je suis beurrée, j'imagine. J'ai l'impression qu'il m'a volé quelque chose. Je ne pouvais même pas être normale avec

Ewan. Enfin, quel genre d'épouse ne peut pas faire l'amour à son propre mari ? »

J'ai tressailli. « On peut juste dire "baiser" ? Tu sais ce que je pense de cette expression.

— Tu vois ce que je veux dire. Le sexe émotionnel.

— Le sexe émotionnel, ça on a fait, ai-je répliqué. Il y avait un tas d'émotions en jeu dans nos baises, merci bien.

— Pas ce genre d'émotions. Je voulais dire, genre de la tendresse. »

J'ai à nouveau tressailli. « Sérieux Ada, arrête sinon je t'enlève ton verre. »

Elle a ri. « O.K., O.K., t'es trop bizarre, putain. » Une pause, et puis elle a changé de sujet. « Parfois quand je pense à toi, je te vois debout juste à côté de moi et c'est comme si on était jumelles. »

Je lui ai fait la grimace. « Tu sais qu'on est identiques, pas vrai ? »

Elle m'a fait taire d'un geste de la main. « Sauf que quand tu te tiens à côté de moi, tu es complètement couverte de sang. »

J'ai bu une autre gorgée. « Ça paraît exact.

— Tu serais la jumelle aînée, ceci dit, parce que tu t'occupes de moi.

— Je ne suis pas très douée pour ça. »

Ada a haussé les épaules. « Eh. À ta manière. »

J'ai changé mon cocktail en tequila pure. « Non, je suis douée pour blesser les gens, pour quitter les gens, et je suis vraiment douée pour te cacher, pour que plus personne ne puisse jamais t'avoir.

— Et tu es douée pour la baise, a ajouté Ada, levant sa bouteille dans ma direction.

— Et je suis douée pour la baise, ai-je dit en trinquant avec la mienne en guise de salut.

— Et pour leur donner l'impression qu'ils sont spéciaux.

— Oh, pour ça je suis trèèèès douée, ai-je dit avec un sourire, mais il était amer et elle le savait.

— Tu as fait de ton mieux, Asụghara.

— Ouais, ai-je fait les yeux plongés dans ma bouteille. Je n'aurais même pas dû exister.

— Oh bon sang, tu vas avoir l'alcool triste, maintenant ? » Ada a voulu prendre ma bouteille et je l'ai serrée contre ma poitrine.

« Bas les pattes ! »

Elle a ri. « O.K., alors arrête de pleurnicher. Il fallait que t'existes. Je n'étais pas prête.

— Ouais, mais tu aurais dû l'être, tu vois ? Tu aurais dû avoir le temps de le faire quand tu aurais été prête, pas comme ça s'est passé. » J'étais en train de virer un peu triste. Son chagrin était peut-être contagieux. Je me remémorais le jour où elle avait compris que ce n'était pas de sa faute, trois ans après mon arrivée, quand elle avait lu la définition d'un viol sur Internet et éclaté en sanglots dans le jardin d'Ewan à Dublin, incapable de s'arrêter de pleurer tandis qu'il la serrait dans ses bras.

« Tu aurais dû avoir une chance d'être prête », ai-je dit.

Ada a siroté son verre, renversant la tête en arrière. « Ça arrive, ce genre de merde, a-t-elle répondu.

— O.K., là on dirait moi.

— Ha. J'essaie seulement d'être en paix. Sinon je finirai par en vouloir à Soren d'avoir perdu Ewan, et ça me donne un peu envie de retrouver cet enfoiré et de lui planter un couteau en pleine figure. »

J'ai trinqué avec ma bouteille contre la sienne. « Merde, pour ça je suis partante. »

Ada a souri en posant la tête sur mon épaule. « Ne me quitte pas, a-t-elle dit. Je crois que personne d'autre ne voudra de moi sans toi.

— Ne dis pas ça.

— C'est vrai. C'est moi la fille abîmée, la fille brisée : la lumineuse, la joyeuse, c'est toi. Qui est-ce qu'ils vont aimer le plus ? Avec toi, ils n'ont aucun effort à faire.

— Je ne vais pas te quitter, mais alors il faut que tu viennes avec moi, O.K. ?

— Venir où ? »

J'ai soupiré. « Tu sais où. »

Ada a hésité. « C'est juste que j'ai peur, Asụghara. J'en ai envie, mais si ça ne marche pas ? »

J'ai posé ma bouteille et passé un bras autour d'elle. « Je sais », ai-je répondu, et nous sommes restées assises un long moment, sans rien dire.

Ada a capitulé en octobre, un an après la mort d'Uche. Elle fréquentait alors un homme nommé Hassan, un professeur de capoeira rencontré dans un club de Harlem pendant sa rupture avec Donyen. C'était l'une de ces soirées où j'étais partie en chasse dans son corps, et Hassan se tenait à côté de la sortie, tout de noir moulé, ses cheveux ruisselant dans son dos. Je l'ai laissé emmener Ada chez lui, et il a dansé dans son salon, faisant voler ses locks. Il n'a pas cessé de parler tout ce temps, vite et fort, et ses mots bondissaient, s'éparpillaient et faisaient la roue. J'en avais assez, alors je me suis couchée sur l'étendue de satin noir de son lit, et je l'ai regardé ôter son tee-shirt. Il parlait toujours.

« Tais-toi et baise-moi », ai-je dit.

Je me souviens de la façon dont il s'est arrêté, choqué, avant de se reprendre et de me rejoindre au lit. Pendant le reste de la nuit, j'ai

pu être moi-même dans ma forme charnue, à faire des trucs charnus. Je n'étais pas obligée de penser au fait qu'Ada avait perdu Ewan, et elle non plus, donc c'était bien. C'était un espace de plaisir blanc et vide, et je me sentais libre à l'intérieur.

Le matin de la reddition d'Ada, elle était triste à cause d'une dispute avec Hassan la veille au soir. J'étais lasse de tout, lasse du nombre de fois où j'allais devoir la regarder souffrir. Alors je l'ai fait asseoir dans sa cuisine jaune où je l'ai affalée sur une chaise. Elle a calé ses coudes sur le bois brut de la table de la cuisine, taché de vieilles éclaboussures de curcuma et de tomate. Le cadavre d'Uche était assis en face d'elle. Son embolie pulmonaire lui avait donné une teinte grise, et il la regardait, avec ses paupières évidées, le sang figé. Ada a mélangé de la pâte miso et des algues déshydratées dans un bol d'eau chaude, s'adressant doucement à lui comme s'il était encore en vie. J'étais derrière elle, la main posée sur son épaule.

« Où t'ont-ils mis ? a-t-elle demandé. Dis-moi et je viendrai te trouver. »

J'ai ronronné dans ses poignets. Je préservais un équilibre délicat en amenant l'ombre d'Uche ici, entretenant une tension subtile entre le monde d'Ada et celui des frèresœurs.

« Je suis désolée de ne pas être venue plus tôt, a dit Ada. Ils m'en ont empêchée. Et je sais que tu voudras que je reste avec eux, mais Uche, sincèrement, je ne veux plus. » Elle cessa de touiller un instant. « Si seulement je pouvais le leur dire. »

J'ai regardé Ada prendre son flacon de médicaments, appuyer et tourner, et le couvercle s'est ouvert. C'était des antidouleurs – Donyen avait confisqué tous les décontractants musculaires, après avoir eu vent du projet de suicide. J'ai essayé de renouveler l'ordonnance, mais Ada l'a donnée à Hassan parce qu'il avait un

faible pour les pilules et les injections, et il ne nous restait donc plus que les antidouleurs. Je me suis dit qu'on pourrait se débrouiller avec.

« J'aurais voulu pouvoir dire au revoir à tout le monde sans qu'ils se mettent à flipper, tu sais ? Sans qu'ils pleurent, sans qu'ils essaient de m'enfermer. Comme si je partais juste en voyage. En plus, ils n'ont aucune raison de s'inquiéter… j'ai de la famille qui m'attend. »

Le cadavre d'Uche s'est renfoncé dans son siège et a tendu une longue jambe vers le réfrigérateur d'Ada, bras croisés. Un gros bout de peau était suspendu en équilibre précaire au sommet abrupt de sa pommette.

« Oncle Alexander, Oncle Bishop, Grand-Père, toi. » Ada a levé les yeux sur le cadavre d'Uche en dressant la liste des parents de Saachi qui étaient morts, et a froncé les sourcils. « J'ai l'impression que tu seras soit le plus accueillant, soit le plus fâché. » Son visage s'est froissé de tristesse, rien que d'y penser. « Ne sois pas fâché contre moi, je t'en prie. J'ai eu ma dose ici-bas. Je sais que je suis ingérable et que tout le monde n'en peut plus, moi la première. Et je sais que les autres tiennent à moi, mais ils essaieront de m'en empêcher, et j'ai juste envie de perdre, juste pour cette fois. »

Elle a renversé les comprimés sur la table, au-dessus du bol et à côté du paquet entamé de fraises lyophilisées. Le cadavre d'Uche a baissé ses yeux aux paupières lourdes sur la petite mare qu'elle venait de faire apparaître. J'ai suivi son regard, contemplant les milliers de milligrammes qui étaient de notre côté. Nous ne pouvions pas perdre, pas cette fois.

Je me suis penchée à l'oreille d'Ada. « Tu sais ce qu'on dit, comme quoi il faut prendre les choses une par une ? ai-je dit. Tu peux gérer les comprimés un par un. »

Ada a hoché la tête et j'ai tenu le compte pour elle. Quelques centaines de milligrammes avalés, plusieurs milliers, quelques centaines de plus pour la route. Elle avait toujours détesté prendre des cachets avec de l'eau, et plus tôt elle avait eu le projet de faire du jus de pamplemousse mais le presse-agrumes était sale. Le produit vaisselle était parfumé au pamplemousse. Elle a porté le bol de soupe miso à sa bouche. Quand elle était petite, Ada prenait ses médicaments avec du lait au chocolat, sinon tout remontait en un jet épais. J'ai tenu le compte pour elle.

Quelques milliers et quelques centaines avalés. Le truc, avais-je réalisé, c'était de pousser Ada à faire comme si rien de tout cela n'était en train de se produire. Parce que si c'était en train de se produire, il aurait fallu qu'elle appelle sa meilleure amie, et qu'est-ce que cette dernière aurait pu faire d'autre que s'inquiéter à distance ? Alors j'ai rendu la cuisine irréelle, et Uche était là pour le prouver. Quand on meurt dans un jeu vidéo, est-ce qu'on meurt dans la vraie vie ? Elle avait de l'expérience en matière d'irréalité, après toutes ces années avec les fées, toutes ces années à croire aux terres flottantes et aux êtres fragmentés ; elles ne faisaient que préparer ce moment, cette véritable tentative, cette ultime croyance. J'ai tenu le compte pour elle.

D'autres milliers, d'autres centaines de milligrammes. Nous étions à mi-parcours. Ada pensait à Bassey Ikpi et à son amie de quinze ans qui s'était suicidée. Il y avait même une association caritative qui portait son nom, à présent, le Siwe Project. Elle pensait à tous les jeunes gays qui s'étaient suicidés les uns après les autres cette année-là, parmi lesquels le jeune homme à qui elle avait parlé dans le métro à Brooklyn, qui était rentré chez lui et s'était pendu. Tous ces invisibles en souffrance, s'en allant ensemble. C'est

comme si elle avait manqué un train et qu'elle essayait de le rattraper, glissant sur les rails.

J'ai continué à tenir le compte. Nous avions passé beaucoup trop de temps un pied dans ce monde ; il fallait que l'emprise lâche, il fallait que le pied s'en retourne. Il arrive que l'obi s'agenouille, mais jamais il ne s'effondre.

Hassan a tout gâché en l'appelant.

À partir de ce moment-là, tout s'est désagrégé sous mes yeux. J'ai regardé Ada parler à Hassan comme si rien ne s'était passé, comme si Uche n'avait pas été là dans sa cuisine, et puis de nouveau plus là, comme si l'irréalité que j'avais passé toute la matinée à construire ne venait pas d'être détruite à l'instant. Juste avant de raccrocher, elle lui a dit :

« Je crois que je viens de faire une bêtise. » Elle n'appelait ça ainsi que parce qu'elle savait que c'est ce que lui aurait dit.

« Qu'est-ce que t'as fait ?

— … J'ai pris quelques cachets.

— Quoi ?

— J'ai pris quelques cachets.

— Quelques ? Combien t'en as pris ? »

Ada n'a rien dit.

« Combien t'en as pris, Ada ?! »

Elle a essayé de faire passer ça pour une blague. « Heu, pas mal.

— Putain de merde ?!

— Non, non, ça va. Je te rappelle, d'accord ? Je vais appeler une de mes amies et arranger ça. » Ada lui a raccroché au nez et a allumé son ordinateur. J'ai regardé, figée. Et voilà. D'un coup. Comme ça. Terminé. Elle était en conversation vidéo à présent, en

train d'expliquer ce qui s'était passé à l'une de ses amies, sur un ton guilleret qui était probablement obscène.

Son amie était en panique. « Il faut que j'appelle les secours ? n'arrêtait-elle pas de demander.

— Non ! » Au moins Ada et moi étions toujours sur la même longueur d'onde à ce sujet. « N'appelle personne. Ça va aller. Je vais juste me faire vomir – je n'en ai pas pris tant que ça. Ça va aller. Attends deux secondes. »

Hébétée, j'ai suivi Ada à la salle de bain, et je l'ai regardée s'enfoncer les doigts dans la gorge. Rien n'est sorti, à part un bout d'algue et un peu de bile. Elle a continué à essayer pendant dix minutes, puis est revenue à l'ordinateur et s'est remise à parler à son amie.

« Je passais une sale matinée, genre marre de tout… »

Ada a été interrompue par des coups tambourinés à la porte d'entrée, et son amie s'est mise à pleurer.

« Je suis désolée, a-t-elle dit à Ada. Il fallait que je les appelle. »

Ada a éclaté en sanglots brefs et paniqués. « Non, non, non ! » Elle a refermé brutalement l'ordinateur portable et je suis promptement intervenue, lissant son visage pour que nous puissions aller ouvrir.

« Ne les laisse pas te voir dans cet état », lui ai-je dit. C'est à peine si je sentais quoi que ce soit – mon échec était accablant – mais nous étions encore en vie, et je connaissais encore mon boulot. Trois agents de police sont entrés et ont commencé à poser des questions tandis que je regardais.

« Pourquoi faire un truc pareil ? a demandé l'un d'eux, amusé. Les choses ne peuvent pas être si terribles. »

J'ai placé un sourire sur le visage d'Ada et elle l'a conservé pour le regarder, pour descendre l'escalier et sortir sur le trottoir, où

l'attendait l'ambulance. Donyen a sauté d'un taxi et rejoint Ada.

« Ta copine m'a téléphoné. Elle m'a dit que tu ne voulais pas qu'elle appelle les secours et je lui ai demandé de le faire. Je lui ai dit : "Tu préfères qu'Ada soit fâchée contre toi ou tu préfères qu'elle soit morte ?" Je t'accompagne. »

J'ai gardé un sourire plaqué sur le visage d'Ada tandis qu'elles montaient toutes les deux à l'arrière de l'ambulance. J'avais échoué. Déjà, je savais que ce serait beaucoup plus dur de trouver une deuxième chance. Mais pour le moment, il fallait que je gère la crise dans laquelle je nous avais fourrées. Je l'ai fait avec ce même sourire, plaisantant avec les infirmières jusqu'à les agacer. L'une d'entre elles était nigériane, et a réprimandé Ada sans ménagement, la forçant à boire du charbon liquide. J'ai regardé Ada tout vomir dans une cuvette de toilettes blanche. J'ai regardé tandis qu'elle se mettait à délirer, qu'elle paniquait, quand ses autres amis sont venus s'asseoir sur son lit d'hôpital. Ils ont envoyé un psychiatre l'évaluer, mais notre attitude ne lui a pas plu et je voyais bien qu'il avait envie de nous enfermer. Rien n'aurait pu me faire revenir sur terre plus vite. Pas question que je laisse quelqu'un nous faire interner, pas après cette nuit à l'hôpital l'année précédente.

« Laisse-moi gérer ça », ai-je dit à Ada, même si nous étions toutes les deux épuisées.

Donyen avait réussi à obtenir le numéro d'Hassan et l'avait appelé dans son dos, lui hurlant dessus parce qu'il n'était pas là. Quand Hassan nous l'a raconté, j'étais furieuse.

« Tu n'avais aucun droit de l'appeler, ai-je dit à Donyen, tandis que la blouse d'hôpital d'Ada se froissait sur nos épaules. Ce ne sont pas tes affaires.

— T'es sérieuse ? a-t-elle dit. Tu criais son nom, tu ne savais pas ? Quand tu délirais. Tu criais son nom et il n'est même pas foutu

de venir te voir ? »

J'ai pris une profonde inspiration. C'était sacrément mal venu de devoir gérer ça alors que les médecins étaient en train d'essayer de décider s'il fallait laisser sortir Ada ou la balancer dans un asile. J'avais envie de gifler Donyen. « Tu es mon ex ! ai-je répliqué sèchement. Tu ne peux pas appeler la personne que je fréquente aujourd'hui pour l'engueuler. Et maintenant il faut que je gère cette merde en plus de tout le reste parce que tu n'es pas foutue de t'occuper de tes affaires. »

Hassan était contrarié au téléphone, quand il a fini par joindre Ada. « Ce genre de merde, ce n'est pas possible, a-t-il dit. Ton ex est tarée, putain.

— Mec, lui ai-je répondu, tu n'es pas obligé de venir à l'hôpital. »

La dernière fois, c'était à la mort de sa mère. Depuis il évitait les hôpitaux.

Il est quand même venu, pour dire à Ada qu'il voulait rompre. J'ai failli en rire. Elle était dans un lit d'hôpital après ma tentative de suicide, et maintenant elle se faisait larguer. Super.

« Est-ce que tu veux bien voir la psy avec moi ? lui ai-je demandé. Tu es la dernière personne avec qui j'étais avant que ça n'arrive. J'ai besoin que quelqu'un se porte garant pour moi. »

Hassan s'est donc assis près d'Ada, en face de la psy, et lui et moi avons enclenché le mode charme, tout sourire, minimisant toute l'affaire.

« J'ai huit amis qui sont passés ces douze dernières heures, ai-je dit à la psy. Vous pensez vraiment que c'est dans mon intérêt d'être séparée de mon réseau de soutien et hospitalisée, sans aucune possibilité de communication avec l'extérieur, au lieu d'être confiée à leurs bons soins ? »

La psy a tapoté sur son bureau. « Le médecin qui vous a évaluée a jugé que vous pouviez représenter un danger pour vous-même », a-t-elle répondu.

J'ai souri, un sourire large et confiant. « J'étais un peu dans les vapes quand il m'a posé des questions, et il avait l'air légèrement agacé, je ne sais pas pourquoi. Mais comme vous pouvez le voir, je suis entre de bonnes mains. »

Hassan est intervenu avec ses dents éblouissantes et lui a assuré que oui, Ada était entre de bonnes mains, qu'elle allait bien quand il l'avait vue la veille au soir, et que tout ça n'était qu'une histoire de matinée difficile. « Elle ira bien, on va s'occuper d'elle », a-t-il menti.

Donyen était déjà partie, furieuse, avant qu'il n'arrive.

« Je sais que je t'ai abandonnée, dirait-elle plus tard. J'étais en colère. Je suis désolée. »

La psy a laissé sortir Ada, et je me suis effondrée de soulagement. Saachi avait téléphoné, mais je refusais de prendre ses appels ou ceux de Chima. Elle a appelé une amie d'Ada à la place. « Elle a besoin de rester à l'hôpital, a dit Saachi. Laisse-moi parler à ses médecins. »

Elle n'a pas pu. J'avais fait en sorte qu'Ada retire tout moyen d'accès à Saachi, à l'époque où elle avait commencé à dire que nous étions instables. Elle n'était donc plus le numéro d'urgence d'Ada, et parce que c'était l'Amérique, les médecins ont refusé de lui parler. « Nous n'avons pas l'autorisation de la patiente », ont-ils répondu. Plus tard ce soir-là, Ada a parlé à Añuli.

« Est-ce que ça va maintenant ? a demandé cette dernière.

— Ouais, je vais bien, a menti Ada.

— O.K. Tant mieux. »

Et ce fut tout. En un rien de temps, j'avais perdu.

CHAPITRE XVII

Combien de jours consacrerons-nous à compter les dents du diable ?

Nous

Dites à une enfant de se laver le corps et elle se lavera le ventre. Asụghara était stupide d'avoir tenté ce qu'elle a tenté. De tous les chemins qu'elle aurait pu choisir, elle est allée prendre celui qui était tabou aux yeux d'Ala, comme si on pouvait la laisser aller jusqu'au bout, comme si elle avait oublié de qui Ada était l'enfant. Il ne nous appartient pas de prendre la vie. Et de surcroît, elle aurait dû se souvenir que nous sommes ọgbanje : nous ne mourons pas comme ça.

Il n'empêche que ça avait été une bonne idée de lâcher le petit animal dans le monde, de lui permettre de bondir de lit en lit et malmener des cœurs entre ses dents pointues. Quand elle a échoué à repasser les portes, la brûlure a été cuisante. Si Ala ne voulait pas encore nous voir rentrer, alors nous avions désobéi en essayant. Les frèresœurs n'étaient pas une excuse, malgré leur ordre de revenir – entre Ala et les autres, savoir à qui obéir n'aurait jamais dû être un choix.

Ainsi nous étions toujours en cage à l'intérieur de l'Ada, tandis que le souvenir granuleux du charbon lui tapissait le fond de la gorge. Elle était plus isolée que jamais et, toujours dans cette prison de chair, nous rongions notre frein, alors il n'y avait plus qu'une chose à faire : chasser. Puisque nous ne pouvions échapper à ce corps, nous ferions des choses corporelles. Nous avons peint la bouche d'Ada et souligné ses yeux de nuit, avant de sortir en tenant Asụghara au bout d'une longue laisse détendue. Cela a été facile, comme toujours. Au bar, il y avait un homme avec des yeux comme des ancres et des cheveux comme des serpents, et malgré la timidité dont il avait fait preuve sur place, il a pris la main de l'Ada quand elle est sortie du taxi et l'a guidée jusqu'à l'immeuble de briques où il vivait. Que c'est gentil, et étrange, avons-nous pensé. Nous mesurions notre immensité et notre cruauté à côté de lui, Asụghara tapie derrière la douceur du visage de l'Ada, perplexe devant la délicatesse de cet homme. Dans son appartement, nous l'avons regardé évoluer entre ses bibliothèques et ses meubles. C'était un artisan, et il y avait de beaux objets partout. L'Ada a dit quelque chose qui l'a amusé, et il a pris son visage entre ses mains, riant, et l'a embrassée dans un instant pur et scintillant.

Dans l'étroitesse de sa chambre à coucher, Asụghara a posé la main contre le mur rouge à motif pied-de-poule et crié tandis qu'il s'activait à l'intérieur de l'Ada. La chair était la chair, et pendant un petit moment, nous avons pu oublier toute la douleur, tout le poids de plus de deux décennies d'incarnation destructrice. Il était si beau.

« Tu n'es pas obligé d'y aller doucement », lui a dit Asụghara. Il a plongé son regard dans le nôtre, a levé la main, et nous a asséné un coup brutal en travers du visage de l'Ada. Le choc lui a ébranlé la mâchoire, mais nous n'avons pas détourné le regard ; nous avons senti le goût de la pluie emplir notre bouche. Ah, il était si gentil et si

étrange, de nous faire mal ainsi, avec une telle perfection. Au matin, avant que sa réalité ne s'abatte à nouveau sur lui, il a tourné la tête vers l'Ada.

« J'avais besoin de ça, a-t-il murmuré. J'avais besoin de toi. »

Elle avait oublié son nom, si d'ailleurs elle l'avait jamais su, et il ne nous recontacta jamais. Des mois plus tard, alors que l'été commençait et que Brooklyn ruisselait de soleil, l'Ada tomba sur lui dans un festival de rue, et il baissa ses yeux-ancres en passant. Nous lui pardonnâmes facilement. Quand on a laissé libre cours à sa nature sauvage, quand on a étalé sa noirceur aux yeux d'une étrangère, il peut être difficile de la regarder dans la pleine conscience du jour. Et puis, il n'était qu'un flash sublime dans la chronologie dérangée de l'incarnation – il comptait tellement, et néanmoins pas du tout.

Dans les mois qui s'étaient écoulés depuis notre passage dans son lit, l'Ada était allée à Lagos, au Cap et à Johannesburg, où Asụghara avait pris des corps sur des banquettes arrière, dans des lits d'auberges de jeunesse et par terre dans des salons. Nous avions réagi de façon excessive, et effarouché les humains, oublié leurs noms et leurs visages, trahi quelques amis et abandonné certains autres. Mais même tout cela n'était rien par rapport à notre plus grande réussite, le jour où nous avons couché le corps de l'Ada sur une table d'opération et laissé un homme masqué manier généreusement le couteau dans la chair de sa poitrine, la mutilant mieux et plus profondément que tout ce dont nous étions capables, tout droit jusqu'à la justesse. Après un tel ciselage, comment le moindre humain pourrait-il compter ?

L'opération de l'Ada eut lieu au printemps qui suivit la tentative manquée d'Asụghara, à peine cinq mois plus tard. Auparavant, nous considérions que le corps appartenait véritablement à l'Ada, un objet

dont nous n'étions que les hôtes, que la bête pouvait emprunter. Mais après notre éviction aux portes, et notre condamnation à la viande, il était désormais temps d'accepter que ce corps nous appartenait aussi. Et avec Saint Vincent, notre petite grâce, qui prenait davantage le pas qu'autrefois, le corps tel qu'il était devenait insatisfaisant, trop féminin, trop reproductif. Cette forme avait fonctionné pour Asụghara – ces seins aux aréoles larges et noires, avec des tétons qu'elle pouvait porter à sa bouche – mais nous étions davantage qu'elle et nous étions davantage que le saint. Nous représentions un équilibre subtil, plus grand que tout ce que les noms reçus avaient pu engendrer, et nous voulions refléter cela, changer l'Ada en nous. Lui ôter ses seins n'était que la première étape.

Vous devez comprendre que la fertilité était pour nous une abomination pure et simple. Ce serait impensable, incroyablement cruel de nous imposer un jour cette boursouflure contre nature, la sécrétion du lait, la mutation de notre vaisseau. Qu'y avait-il de plus humain que ça ? Les coutumes de nos frèresœurs, des ọgbanje, étaient claires. Ne laissez pas de lignée humaine, parce que vous ne venez pas d'une lignée humaine. Si vous n'avez pas d'ancêtres, vous ne pouvez pas en devenir un. Obéir à ces instructions nous convenait parfaitement ; nous avions toujours farouchement protégé l'Ada du blasphème de voir une autre vie croître en elle. Combien de fois Asụghara avait-elle laissé entrer une giclée de sperme dans le corps de l'Ada ? Mais chaque fois, nous nous raidissions pour résister et rien ne prenait. Voilà le genre de miracle que nous étions, une bénédiction pour l'Ada.

Quand Ewan est parti et qu'Asụghara a laissé Saint Vincent s'emparer du corps de l'Ada et commencer à lui bander la poitrine… tout ceci préparait une mue, la peau qui se fend en longues

déchirures. La première fois que l'Ada enfila le binder, elle se tourna de côté devant un miroir et Saint Vincent éclata de rire tout haut, à cause du soulagement, de la joie, de la justesse de l'absence. L'Ada portait un jean violet délavé, et la partie molle de son ventre débordait, gonflée et cisaillée par le bord inférieur du vêtement. Mais elle était capable de supporter ça, même la raideur au niveau des aisselles. L'aplatissement valait le coup. L'Ada passa un tee-shirt à manches courtes par-dessus et promena ses mains de haut en bas sur la légère courbe. C'était comme porter une armure, comme si nous étions à l'épreuve des balles, comme si superposer d'opiniâtres couches de fibres permettait de consolider Saint Vincent. L'Ada portait le binder tous les jours et le lavait à la main dans le petit lavabo de sa salle de bain. Un jour, elle commit l'erreur de le mettre au sèche-linge, ce qui détendit l'élastique. Saint-Vincent souffrit de chaque infime relâchement du tissu qu'elle avait causé, et elle fit plus attention par la suite.

Avant qu'Asụghara ne nous envoie aux urgences, nous avions cherché des médecins pour modifier l'Ada, pour ciseler notre corps en quelque chose que nous puissions réellement considérer comme un chez-nous. Saachi avait fini par comprendre, dans la panique provoquée par la tentative de suicide de l'Ada, quelle part exacte de sa fille lui appartenait en réalité, c'est-à-dire pas grand-chose. L'Ada échappait à la mère humaine pour venir vers nous, vers une liberté qui n'inspirait pas confiance à Saachi. Après tout, comment pouvait-elle protéger cette gamine si celle-ci ne l'écoutait pas, ne lui obéissait pas, si cette gamine c'était nous ? Nous ressentions de la reconnaissance envers Saachi, pour s'être un temps occupée de l'Ada, pour l'avoir maintenue en vie quand elle était bébé, et pour avoir été une excellente gardienne dans la mesure de ses moyens, mais que savait-elle des grâces ou des bêtes, des incarnations

laides ou importunes, ou des sacrifices que doit endurer un serpent pour poursuivre son histoire, de la nécessité de la mue, des tombeaux faits de peaux ? Nous l'avons ignorée aussi gentiment que nous en étions capables – ce corps était à nous, pas à elle ; cette fille était à nous, pas à elle, il fallait qu'elle comprenne où s'arrêtait sa juridiction, et que pousser plus loin était un blasphème.

L'Ada a eu recours à un psy pour accompagner notre projet de ciselage, et nous avons découvert que les humains avaient des termes médicaux – des mots pour désigner ce que nous essayions de faire –, qu'il existait des procédures, changement de sexe, transition. Nous savions que ce que nous projetions était juste. Même les aspects de son corps qui déplaisaient autrefois à l'Ada s'étaient émoussés depuis que nous avions laissé Saint Vincent aux commandes. Et puis, les larges épaules qui se resserraient en hanches étroites et petites fesses étaient enfin à leur place. Les vêtements d'homme tombaient convenablement sur ce corps : nous étions beau. Nous avons envisagé de supprimer tout à fait les seins, et de tatouer le plat de son sternum, mais ce côté définitif n'allait toujours pas : une extrémité du spectre propulsée vers l'autre d'un pas mal assuré – ce n'était pas nous, pas encore. Alors nous avons choisi une réduction plutôt qu'une ablation ; nous avons troqué des bonnets C de tissus mammaires tape-à-l'œil pour des petits A, assez plats pour ne pas avoir besoin de brassières, pour ne pas bouger, pour offrir une accalmie. L'Ada voulait que sa mère humaine participe au ciselage, et nous l'avons permis parce que, supposions-nous, les vaisseaux sont loyaux. Mais Saachi était contre l'opération – elle a appelé les médecins et les a menacés jusqu'à ce qu'ils se désistent ; elle s'est battue avec les psys, battue pour qu'on nous juge instables, malades. Elle a appelé Saul, à qui elle ne parlait jamais, plus depuis le divorce, et lui a dit, lui a tout révélé.

« Ta fille essaie de se couper les seins », a-t-elle dit.

L'Ada était furieuse, mais nous avons gardé notre calme. Nous comprenions que c'était nécessaire – souvent les humains ne savent pas écouter, comme si leur entêtement pouvait convaincre la vérité de changer, comme s'ils avaient ce genre de pouvoir. Mais la manière forte, en revanche, la cruauté, ils comprennent : à cela ils obéissent. Nous avons donc coupé tout contact entre Saachi et les médecins de l'Ada, nous l'avons exclue, nous l'avons exilée et excommuniée. C'est à ce moment-là qu'elle a cessé d'être son numéro d'urgence ; c'est pour cela qu'elle n'avait pas accès aux médecins de l'Ada quand Asụghara a essayé de tuer le corps. Pour une femme qui cherchait à noyer sa solitude dans ses enfants, c'était brutal de faire une chose pareille, de l'évincer ainsi. Mais nous devions la dépouiller de tout pouvoir, lui rappeler qu'une simple humaine ne pouvait pas déjouer nos plans, qu'elle n'avait aucune chance. Nous ne rendons vos enfants que lorsque cela nous convient, voire jamais.

Quand nous avons trouvé les médecins suivants, la mère humaine n'en a rien su. L'Ada apporta des photos de petits seins, petits au point que nous puissions ne pas les considérer comme des seins, petits au point que nous puissions nous croire de retour à une époque où nous n'avions aucune capacité biologique, où nous étions neutres comme nous aurions dû l'être. L'Ada économisa sur ses remboursements de prêt étudiant jusqu'à avoir assez : plusieurs milliers pour payer le médecin et l'anesthésiste. Elle tressa de longs brins de laine dans ses locks pour pouvoir les attacher et ne pas s'en soucier pendant notre convalescence après l'opération.

Saachi téléphona à l'Ada, ignorant tout du projet, enthousiaste à l'idée d'une visite qu'elle prévoyait de rendre à sa sœur. « Je viens à New York, dit-elle. J'ai besoin de faire faire un visa pour la Chine. »

L’Ada commençait à paniquer, mais nous l’avons écartée d’un geste. Sa réaction était superflue – quel gâchis de consacrer du temps à être humain. Nous avons écrit à Saachi pour l’informer que l’Ada subirait une opération la veille du jour où son vol arrivait. « Tu peux dormir à l’appartement si tu as l’intention de me soutenir, écrivions-nous. Sinon, il faut que tu dormes à l’hôtel. » C’était plus simple ainsi. Nous étions une force inévitable ; ce serait plus facile de se laisser porter par nous que de remettre les choses en cause. Comme nous le disions, il fallait qu’elle comprenne. La fille était à nous, elle avait toujours été à nous.

Le jour de l’opération, le médecin traça d’épaisses lignes noires sur la poitrine de l’Ada. Il expliqua comment il allait faire des incisions dans le pli sous le sein, trancher au milieu, cercler le téton d’une entaille lisse, ronde et sanglante. Le tissu adipeux serait retiré ; le cercle sombre de l’aréole serait réduit, minuscule, une simple orbite autour du téton. Les entailles seraient suturées avec un matériau que la chair absorberait par la suite, de sorte qu’il n’y aurait pas besoin de le retirer. On prit des photos. Ils glissèrent une fine et solide longueur de métal creux dans le bras de l’Ada, et s’en servirent pour lui administrer des médicaments. Elle n’avait encore jamais été sous sédatifs ; nous ignorions tout du goût de ce genre de drogues depuis le jour de notre naissance, et il y avait quelque chose d’étrangement artificiel quand le moment vint pour nous d’entamer le décompte, de partir absolument nulle part. Il n’y eut pas de portes, pas d’espaces intermédiaires – nous n’étions simplement plus là et puis nous étions de retour, et des heures s’étaient écoulées, et un poids manquait à notre poitrine.

Saachi arriva le lendemain et ne dit rien au sujet de l’opération, ne posa aucune question. Nous approuvions sa décision. Elle accompagna l’Ada au rendez-vous post-opératoire, dans la salle

d’attente propre et bien rangée, puis quand elle retrouva les briques apparentes de son appartement et sa cuisine jaune. Elle aida l’Ada à changer les pansements et la rattrapa par le bras quand la chaleur de la douche fit défaillir notre corps. C’était un soulagement ; nous lui savions gré de ce répit, pas pour nous, mais pour l’Ada. Malena était là aussi, éternelle témoin, et cela fit sourire l’Ada de voir sa mère partager des Heineken et des cigares dominicains avec elle, son amie chevauchée par les saints. Quant à nous, le sparadrap blanc qui dissimulait les entailles nous fascinait, les impeccables coutures, le nouveau corps. Nous jonglions avec la chimie de l’Ada et avons décidé de la purifier : nous avons parcouru ses cellules et rejeté l’alcool, la viande, les produits laitiers, les sucres raffinés ; nous avons fait en sorte qu’ils lui donnent des crampes d’estomac, lui fassent mal au crâne, lui tordent les intestins. C’était notre corps, et il deviendrait ce que nous voulions, maintenant que la reconfiguration était accomplie.

Avant l’opération, l’Ada avait dit à ses amis qu’elle avait hâte de pouvoir porter à nouveau des robes. Ils étaient perplexes. Ils contemplèrent sa poitrine bandée et ses vêtements de garçon.

« Pourquoi est-ce que tu deviendrais plus féminine sans nichons ? demandèrent-ils. La plupart des gens font ça pour être plus masculins. »

L’Ada haussa les épaules et nous bougeâmes vers ses épaules. Nous avions une vision très simple de nous-même : des robes remontant sur la cuisse, profondément échancrées pour dévoiler le sternum – du tulle, de la dentelle et des nuages de tissu. Tout comme avoir de longs cheveux pesant dans notre dos nous donnait envie de porter des chemises boutonnées jusqu’à la gorge, des manches d’homme roulées sur nos biceps, de beaux, beaux habits. Rien de tout cela n’était nouveau. Nous étions les mêmes depuis la

première naissance, la deuxième attribution de noms, la troisième mue. Faire que le vaisseau nous ressemble un peu plus – c'était là tout notre dessein. Nous avons compris ce que nous sommes, à quels endroits nous sommes en suspension, entre ces concepts inadaptés de masculin et de féminin, entre le nous et les frèresœurs qui salivent de l'autre côté.

Après notre première naissance, il ne nous a pas fallu longtemps pour réaliser que le temps nous avait tendu un piège, que dans cet espace nous n'étions plus ce que nous avions été, sans avoir encore pu devenir ce que nous serions. C'était un espace toujours et jamais en mouvement. L'espace entre les esprits et les vivants, c'est la mort. L'espace entre la vie et la mort, c'est la résurrection. Il a l'odeur d'une feuille de mangue brisée, âcre, collée sous l'écorce de notre peau.

Les prophéties qui vinrent plus tard, de Malena et d'autres, expliquaient cela : le mouvement constant, les mues et les refontes accélérées, la chute et la renaissance des écailles. Mais à ce moment-là il était trop tard pour que l'Ada puisse y faire quoi que ce soit, hormis s'efforcer de suivre notre allure, essayer de ne pas finir noyée dans le fluide liminal où nous nagions. Il avait le goût âcre du gin et métallique du sang, était imbibé des deux, au-delà du rouge dans les profondeurs du limon. L'espace ọgbanje. Nous pouvions nous y reposer comme au creux d'une calebasse ; nous pouvions nous lover sur nous-même, revenir à nos origines, faire ces ultimes plis. Parfois ils appellent cela le carrefour, le point du message, la charnière. On l'appelle aussi l'espace-flux, la ligne ou la crête – comme nous le disions, la résurrection.

CHAPITRE XVIII

Mon Dieu, mon Dieu.

Nous

Dans toute cette histoire, savoir que d'autres avant nous avaient traversé et connu ce réveil dans la chair offrait un certain réconfort. Depuis le baptême, depuis qu'ils l'avaient invoqué par la prière, du fond de la mer acide, nous savions pour Yshwa. Il resta toutes ces années, errant dans les parages, le visage changeant, avec ses os qui bouillonnaient et se mouvaient sous la surface. Nous comprenions le ressentiment d'Asụghara à son égard, parce qu'il avait refusé de reprendre chair pour l'Ada, mais son choix avait du sens. Il a toujours été évident que, comme pour d'autres divinités, la souffrance n'atteint pas Yshwa comme les humains se l'imaginent.

Peut-être prendrait-il chair une dernière fois, à la fin du monde, juste pour le regarder brûler. Ou peut-être continuerait-il à se tenir à l'écart, malgré tous les gens qui attendaient qu'il redescende dans toute sa gloire. À sa place, c'est ce que nous ferions, rester à l'écart. Pourquoi exister de plein gré ici-bas ? L'humanité était un affreux champ de ruines ; en comparaison, dormir était un soulagement, une

brève échappée qui nous permettait de nous glisser dans un autre royaume. C'était ce qui nous rapprochait le plus de la mort, nous rapprochait le plus des portes, du retour chez nous, ou n'importe où. Si comme Yshwa nous avions connu la libération, nulle prière, jeûne ou veillée de minuit n'auraient pu nous ramener, peu importe la quantité d'huile d'olive ou de sang répandue en notre nom. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé.

Nous n'avons pas pu nous dégager, et Asụghara a donc fini par se radoucir envers Yshwa, qui continuait à venir dans le marbre pour ses rencontres avec l'Ada. Au début, Asụghara se détournait et faisait semblant de ne pas entendre le doux clapotis de leurs conversations, seule forme de prière dont l'Ada était désormais capable. Depuis Soren, elle ne pouvait plus s'agenouiller ou joindre les paumes pour adorer Yshwa comme elle le faisait autrefois – cela sonnait faux. Trop de choses avaient été brisées. Alors l'Ada lui parlait simplement tandis qu'ils se promenaient le long des sentiers herbeux et des plages noires, où ils s'asseyaient sur les ossements marins pour contempler l'eau.

Yshwa était différent chaque fois qu'il se manifestait. Il usait de variations de sa forme humaine d'origine, modifiant sa taille, la teinte de sa peau, d'un brun léger ou profond, la pureté de ses vêtements de lin, l'ondulation de ses cheveux sombres, la largeur de son nez. Ses mains pouvaient avoir des doigts longs aux ongles lisses et nacrés, ou être larges et massives avec des paumes calleuses dont il retirait des échardes pendant qu'ils conversaient. Parfois il était grand, mince, avec un cou gracieux et des yeux fatigués, la peau noire comme le roc. Parfois il était trapu, le poitrail large, des cuisses comme des piliers, la peau couleur de sucre brûlé. Il était toujours doux.

Quand Asụghara commença à aller vers lui, lentement et avec hésitation, Yshwa n'en fit pas une histoire. Il poursuivit les conversations comme s'il s'était toujours adressé à la fois à Asụghara et à l'Ada, comme s'il avait toujours su que la bête écoutait, et que ses paroles étaient destinées à tout le monde. Nous approuvions ce revirement d'Asụghara car, après tout, Yshwa comprenait mieux que personne ce que nous traversions, pour avoir lui-même péri dans sa forme de chair, et sa présence était préférable à notre solitude ici. Et puis, le temps de son incarnation remontait si loin que nous pouvions l'accepter comme un aîné. C'était bon d'avoir un autre frèresœur.

Nous avons essayé d'apprendre à voir les humains comme lui, avec la même grâce, de suivre son exemple. Après Soren et la perte de sa foi, l'Ada avait décidé qu'en fin de compte sa vie était meilleure si Yshwa en faisait partie. Peu lui importait qu'il soit réel ; l'église qui l'entourait était hors de propos à ses yeux, et elle espérait trouver l'oubli dans la vie après la mort. L'Ada le choisit parce qu'elle avait besoin d'une éthique pour nous contrôler, une éthique qui puisse la protéger et protéger les autres de nos appétits. Yshwa possédait une bonne éthique, une éthique simple : l'amour. Pourtant, nous trouvions difficile, et même contre nature d'épouser son attitude. Le seul vaisseau qui nous importait vraiment était le nôtre : l'Ada. À part elle, nous avions une certaine estime pour Saachi en tant que réceptacle d'un univers, et pour Añuli parce qu'elle était Añuli. L'Ada, en revanche, se souciait d'autres encore que ces deux-là : elle se souciait de Saul et de Chima, de ses amis ; elle avait une longue liste d'êtres chers. Pas nous, comme la bête l'avait démontré avec le grand frère d'Itohan en Géorgie, et nous n'en avions pas le désir – l'essentiel de ce que nous connaissions des humains était ce qu'en savait la bête : ils étaient cruels, leur monde était cruel, tous

finiraient inévitablement par se changer en poussière. Nous percevions la logique de la philosophie adoptée par la bête : chasser et se nourrir de corps, les tordre pour en arracher du plaisir, faire passer cela avant tout, parce que sinon, pourquoi étions-nous en vie et à quoi bon ?

Mais ce ne fut pas cette façon de se servir des humains qui alarma l'Ada au point qu'elle tente de nous guider avec une éthique. C'était plutôt de voir où nous allions chercher le plaisir, sous la houlette d'Asụghara : l'extase que nous ressentions en trompant les humains, en contemplant leur chagrin, en les regardant se recroqueviller contre les murs, en voyant la souffrance et le choc dans leurs yeux. Nous n'avions aucun remords : nous laissions cela à l'Ada. Nous avons été les complices de tant de trahisons, avons fréquenté des hommes qui mentaient et détruisaient leurs femmes, qui méprisaient les humains autant que nous, qui se comportaient comme s'ils étaient des dieux et non des hommes. Nous avons laissé Asụghara jouer avec ces hommes, et quand elle en avait assez de les balader et de les appâter avec le cœur d'Ada, nous l'aidions à leur rappeler que la divinité n'était délibérément pas accordée à toute chair, qu'ils n'étaient rien, pas mieux que les femmes qu'ils croyaient pouvoir insulter. Les hommes avouaient tous leur amour à la bête, avec leur bouche ou la faim dans leurs yeux quand elle les avait quittés, quand elle les avait tous jetés. L'Ada en souffrit parce qu'en bonne humaine, elle avait aimé certains d'entre eux.

Quand nous avons dû faire face à Yshwa, c'était facile de justifier les choses que nous avions faites. Ça nous était égal. L'Ada voulait se repentir. Asụghara voulait réduire le monde en cendres. Nous n'étions coupables que d'avoir laissé la bête lancer le corps contre les matelas et les cœurs. Quelle importance ?

« La luxure vous rend faibles, nous a dit Yshwa.

— Tu n'as qu'à discuter avec la bête », avons-nous répondu, et nous lui avons laissé Asụghara.

Elle a haussé les épaules. « Ce ne sont que des humains.

— Tu n'es pas mieux, a-t-il répliqué. Mue par l'instinct, incapable de te retenir, gouvernée par le désir. »

Asụghara a sifflé, vexée. « Tu ne comprends pas… a-t-elle commencé, mais Yshwa a levé la main pour la réduire au silence.

— Tu oublies, a-t-il dit. Moi aussi j'ai eu un corps autrefois. »

Le silence qui est tombé était pesant. « Je veux seulement être libre », a fini par dire Asụghara. Nous nous sommes demandé si elle parlait de se libérer de nous, si elle voulait devenir un être distinct, avec son propre corps, pour faire ce que bon lui semblait. Si tel était le cas, il faudrait qu'elle apprenne, tout comme l'Ada avant elle, ce qui dans cette vie n'était pas possible. Le tout est plus grand que l'individu.

« Je croyais que tu voulais suivre mes enseignements », a dit Yshwa, mais il parlait de nous, pas d'elle seule.

Nous avons hésité. L'Ada voulait le suivre, ça, en tout cas, c'était clair ; jamais jusqu'alors elle n'avait tenté aussi fermement de manœuvrer tout le monde, mais nous étions en nombre, et elle était petite.

« Ne me demande pas d'arrêter pour les humains, a craché Asụghara. Ce que nous leur prenons est le seul plaisir qui nous reste.

— Tu ne peux pas te reposer éternellement là-dessus, a répondu Yshwa.

— As-tu une meilleure idée ? Sais-tu comment faire en sorte que la douleur cesse ? »

Seuls des yeux comme les nôtres pouvaient voir Yshwa tressaillir, avec seulement des fractions de sa peau, comme s'il se souvenait. « Elle ne cessera pas. »

Asụghara a parlé pour nous. « Alors nous non plus. »

Il s'est approché et a posé la main sur sa joue. Ça brûlait, et elle s'est tournée à l'intérieur de l'Ada. « Fais-le pour moi », a-t-il murmuré.

Les larmes ont afflué aux yeux de l'Ada. « Ce n'est pas juste, Yshwa. Nous voulons juste que ça arrête de faire mal. Ou alors as-tu oublié ? Toi au moins, tu as pu mourir. »

Elle voulait détourner le regard – nous voulions détourner le regard – mais Yshwa tenait fermement son visage. Son souffle était comme mille coupures minuscules sur notre peau.

« Nous sommes des dieux, lui a-t-il rappelé. Je n'ai pas à être juste. »

Quand il a posé sa bouche sur son front, nos os se sont mis à bouillir dessous. L'Ada a fermé les yeux. « Je te guiderai, a-t-il murmuré, sur les sentiers de la justice au nom de rien, de rien d'autre que mon nom. » Quand nous avons relevé les yeux, il était parti.

Ce ne fut pas la dernière fois qu'il essaya de nous sauver, de nous arracher à notre propre condamnation et de nous envelopper de sa paix. Yshwa connaissait la crainte secrète de l'Ada – être devenue mauvaise à cause de ce qu'Asụghara avait fait.

Peu importe. Il ne suffisait pas.

Nous avons cessé de chasser parce que cela avait perdu de son attrait, mais nous n'avons pas pu donner à Yshwa ce qu'il voulait. Il y avait trop de sécurité dans le péché, trop de douceur à laquelle renoncer. Nous avons pris des amants qui appartenaient à d'autres, avons embrassé des maris après le coucher du soleil mais aussi

dans la pleine lumière de l'après-midi. Nous avons offert à l'Ada de nouveaux hommes, pas totalement repentis mais moins cruels que les précédents. Elle s'est sentie un peu plus en sécurité avec ceux-là, alors elle a écrit à Yshwa à leur sujet, comme pour montrer ces petits remèdes, la preuve qu'elle était lentement, d'une manière ou d'une autre, en train d'être sauvée.

CHAPITRE XIX

Tu ne peux pas le trouver. Et si tu le trouves, tu ne peux pas le toucher.

Ada

Cher Yshwa,

Je suis au lit dans le tee-shirt de mon amant. Il laisse toujours quelque chose, mais ce n'est pas intentionnel. La première fois c'était ce gilet bleu marine, celui que j'ai porté jusqu'à ce qu'il revienne. Les manches étaient trop grandes et engloutissaient mes coudes.

Hier, quand il est parti, je l'ai raccompagné au métro et il m'a embrassée sur le quai. J'ai regardé le métro s'éloigner et puis j'ai marché, redescendu l'escalier, traversé le béton de l'esplanade. J'ai marché jusqu'à la porte blanche défoncée de mon immeuble et j'ai monté les marches branlantes jusqu'à mon appartement. Son tee-shirt blanc gisait sur mon lit. Il avait son odeur. J'ai ôté mes vêtements et l'ai passé sur mon corps. J'ai dormi dans son odeur.

Je l'aime, mais pas trop. Avec précaution. Il ne me touche pas quand il dort, mais il me serre contre lui quand il est éveillé. Avec lui c'est simple. Il y a de bons moments, une solide entente et des

orgasmes puissants. Parfois, j'ai l'impression que je n'ai besoin de rien d'autre.

« Je ne crois pas à l'idée de se manquer, me dit-il. Si tu me manques, je n'ai qu'à t'appeler. »

Il est rarement dans le pays quand il appelle. Je l'aime, mais juste assez.

« Regarde ça, dit-il en nous regardant dans le miroir, nos peaux moites et luisantes. C'est tellement beau, putain. »

Ne te méprends pas. Je rêve encore de pour toujours, Yshwa. Mais j'ai appris qu'on ne peut pas imposer les pour toujours aux mauvaises personnes. Ils sont exactement à leur place, et donnent exactement ce qu'ils veulent. Je ne demande rien de plus. Je me dis que je ne devrais pas avoir à le faire. En plus, je pense à toi tout le temps et ça m'aide à me détacher de tout ça. Ça me libère. Quand on regarde la vie avec assez de distance, tout ce qui occupe nos discussions, nos pensées et nos commérages se réduit bientôt à de minuscules points, à rien. Et je me dis : tout ça aura-t-il la moindre importance dans trente ans ?

Je verrai mon autre amant, le peintre, dans quelques semaines. Aucun d'entre nous n'est sur le même continent, ce qui simplifie les choses. Je touche son visage comme s'il était sacré. Il aime me dire que je suis libre, qu'on ne peut me tenir en cage, et avant je niais. Mais un jour j'ai pris conscience que je ne veux pas lui parler des autres parce qu'il y a quelque chose là-dedans qui me permet de rester vraiment libre. Je l'aime, pourtant, et ça paraît facile.

Quand je pense à eux et à l'amour que j'ai pour eux, celui-ci s'épanouit en un amour plus grand encore. Ça me démultiplie la poitrine. J'ai même envie de prendre le visage de mes amis entre mes mains et de leur dire que je les aime. Je ne me sens ni coincée, ni ancrée, ce qui est vraiment étrange, Yshwa. J'ai cessé de craindre

les déménagements et je peux aller où je veux, parce que je sais que je serai aimée avec constance en tout lieu. Et même si ça disparaît avec eux, ça refleurira. Nous sommes tous des conduits. Cela nous traverse librement.

Yshwa, je suis lasse de la douleur. C'est simplement plus facile de se concentrer sur l'amour et sur une existence en dehors de ce monde. Ça ressemble à la liberté, au moins.

Et pourtant, tu aimes m'envoyer de nouveaux amants, comme des cadeaux impulsifs. Tel celui-ci, dont je m'attendais à ce qu'il soit arrogant et impudent. Il est arrivé à l'issue d'une semaine difficile, et s'est révélé timide et maladroit, comme un petit garçon. Il était déterminé au lit, visage serein et concentré, corps pilonnant. Les garçons baisent comme ça : vite, fort, désespérément. Mais quand nous étions sur le quai à ciel ouvert du métro, exposés au ciel, il m'a attirée contre sa poitrine. J'ai détourné la tête pour éviter de tacher ses vêtements avec mon rouge à lèvres, et il a embrassé mon front plus de fois que n'importe qui ces dernières années. Il parlait tout le temps de tennis, comme Ewan autrefois. Quand nous nous sommes dit au revoir, il était habillé comme lorsqu'on s'était rencontrés.

« Tu vas me manquer, ai-je écrit par SMS.

— Super séjour grâce à toi », a-t-il tapé en retour.

Et pourtant, je suis très seule. Ils m'aident à l'oublier, mais parfois ça revient comme un continent qui me passe sur la poitrine. Je suis tellement fatiguée d'être vide. J'ai retourné cette solitude sur l'envers et l'ai portée comme un gant, l'ai étalée sur les murs jusqu'à ce que ma maison hurle *vide, vide, vide*. Je ne savais pas quoi en faire après. Tout ce que je sais, c'est que c'est douloureux d'être dans les interstices de la liberté.

« Je peux avoir un câlin ? je demande à mon amant au tee-shirt blanc.

— Bien sûr, répond-il, et il me serre dans ses bras. Est-ce que ça va ? »

J'ai envie de lui dire que mon chagrin fait encore des siennes, mais au lieu de ça je souris et je mens et je m'allonge contre son corps, pour regarder un dessin animé danser à l'écran. Je tire un peu de réconfort du fait qu'il ait choisi d'être ici, au lit avec moi. Ça compte, même si je continue à me sentir seule alors qu'il est là.

Il a vu les cicatrices sur mes bras pour la première fois aujourd'hui.

« Il faut qu'on parle, a-t-il dit.

— Avant je me tailladais, ai-je répondu. J'ai arrêté.

— Je suis content que tu aies arrêté », a-t-il dit, mais ça m'a rappelé que tout ça faisait mal depuis si longtemps. La douleur est si ancienne, Yshwa. Je n'ai même plus la force de rien vouloir. Je me contente de flotter et de fixer le ciel, et quand la douleur frappe, je cambre le cou pour garder la tête hors de l'eau. Il y a des mois, le peintre m'a regardée alors que nous étions dans son lit.

« Cette tristesse ne quitte jamais vraiment tes yeux », a-t-il dit.

En sortant à Lagos avec un groupe d'amis, j'ai rencontré ce garçon somalien qui m'a dit que j'habitais un espace entre la dépression et le bonheur, un endroit délicieux, un endroit extraordinaire. Je l'ai regardé fixement et me suis demandé si c'était vrai. Si c'était le cas, cet endroit pouvait-il être plus réel que l'une ou l'autre extrémité du spectre ? Ce serait un point d'équilibre parfait, ai-je pensé.

« Tu es la femme la plus belle que j'aie vue de toute ma vie, a-t-il dit.

— Pourquoi ? » ai-je demandé.

Il m’a regardée fixement, puis a éclaté de rire. « La beauté est la beauté, a-t-il dit. C’est comme ça, c’est tout. »

Je l’ai fixé en retour. Il avait été incapable de s’arrêter de boire de toute la nuit. Il avait progressé de petits verres de tequila en grands verres de vodka, un gobelet d’eau du robinet de temps en temps, et maintenant il tenait un verre bleu empli de gin. Je l’ai observé et puis je lui ai parlé d’Ewan. Quand j’ai mentionné Donyen, son expression a changé.

« Tu es trop jolie pour être gay », a-t-il dit.

Plus tard ce soir-là, il a demandé si on s’était rencontrés dans une vie précédente, et je n’ai rien dit. Nous sommes allés dans un autre club, et là, il a pris ma main et m’a entraînée à l’écart, sous des spots violets.

« Tu vas me manquer, a-t-il dit. J’aurais voulu qu’on ait plus de temps. »

Je n’étais pas certaine de savoir ce qu’il fuyait, mais je voulais lui dire que je n’étais pas le bon endroit où se précipiter. Il m’était impossible de l’aimer. Il avait trop de haine à l’intérieur, et il croyait me séduire par les mots, comme si on pouvait m’avoir avec ma propre arme. Essaie plutôt un dieu, aurais-je dû lui dire, ils aiment bien quand on se précipite vers eux.

Sincèrement, Yshwa, je veux seulement me reposer. Laisse-moi trouver un lieu où, même seule, je peux m’asseoir sur ma véranda et contempler un manguier, où on peut simplement discuter. Tu seras les mots dans ma bouche et ceux qui tombent de mes doigts ; tu seras celui vers qui je tournerai mes désirs.

NZỌPỤTA

(Le Salut)

CHAPITRE XX

Se cacher, oh se cacher ! Qu'il se cache bien, celui
qui est caché, car je lâche le léopard.

Nous

Accordez-nous un instant pour expliquer certaines choses. Quand on casse un objet, il faut étudier la façon dont il s'est brisé avant de pouvoir recoller les morceaux. C'était la même chose pour l'Ada. Elle était une question enveloppée d'un souffle : comment survivre quand on place une divinité à l'intérieur de votre corps ? Nous avons déjà dit que c'était comme fourrer un soleil dans un sac de peau, donc rien de surprenant à ce que sa peau se déchire ou que son esprit explose. Considérez qu'elle a brûlé jusqu'à se fendre. C'était une incarnation peu commune, être l'enfant d'Ala en même temps qu'ọgbanje, avoir pour mère la divinité qui possède la vie tout en étant attirée par la mort. Nous avons fait de notre mieux.

Parce que les portes ne s'étaient pas refermées derrière nous lors de notre arrivée, il nous était facile de distendre le rapport à la réalité de l'Ada. À tout moment, nous avions un pied sur l'autre rive ; sortir de ce monde n'était qu'un simple pas de côté. Et vous devez savoir, vous devez voir à quel point ce monde est un endroit affreux,

vicieux. Nous avons sectionné l'Ada en plis aussi somptueux qu'extravagants, trafiquant ses souvenirs. Un esprit brisé possède maints avantages.

Quand l'Ada était petite et que le fils du voisin est entré dans la chambre qu'elle partageait avec Añuli, quand il a porté la main entre les jambes de l'Ada, sous sa chemise de nuit à motif de dessin animé, nous avons décidé qu'elle n'avait pas besoin de se souvenir des fluctuations exactes de ses doigts. Ni cette fois-là, ni la suivante, ni la suivante encore. Cela a continué jusqu'à ce que l'Ada écrive une lettre à Chima et lui demande d'arrêter d'inviter le fils du voisin tard le soir, et alors ça s'est arrêté. Nous avons sectionné l'image de la silhouette penchée au-dessus de son lit, de son bras tendu. Quand le voisin lui-même, le père du garçon, a tripoté l'Ada qu'il tenait seule dans son salon, alors qu'elle avait douze ans, nous avons recommencé. Nous avons bien sectionné – l'Ada d'avant la section n'était plus la même enfant après la section. Quand elle remontait à ce souvenir, c'était comme s'il appartenait à quelqu'un d'autre, pas à elle.

Il n'y avait que nous ; nous ne pouvions la confier à personne d'autre. Saachi s'en alla et Saul était toujours à l'hôpital, et l'Ada était à la merci des mains de Chima. Il la frappait souvent parce qu'il le pouvait – il était le premier fils et l'aîné, et elle était sous sa responsabilité. L'Ada se défendait et pleurait sa mère humaine, jusqu'au moment où elle comprit que ça ne faisait aucune différence. Même quand Saachi finissait par rentrer, une ou deux fois par an, ce n'était pas réel. « Elle va partir, rappelait Chima à l'Ada, quand elle essayait de le dénoncer à Saachi, et on se retrouvera de nouveau juste tous les deux. » Le jour où il leva une ceinture sur elle, l'Ada savait déjà que personne ne resterait assez longtemps pour la protéger.

Au moment où on nous plaça à l'intérieur d'elle pour la première fois, avec ces humains, l'Ada avait de bonnes chances de survivre. C'était, avec le recul, mettre la barre bien bas. Elle n'est pas morte, certes, mais elle n'a pas été protégée, elle a été violée, et donc, de notre point de vue, ils ont failli. C'est pour ça que nous n'avons jamais regretté notre intervention, que ce soit en tant que nous-même ou en tant que la bête. Montrez-nous quelqu'un, n'importe qui, qui aurait pu la sauver mieux que ça.

Sectionner l'Ada l'a dotée de poches de mémoire isolées, chacune contenant une version différente d'elle. Il y avait des versions d'elle auxquelles il était arrivé des choses terribles, et par conséquent, il y avait aussi des versions d'elle à qui ces choses n'étaient pas arrivées. Elle pouvait revenir sur sa vie, et voir, tels des clones, plusieurs Ada en file indienne. Cela la terrifiait, parce que si elle existait en si grand nombre, alors laquelle était-elle ? Est-ce que ces Ada-là étaient fausses, et son moi actuel vrai, ou est-ce que son moi actuel était faux tandis que l'une des autres, noyée dans la file, était la vraie Ada ? Nous ne pouvions apaiser sa terreur car nous ne pouvions permettre un pont entre elle et les sections passées de son être. Nous les avions séparées pour une raison. Beaucoup de choses sont préférables à une souvenance totale ; il y a beaucoup de choses que nous faisons par miséricorde.

Mais tout cela comportait tout de même des risques ; sectionner est un exercice brutal, en fin de compte, et il nous a échappé. L'Ada vivait simultanément dans des réalités multiples, flottant sans entraves entre elles, oubliant à quoi ressemblait l'une dès qu'elle intégrait l'autre. C'est comme si elle avait été renvoyée à travers les portes ouvertes et piégée pour toujours entre les mondes. Pour elle, c'était profondément perturbant, et cela ressemblait au début de la folie. Alors l'Ada commença à marquer sa peau de façons nouvelles,

pour se rappeler ses versions antérieures, en tatouant ses bras, ses poignets et ses jambes. Nous avons accepté cela parce que c'était un sacrifice de bon aloi ; il y avait peu de différence entre l'utilisation d'une lame et cette alternative, cette façon de labourer la peau avec de multiples aiguilles, injectant de l'encre jusqu'à ce que la chair enfle, suinte et saigne. Elle se fit tatouer une épaisse manchette d'encre noire sur tout l'avant-bras gauche, là où elle faisait généralement les offrandes de sang, et elle ne se taillada plus jamais après cela. Tout le monde avait évolué.

Elle plaça même un portrait de nous en haut de son bras gauche, elle, le regard fixe, nous, en train de guetter par-dessus son épaule, la bouche soudée à la jonction du cou et du trapèze, un bras fantôme s'enroulant autour d'elle, un anneau suspendu dans le vide. Tous ces trucs qu'elle faisait à sa peau la rapprochaient de nous ; c'était une façon d'afficher la chronologie des sections, la personne qu'elle était à l'intérieur révélée à l'extérieur. Nous avons toujours été pour, comme le jour où nous avons taillé dans sa poitrine. Sachant qu'Ala, avec la cruauté de son amour maternel, ne nous permettrait pas de rentrer par sa bouche pour retourner dans son ventre, tout ce que nous désirions à présent était la plénitude. Mais quand une chose a été créée avec des déformations et des bords qui ne collent pas, il faut parfois la briser encore une fois avant de pouvoir commencer à la réassembler. Et parfois, quand cette chose est une divinité, il faut quelqu'un de saint pour le faire.

CHAPITRE XXI

Qui peut raconter l'histoire de la pluie qu'il a reçue, s'il ignore l'endroit où la pluie a commencé à tomber ?

Nous

Il était bon et juste que l'Ada rencontre le prêtre là-bas, au Nigéria ; certaines choses doivent advenir sur le sol natal, si elles doivent jamais advenir. C'était à Lagos, certes, et non dans le Sud-Est de notre première naissance, mais nous pouvions l'admettre parce que le prêtre était yoruba, et dans ce genre d'affaire les compromis sont nécessaires. C'était un artiste dans la création sonore qui vivait à Paris, était parti pendant quinze ans et venait d'être ramené à point nommé pour nous rencontrer. Il est arrivé tel un torrent, alors pour ce récit, appelons-le Lẹshi.

Lẹshi était un homme mince, grand, à la peau sombre, avec des yeux cernés de khôl et des cils brossés d'une touche de mascara. Il observa l'Ada dès le premier instant où il la vit, avant que ses yeux à elle ne le trouvent, un laps de temps intime. Après leur rencontre, ils se tournèrent autour avec précaution pendant environ une journée, arborant des visages de chair mais humant les odeurs sous la peau de l'autre. Il nous intriguait – il empestait le pouvoir, l'entre-deux, et il

l’affichait en toute liberté. Les amis de l’Ada assuraient qu’il devait aimer les hommes – personne, disaient-ils, ne porterait autant de féminin sur le visage, sinon. Mais nous reconnaissions les marques exhibées par Lẹshi ; nous savions qu’elles disaient les espaces qu’il habitait, ces rigoles liminales. Nous désirions être près de lui parce qu’il nous faisait le même effet qu’Ewan lors de sa première rencontre avec l’Ada, cette connexion instantanée, ce sentiment de justesse accompagné d’une vague promesse de changer une vie.

Sur le parking dehors, le deuxième soir, Lẹshi et l’Ada s’adossèrent à une voiture, à l’écart des projecteurs.

« Et si tu rentrais à l’hôtel avec moi ? » demanda-t-il.

L’Ada rit et secoua la tête. C’était un étranger mais elle n’avait pas peur, parce que nous le connaissions, que quelque chose dans sa moelle répondait à la nôtre. Pourtant, elle refusa. « Je n’ai pas envie que les gens parlent », dit-elle.

Lẹshi la regarda, et ses yeux étaient lourds et amusés. « Je peux te le dire tout de suite, fit-il. Tu vas rentrer avec moi. »

Ce n’était pas de l’arrogance. Il n’était pas assez humain pour ça. L’Ada hésita, et Lẹshi la regarda en penchant la tête.

« Depuis quand est-ce que tu te soucies de ce qu’ils pensent ? » demanda-t-il, et nous le contemplâmes fixement à travers les yeux de l’Ada, avant de rire parce qu’il avait raison. Rien de tout cela n’avait d’importance. Ce n’était que des complications humaines ; elles mourraient avec le temps – tout finissait toujours par mourir. L’Ada partit avec lui, vers le nid blanc de sa chambre d’hôtel, et cela la consuma pendant les deux nuits qui suivirent.

L’énergie de Lẹshi bruissait contre les murs et nous nous en nourrissions, dans un cocon hermétique qui repoussait la réalité de la ville.

« Je t’ai sentie à la minute où tu as posé le pied dans la pièce, dit-il à l’Ada lovée dans un fauteuil. Tout ce pouvoir. »

Elle rougit. « Mais je n’ai même pas dit un mot. Vous tous, vous répétiez. Je suis entrée et me suis assise, c’est tout. »

Lẹshi eut un léger sourire. « Oui, répondit-il. Exactement. C’est tout ce que tu as eu à faire, et tout le monde savait que tu étais entrée dans la pièce. »

Asụghara sourit. « Ça te dérange si je prends une douche ? » demanda-t-elle, aussi transparente que la glace prête à rompre. Elle avait notre accord – l’apparition de la bête était inévitable, nous la laisserions s’amuser. Elle se débarrassa des vêtements de l’Ada et fit couler l’eau, et le prêtre regardait, tranquille et détendu. Il ne la toucha pas ; il avait quelqu’un là-bas, à Paris.

Asụghara tournait autour de sa proie en ronronnant, parce qu’elle s’en moquait : les humains étaient prévisibles, dévorés par la faim, totalement incapables de se retenir. Mais comme nous étions en train de le découvrir, le prêtre n’était pas humain, et il souriait donc, immunisé contre ses appas, et puis il la flatta et la caressa jusqu’à ce qu’elle cède et pose la tête sur ses cuisses, nue et docile, le corps de l’Ada répandu sur ses draps. Lẹshi resta tout habillé les deux nuits, la tête toujours couverte. Peut-être savait-il les dégâts que pouvait faire Asụghara s’il la laissait se coller à sa peau.

« Je te vois changer, nous dit-il, plissant les yeux de curiosité. Ta gestuelle. Ta façon de parler. Tes yeux. Tu n’es pas toujours la même personne, n’est-ce pas ? »

Si vous ne devez comprendre qu’une seule chose, c’est celle-ci : être vu est chose puissante. Alors nous avons tenté une sortie timide par la bouche de l’Ada, et nous lui avons raconté : nous étions une divinité égarée, nous n’avions rien d’humain, nous avions divisé

l’esprit de l’Ada. Lẹshi a contemplé cette dernière avec un doux effroi – même un prêtre peut profiter d’un prêche.

« J’ai toujours ressenti ça, a-t-il dit, toute ma vie, mais je n’ai jamais été capable de l’exprimer comme tu viens de le faire. »

L’Ada lui a montré son avant-bras noirci et les cicatrices légèrement en relief que l’encre recouvrait. Le prêtre a passé ses doigts dessus, puis il a roulé sa manche pour lui montrer les siennes. Elles couvraient tout son avant-bras – chair froncée et luisante figée en chéloïde. « On me l’a reconstruit », lui a-t-il dit. C’était lors d’une performance ; il avait lui-même creusé la chair avant de la jeter en pâture à la foule. Nous comprenions. Comme nous le disions : quand des dieux s’éveillent en vous, parfois vous vous taillez en pièces pour les satisfaire.

« Je voudrais que tu dures éternellement », lui a-t-elle chuchoté, leurs visages, miroirs l’un de l’autre, au milieu des oreillers. Nous avons passé les doigts de l’Ada sur la peau de sa joue et il a fermé des yeux frémissants.

« Je t’en prie, a-t-il murmuré en retour. Il faut que tu arrêtes de faire ça. » Il avait déjà quelqu’un ; nous n’avions pas le droit de le toucher trop.

Nous ne pouvons pas vous raconter cette histoire dans son intégralité, les parties qui ne tiennent pas en mots, les parties que nous avons déjà sectionnées pour les mettre en lieu sûr. Quand les dieux parlent, ceux qui écoutent aux portes seront frappés de surdité. Contentez-vous de ceci : Lẹshi dit à l’Ada des vérités. Il lut en elle, il prophétisa et la testa, nous testa. *Quelles sont tes peurs ? Pourquoi fais-tu ça ? Non, c’est un mensonge. Essaie encore. Ça aussi c’est un mensonge. Arrête d’avoir peur. Oui, maintenant tu dis la vérité. Tu vois ? Quand tu dis ça, qu’essaies-tu de forger ? Voici le bord d’une falaise, as-tu le foie assez solide pour y aller ? Tu*

devrais, tu empestes le pouvoir. Non, tu ne peux pas me tenir la main. Je ne t'appartiens pas, je ne suis pas vraiment là. Tu dois y arriver seule, rien de tout cela ne marche si tu n'y arrives pas seule. Je te vois. Je ne te toucherai pas, mais je te vois. Essaie encore.

Et c'est ainsi, en deux nuits lentement parcourues par la lune, phase après phase, qu'il a plongé en nous, à travers nous, et sorti l'Ada au grand jour. Croyez-le bien, nous l'aurions gardée dans notre ombre formidable, mais Lẹshi s'est frayé un chemin dans sa terrible solitude, l'a appelée par tous nos noms, et puis il est parti, parce qu'il y a tout de même des portes qui se ferment. La seule fois où il l'a embrassée, c'était le matin de son départ, et puis il n'était plus là, nous laissant en deuil.

Ah, nous avons toujours prétendu gouverner l'Ada, mais voilà la vérité : elle était plus facile à contrôler quand elle se croyait faible. Et voilà une autre vérité : elle n'est pas à nous, c'est nous qui sommes à elle. Nous ne savions pas qui avait envoyé le prêtre pour le lui rappeler (très probablement nos frèresœurs) et nous avions envie d'être en colère, mais Lẹshi avait été une mine de beauté, et nous n'avons pas trouvé assez de rage pour nous maintenir à flot. Alors nous avons laissé aller, nous coulant en lui, dans l'espace que son absence avait créé. Nous avons revécu ces deux nuits encore et encore ; nous avons placardé son visage partout sur le marbre et avons pleuré la perte de sa voix. Quand la tristesse a semblé sur le point de s'estomper, nous l'avons régurgitée et enroulée, tragique et magnifique, autour des dents de l'Ada. Nous n'avons pas sectionné Lẹshi, même si le simple fait de penser à son visage était un déchirement.

Le pleurer devint un rituel en soi, une dramaturgie du chagrin. L'Ada errait à tâtons, aveuglée par le souvenir. Quand on est restée

cachée dans une ombre formidable, c'est douloureux de regarder la lumière, d'être éveillée, de ressentir.

« Si seulement je l'avais filmé », dit-elle à Añuli. Nous aurions voulu le projeter à nouveau sur un mur et le repasser en boucle, pour voir sa mâchoire pivoter vers nous un millier de fois, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'électricité, jusqu'à ce que nos yeux flanchent.

« Il ne reviendra pas », dit crûment Añuli. C'était par gentillesse, mais nous savions déjà qu'il ne reviendrait pas ; nous avions perçu la réverbération quand il était parti. C'était cruel, c'était injuste ! Les peaux ne sont pas censées tomber si vite – c'est comme s'il nous avait crocheté les yeux avec ses doigts pour nous écorcher proprement, nous peler à vif. Qui que nous ayons été avant que Lẹshi ne pose ses longues mains sur nous, nous ne l'étions plus après. Non, après nous en avions fini. Il était temps pour nous d'interrompre les naissances et les nouveaux noms – l'Ada était prête à investir le devant de sa propre scène.

Notre repli avait le goût d'une espèce de mort. Mais comme l'Ada s'extirpait de notre ombre pour intégrer son corps, la fierté lugubre que nous ressentions en l'observant a été une surprise pour nous. Elle était balafrée, certes, même évidée par endroits. Mais elle était – elle a toujours été – une créature à la beauté terrifiante. Si vous la voyiez un jour dans toute sa gloire, vous comprendriez – le pouvoir devient l'enfant. Elle est lourde et insupportablement légère. Elle demeure le rejeton éclos de l'œuf de sa mère. Imaginez-la quand la lune abonde, flatulente, pleine à en crever de pus et de lumière, répugnante de puissance.

Oui, maintenant vous commencez à comprendre.

CHAPITRE XXII

La mascarade s'est déplacée dans l'arène. Si tu restes,
tu recevras le fouet. Si tu t'enfuis, les nouvelles t'empliront
les oreilles.

Ada

Nous avons un dicton chez nous : Ịchụru chi ya aka mgba. On ne défie pas son chi à un combat de lutte. J'ai l'impression que c'est ce que je fais depuis déjà des années, lutter comme s'il pouvait y avoir pour moi une autre issue que la défaite. Mais c'est un soulagement d'être enfin projetée au sol, sur le dos dans le sable, vivante et hors d'haleine. On voit bien le ciel dans cette position. En plus, le sable est ma mère, et personne ne peut lui échapper. On dit que tant que vos pieds touchent terre elle vous trouvera, et quand elle vous trouve, il arrive que la terre se fende en deux comme une cosse pour vous avaler tout cru. Il existe une histoire au sujet d'un homme nommé Alụ qui tenta de lui échapper en sautant d'arbre en arbre, comme un singe. Il vécut ainsi des années, flottant dans les cimes, et comme elle ne le trouvait pas, Ala hanta la forêt tout entière. Le nom d'Alụ devint le mot pour dire tabou, et tout tabou est commis

contre Ala. Les dieux prennent vraiment les choses de façon personnelle.

J'aurais voulu pouvoir dire qu'après Lẹshi je suis devenue une enfant obéissante, écoutant ma première mère et marchant avec mes frèresœurs, mais j'étais trop têtue et j'avais encore peur. Je sais à quel point cela semble dingue de prétendre être une divinité. Croyez-moi, j'ai d'abord résisté. Il faut que j'enquête, me suis-je dit, et c'est ainsi que je me suis retrouvée dans un restaurant de Lagos, à m'entretenir avec un homme igbo, un historien. Quand je lui ai parlé des autres, de mon nom et de ma première mère, il s'est penché en avant.

« Je ne peux pas vous parler de ces choses-là dans un restaurant climatisé de Lagos, a-t-il dit. Vous comprenez ? Mais vous êtes sur la bonne voie. Emprunter ce chemin, c'est ce qu'il faut faire. »

Cela aurait dû être rassurant, mais ça n'a fait que me terrifier davantage. Je voulais arrêter là, mais je n'ai pas pu, parce qu'il s'agissait de ma vie, vous comprenez ? Peu importe à quel point ça semblait dingue, ce qui se passait dans ma tête était réel, et ça se passait depuis très longtemps. Après tous les médecins, les diagnostics et les hôpitaux, cette idée d'être ọgbanje, enfant d'Ala, c'était le seul chemin qui m'apporte un peu de paix. Alors oui, j'étais terrifiée, mais je suis retournée parler à l'historien.

« Le nom qui vous a été donné possède de nombreuses connotations, vous entendez ? » Il portait des lunettes et déversait un torrent de paroles. « L'œuf du python signifie "enfant précieux". L'enfant des dieux, ou la déité même. Les expériences que vous avez vécues suggèrent une connexion spirituelle qu'il vous faut aller explorer. Votre cheminement ne sera pas achevé tant que vous n'aurez pas fait ça. »

Il se renfonça dans son siège et croisa les bras. « Personne ne peut rien vous dire de plus. Il est important que vous compreniez quelle place est la vôtre sur cette terre. »

Parfois, on reconnaît la vérité au fait que, pendant un temps, elle nous détruit. J'ai craqué ce soir-là : prise de sanglots incontrôlables, j'ai balancé mon téléphone contre un mur et fait une crise d'hyperventilation jusqu'à ce que tout se mette à pâlir autour de moi. J'étais chez un amant, le peintre, et il a passé son bras autour de moi pour me soutenir.

« Reste avec moi, a-t-il dit d'une voix pressante. Reste avec moi, Ada. »

J'étais partie, à l'intérieur de mon crâne, et me suis tournée vers mes autres. *De quoi parle-t-il*, ai-je demandé. *Je ne vais nulle part*.

Mes autres ont froncé les sourcils. *Nous ne savons pas trop. Même si tu t'évanouis, tu te réveilleras.*

« Reste avec moi, je t'en prie », suppliait-il.

Il ne sait pas quoi faire, leur ai-je dit, et mes autres ont hoché la tête.

Il faut faire quelque chose. *Choisis parmi nous*.

J'ai regardé mes autres, et c'était la même chose que de me regarder moi.

Asụghara, ai-je dit. Elle était plus âgée à présent, moins brutale mais toujours efficace.

Quand elle s'est avancée, j'ai cessé de pleurer.

« J'ai besoin d'appeler ma mère », a-t-elle dit, se servant de ma bouche. J'apprenais déjà à quoi pouvait ressembler ce nouvel équilibre, où je contrôlais notre façon de bouger. De plus en plus, je me rendais compte à quel point il avait été vain d'essayer de devenir une entité au singulier.

« Ta mère ne risque pas de s'inquiéter ? » demanda le peintre.

Asụghara secoua notre tête. Sa mère à lui paniquerait, mais Saachi était différente, ce n'était pas n'importe quelle humaine. Elle n'était pas du genre à perdre son sang-froid comme ça. Quand elle a décroché le téléphone, Asụghara a parlé entre mes halètements en conservant un ton égal. « Je fais une crise de panique et je ne sais pas quoi faire. Hyperventilation. L'impression que je vais m'évanouir. »

Saachi a répondu avec le même calme, la voix posée.

« Est-ce que tu as mangé aujourd'hui ?

— Non.

— Ton taux de sucre est bas. Où es-tu ?

— Chez un ami.

— D'accord. Il faut que tu t'allonges, mais d'abord il faut que tu manges ou que tu boives quelque chose. Tout de suite, compris ? »

Je partais trop vite. Asụghara a mis quelques instants avant de retrouver ma bouche, et quand elle a parlé, notre voix était faible.

« Je ne sais pas. »

Une autre mère aurait pu laisser l'inquiétude transparaître dans sa voix, mais Saachi m'avait pratiquement vue mourir. Ce n'était rien en comparaison. « Est-ce que ton ami est là ? a-t-elle demandé.

— Oui. Tu veux lui parler ?

— Oui, passe-le-moi. »

Asụghara a tendu le téléphone au peintre avant de se replier dans le marbre. C'était trop dur à tenir, garder un moi fonctionnel en façade. J'entendais la voix du peintre qui parlait à Saachi, son ton anxieux et respectueux. Après avoir raccroché, il m'a apporté un verre d'eau et m'a regardée le boire à petites gorgées.

« Qu'est-ce que tu veux manger ? » a-t-il demandé.

Asụghara a essayé une dernière fois. « Je devrais m'allonger », a-t-elle dit, mais quand j'ai essayé de me lever, je n'avais plus de

jambes. Je ne pouvais pas marcher ; mon corps était trop loin. Je me suis remise à pleurer et le peintre m'a soulevée pour m'emmener dans sa chambre. Quand il m'a posée sur le lit, la mousse ferme du matelas m'a semblé être le sol. Je me suis tournée sur le flanc et j'y ai appuyé ma joue. La jupe que je portais s'est déployée sur le lit en m'étranglant la taille.

« Respire », disait-il, approchant son visage du mien. Sa main était sur ma peau. « Respire. »

Ça semblait tellement plus facile de ne pas le faire. Ça paraissait monstrueux d'attendre pareil effort de mon corps, rien que pour inhaler de l'air. Pour quoi faire ?

Tu n'as qu'à arrêter, ont suggéré mes autres. *Tu pourrais juste arrêter de respirer. Ça semble tellement facile*.

Je dois leur donner raison, c'était le cas. J'ai retenu mon souffle, mais je n'avais même pas l'impression de retenir mon souffle, c'était comme si ce souffle n'était même pas censé exister. Comme si le concept même de souffle était quelque chose que j'avais imaginé. Après tout, mon corps n'avait jamais été destiné à bouger ainsi. Ces poumons avaient forcément été fabriqués pour la frime. Ils n'auraient jamais dû se dilater et je n'aurais jamais dû être en vie.

Le peintre m'a secouée, mais mes yeux pesaient plus lourd que de la boue froide. J'ai cherché à tâtons la fermeture éclair sur le côté de ma jupe et la pression sur mon diaphragme s'est relâchée, mais j'étais encore flottante. Ce n'est que lorsqu'il a posé une serviette fraîche sur ma nuque que la grisaille s'est éloignée, presque à reculons. Les choses ont cessé de pâlir et je me suis endormie.

Le lendemain matin, j'étais de retour dans mon corps et le peintre était soulagé.

« C'est une chose de discuter de tes histoires spirituelles », a-t-il dit. Il était au courant pour les sections de mon esprit, ma langue et

mes écailles. « C'en est une autre de les voir. »

J'étais perdue. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

Il m'a fait une grimace. « Franchement, Ada. Tu as failli passer de l'autre côté hier soir. » J'ai eu un rire sceptique mais il était sérieux. « C'est pour ça que je n'arrêtais pas de te dire de rester.

— Je serais revenue. »

Il a secoué la tête et je distinguais un résidu d'inquiétude sur son visage. « Tu n'en sais rien. »

Je suis retombée dans le silence. Il avait peut-être raison.

« Et tu sais ce qu'il y avait de plus flippant ? a-t-il continué. J'ai plongé mon regard dans le tien et tu n'avais pas peur. Tu savais que tu t'en allais mais il y avait de la paix dans tes yeux. »

J'ai continué à écouter, et il a scruté mon visage depuis l'oreiller voisin.

« C'était comme si les tiens étaient en train de t'appeler et que tu les écoutais. Alors je n'arrêtais pas de te dire de rester. »

J'ai souri pour le rassurer et lui ai touché la joue. « Merci. » Je ne me souvenais pas de la dernière fois où quelqu'un avait eu peur pour moi. Je savais aussi que ce n'était pas un hasard si tout ça s'était produit au moment où je cherchais des réponses à des questions qui me terrifiaient. L'historien avait raison : personne ne pouvait rien me dire de plus.

Je savais que les frèresœurs n'essayaient pas sérieusement de m'entraîner de l'autre côté la nuit précédente. Le truc avec Ala, c'est qu'on ne peut aller contre elle. Si elle me refoulait des portes et m'intimait l'ordre de vivre, alors je devrais vivre, ọgbanje ou pas. Même mes frèresœurs n'étaient pas assez téméraires pour tenter de lui désobéir, ce qui signifiait qu'il s'agissait simplement d'une tentative pour m'effrayer, ou me mettre en garde. Ce genre de

choses leur ressemblait. Si le gong fait trop de bruit, rappelle-lui le bois dans lequel il a été taillé.

Mais comme je l'ai dit, je suis têtue. Je ne suis pas allée trouver Ala, pas pendant ce voyage. Je suis rentrée en Amérique et j'ai appelé Malena, je lui ai raconté ce qui s'était passé. Elle était d'accord avec l'historien.

« Tu as besoin de connaître vraiment tes racines, mi amor, a-t-elle dit. C'est un long chemin, mais une fois que tu te seras lancée, tu te sentiras beaucoup mieux. C'est difficile parce qu'on ne sait pas vraiment dans quoi on s'embarque au moment où on se voue à ces esprits-là, et c'est difficile parce qu'ils ont tendance à nous surprotéger. Mais tu auras une meilleure conscience de toi-même. » Elle s'interrompit. « Tu sais quel âge tu as ? Tu es plus âgée que moi, Ada. Spirituellement, tu es plus âgée que moi. Tu as seize mille ans. À cause de qui tu es, à cause de celle dans laquelle tu es née. Tu as un autre nom. Tu es plus sage. Tu as seulement besoin d'être guidée. »

Elle parlait comme un prophète, comme si quelqu'un s'exprimait de nouveau par sa bouche.

J'ai décidé de commencer doucement, par la prière. Le premier soir où j'ai essayé, c'est parce que mon esprit partait en vrille comme ça lui arrive parfois, bruyant, hors de contrôle. J'étais si fatiguée. Les autres me tiraillaient les pensées, avec leur nombre. Parfois je ne fais pas la distinction entre mes autres et les frèresœurs ; après tout, tout le monde est ọgbanje, et leurs liens de parenté sont plus forts qu'avec moi. Mais j'étais si fatiguée. Combien d'années avais-je passées à essayer de les tenir en équilibre, à essayer de les tuer, à me défendre contre leurs représailles, à les soudoyer, les affamer, les supplier ? Autrefois j'essayais de prier Yshwa, mais on dirait qu'il n'a pas d'effet sur ces esprits-là. Je

comprends pourquoi Asụghara le trouvait bon à rien. Alors ce soir-là, j'ai prié Ala. Je ne voulais pas le faire en anglais, même si je savais qu'elle comprendrait ; la langue n'est qu'un truc d'humains. Mon igbo avait toujours été atrophié, mais il y avait un mot qui était facile, qui glissait de ma langue comme de l'huile de palme salée et avait le goût qu'il fallait.

« Nne », ai-je dit, un mot doublement articulé. Mère.

Je l'ai sentie immédiatement, et les frèresœurs ont décollé de mon esprit en nuée hâtive. J'ai été projetée dans un espace vaste, vide, et tout était paisible autour de moi. On aurait dit l'autre monde – c'est comme ça que j'ai su que j'étais en elle, suspendue, bercée.

Trouve ta queue, m'a-t-elle dit, et ses mots serpentaient. Ils étaient argentés, frais.

Sa voix était chargée de sens. J'avais oublié que, si elle était un python, alors moi aussi. Si je ne sais pas où se trouve ma queue, alors je ne sais rien. Je ne sais pas où je vais, je ne sais pas où est le sol, ni le ciel, ni si je vise autre chose que ma tête. Le sens était clair. Incurve-toi sur toi-même. Touche ta queue avec ta langue pour savoir où elle est. Tu formeras le cercle inévitable, le commencement qui est la fin. Cet espace immortel représente qui tu es, et où tu es, métamorphe. Tout est mue, et tout est résurrection.

La deuxième fois que je l'ai appelée, elle n'a rien dit. Elle m'a seulement prise pour me mettre dans une calebasse. J'étais aussi minuscule que si je sortais de l'œuf, couchée dans cette courbe, sentant ses fibres sous moi. J'étais pelotonnée. J'étais si petite et elle s'était enroulée autour de la calebasse, les écailles pressées contre son col. Nul n'y toucherait voyant qu'elle la tenait, ce qui signifiait que nul ne me toucherait.

C'est difficile d'ignorer la voix d'une divinité, surtout une voix comme la sienne. Le message était tellement simple ; je ne pouvais

pas faire mine de ne pas l'entendre. *Rentre à la maison*, chantaient mes frèresœurs. *Rentre à la maison et nous ne te chercherons plus d'ennuis*. J'ai baissé la tête, levé les mains, et je me suis soumise. Qu'aurais-je pu faire d'autre ? On ne peut pas affronter son chi à la lutte et gagner. Mue par cette obéissance nouvelle, j'ai décidé de rentrer à Umuahia voir ma première mère. Je savais qu'il serait impossible de fermer les portes, mais j'étais la passerelle, alors ça n'avait pas d'importance. Si j'avais été n'importe quoi d'autre, j'aurais peut-être eu des hésitations et beaucoup de questions, j'aurais cherché des médiateurs ou tenté de parler à mes ancêtres. Mais j'avais capitulé et la récompense était que je me connaissais. Je ne viens pas d'une lignée humaine, et je n'en laisserai pas derrière moi. Je n'ai pas d'ancêtres. Il n'y aura pas de médiateurs. Comment ça se pourrait, alors que mes frèresœurs me parlent directement, alors que ma mère répond quand je l'appelle ?

Comme l'a dit l'historien, il est nécessaire de connaître sa place sur cette terre. Cela a été très dur, de renoncer à être humaine. J'ai eu l'impression qu'on m'avait arrachée au monde que je connaissais, comme si j'étais désormais séparée des gens que j'aimais par une épaisse vitre. Si je leur disais la vérité, ils penseraient que je suis folle. C'était difficile d'accepter de n'être pas humaine, tout en étant contenue dans un corps humain. Sur ce point, cependant, le secret était dans la situation. L'ọgbanje est aussi liminal qu'on peut l'être : esprit et humain, les deux et aucun à la fois. Je suis là et je n'y suis pas, réelle et irréelle, énergie fourrée dans la peau et l'os. Je suis mes autres ; nous sommes unique et multiple. Tout devient plus clair chaque jour, pourvu que j'écoute. Matin après matin, j'ai moins peur.

Ma mère se rapproche à présent. Je distingue une route rouge qui s'ouvre devant moi ; la forêt est verte de part et d'autre, et le ciel

qui la surplombe est bleu. Le soleil chauffe ma nuque. La rivière est pleine de mes écailles. À chaque pas, j'ai moins peur. Des frèresœurs, je suis celle qui demeure. Je suis un village plein de visages et une concession pleine d'ossements, multitudes translucides. Pourquoi faudrait-il que j'aie peur ? Je suis la source qui jaillit.

Toutes les eaux douces sortent de ma bouche.

REMERCIEMENTS

Depuis le tout début.

Enuma Okoro, pour m'avoir dit dans un restaurant de Providence : « Oh, tu *dois* écrire le livre spirituel en premier ! » Pour ton amitié et tes retours sur les premiers chapitres. Le peintre, pour la tendresse et pour avoir couvert mes arrières quand j'ai commencé à m'engager sur cette voie. Le prêtre, pour m'avoir fait voler en éclats. L'historien, Ed Keazor, merci mille fois d'être là.

Tiona McClodden, pour chaque instant de ta confiance indéfectible et active dans mon travail, pour l'inspiration que m'a donnée le tien. Pour les nombreuses façon dont tu as su me voir et me soutenir, pour m'avoir enseigné la rigueur. Christi Cartwright, pour avoir été une excellente et méticuleuse lectrice. Pour ton analyse toujours perspicace du métier et pour ton amitié. Dana Spiotta et Chris Kennedy, pour vos retours sur le premier jet. Le Creative Writing Masters of Fine Arts de l'Université de Syracuse, pour votre financement pendant l'année où j'ai écrit le livre. Le Callaloo Creative Writing Workshop où le concept du livre a pris forme, et le Caine Prize Writing Workshop où j'ai achevé le premier

jet. Cave Canem, pour les ateliers de poésie où j'ai écrit le chapitre XV.

Chimamanda Adichie, pour le Farafina Creative Writing Workshop et ses répercussions par la suite. Pour ce moment où j'ai commencé à te parler du livre, et où tu as penché la tête en me regardant, et dit : « Ah, alors comme ça tu es ọgbanje. »

Binyavanga Wainaina, pour m'avoir fait annuler mon Uber pour parler de ce texte. Pour avoir défendu le livre avec ferveur et t'être assuré qu'il reçoive l'attention nécessaire. Tu y as tellement cru que moi aussi.

À Eloghosa Osunde et Nana Nyarko Boateng, pour avoir lu le manuscrit et m'avoir donné des raisons qui font que ce texte compte, pour avoir toujours su me voir et m'aimer. Isaac Otidi Amuke, avec tout mon amour. Tu sais pourquoi. Sarah Chalfant, Jackie Ko et Alba Ziegler-Bailey de l'Agence Wylie, parce que vous êtes fabuleuses. Mon brillant éditeur, Peter Blackstock, pour sa foi.

Ma mère, June, pour m'avoir permis de l'interviewer, et ma petite sœur jumelle, Yagazie, pour la fois où ce en quoi je devais croire afin d'écrire ce livre me faisait paniquer, et où tu m'as dit d'aborder ça comme à l'Actors Studio, de m'abandonner. Alors j'ai plongé et n'ai jamais refait surface, et c'était parfait. Aussi, pour tout le reste. Merci.

La bande des lovebears, parce que vous êtes ma communauté et la famille que j'ai choisie. Nous sommes tout ce que nous avons.

Bobbi, mi hermana mi amor, merci pour tout. Et toujours, ma bien-aimée Rachel, pour toutes ces années d’amour farouche et indéfectible.

Titre original :
FRESHWATER

© Akwaeke Emezi, 2018. Tous droits réservés.
© Éditions Gallimard, 2020, pour la traduction française.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
http://www.gallimard.fr

AKWAEKE EMEZI

EAU DOUCE

Au Nigéria, dans la cosmologie igbo, lorsqu'un enfant est dans le ventre de sa mère, il est façonné par des esprits qui déterminent son destin. Mais à la naissance de la petite Ada, les portes entre le monde des humains et celui des esprits se sont temporairement ouvertes, le temps pour ces derniers de s'immiscer dans le corps de la fillette et de s'y trouver bloqués. Un pied dans le monde des vivants, un pied dans le monde des esprits, Ada va ainsi grandir envahie par un cortège de voix qui vont se disputer le contrôle de sa vie, fractionnant son être en d'innombrables personnalités.

Mais lorsque Ada quitte son berceau géographique pour faire ses études aux États-Unis, un événement traumatique d'une violence inouïe va donner naissance à un nouvel esprit, beaucoup plus puissant, beaucoup plus dangereux. Ce nouveau « moi » prend possession d'elle et se nourrit de ses désirs, de sa colère et de sa rancœur. La vie de la jeune fille prend alors une tournure de plus en plus inquiétante, où la mort semble devenir une séduisante échappatoire.

Ce premier roman à la force narrative enivrante donne à voir une version profondément originale des troubles de la personnalité. Avec une assurance rare et une énergie dévorante, *Eau douce* explore les abysses de l'être, pose un regard incisif sur les questions d'identité, de sexualité, de folie et d'acceptation de soi, et sonne l'émergence d'une nouvelle voix littéraire, unique et audacieuse.

Akwaeke Emezi, d'origine igbo et tamoule, a grandi au Nigéria et évolue dans les espaces liminaux. Profondément autobiographique, Eau douce *est finaliste de nombreux prix littéraires internationaux et a été désigné Meilleur Livre de l'année par le* New Yorker*. C'est le premier roman d'Akwaeke Emezi.*

Cette édition électronique du livre
Eau douce d'Akwaeke Emezi
a été réalisée le 18 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072836015 - Numéro d'édition : 345811).
Code Sodis : U22940 - ISBN : 9782072836053.
Numéro d'édition : 345815.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo

AKWAEKE EMEZI

EAU DOUCE

Au Nigéria, dans la cosmologie igbo, lorsqu'un enfant est dans le ventre de sa mère, il est façonné par des esprits qui déterminent son destin. Mais à la naissance de la petite Ada, les portes entre le monde des humains et celui des esprits se sont temporairement ouvertes, le temps pour ces derniers de s'immiscer dans le corps de la fillette et de s'y trouver bloqués. Un pied dans le monde des vivants, un pied dans le monde des esprits, Ada va ainsi grandir envahie par un cortège de voix qui vont se disputer le contrôle de sa vie, fractionnant son être en d'innombrables personnalités.

Mais lorsque Ada quitte son berceau géographique pour faire ses études aux États-Unis, un événement traumatique d'une violence inouïe va donner naissance à un nouvel esprit, beaucoup plus puissant, beaucoup plus dangereux. Ce nouveau « moi » prend possession d'elle et se nourrit de ses désirs, de sa colère et de sa rancœur. La vie de la jeune fille prend alors une tournure de plus en plus inquiétante, où la mort semble devenir une séduisante échappatoire.

Ce premier roman à la force narrative enivrante donne à voir une version profondément originale des troubles de la personnalité. Avec une assurance rare et une énergie dévorante, *Eau douce* explore les abysses de l'être, pose un regard incisif sur les questions d'identité, de sexualité, de folie et d'acceptation de soi, et sonne l'émergence d'une nouvelle voix littéraire, unique et audacieuse.

Akwaeke Emezi, d'origine igbo et tamoule, a grandi au Nigéria et évolue dans les espaces liminaux. Profondément autobiographique, Eau douce *est finaliste de nombreux prix littéraires internationaux et a été désigné Meilleur Livre de l'année par le* New Yorker. *C'est le premier roman d'Akwaeke Emezi.*

20-II G02698 20,50 €
ISBN 978-2-07-283601-5
9 782072 836015